
75
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
MELKI 91
M2016 - 75 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F -
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75
AVORIAZ 92

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 75. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Guy Giraud, Eric Godeau, Olivier Moretti, Gil. **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Hiromi Aihara, Daniel Benzakein, Christophe Carrière, Yves Chevalier, Manuel Chiche, Chris Dains, Isabelle Dubar, Florence Farel, Richard S. Guardian, Christophe Greuet, Teresa Hogan, Valérie Holt, Imperial Entertainment, Stephan Jones, Kiyo Joo, Penny Karlin, Anne Lara, Marie-Christine Malbert, Olivier Margerie, Deborah Mayo, Takashi Mizuno, Gaspar Noé, Gilles Polinien, Joëlle Rameau, Shochiku, Tova, Vidéoladen.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys **Photogravure**: AXES. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage : 105.000 exemplaires. **Dépôt légal** : Janvier 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITE

RUBRIQUES



HIRUKU THE GOBLIN, page 34



MUTRONICS, page 46



LA FAMILLE ADDAMS, page 18

NOTULES LUNAIRES

■ C'est Frankenstein qui va nous souhaiter la bonne année, puisqu'il revient en force, le bougre. Outre le **Frankenstein Complex** que vous découvrirez avec bonheur dans le dossier Avoriaz, voici **Frankenstein : the College Years,** un téléfilm de Tom Shadyac, dans lequel deux étudiants en médecine rendent la vie à un monstre (de Frankenstein, donc, pour ceux qui suivent) assemblé par un de leurs professeurs. En principe *La 5* ou *M6* devraient être clientes...

■ Comme **RoboCop** et **Terminator** ne marchent pas mal, des jalousies se créent. Et les envieux copient. Toujours à l'affût d'un bon coup, le producteur Charles Band s'attaque donc à **Mandroïd**. Qu'est-ce qu'un Mandroïd, entends-je à ma droite ? Bonne question. Le Mandroïd est le fruit des recherches du Dr. Wade Franklin, autorité scientifique, qui vient de mettre au point un computer miniaturisé au point de pouvoir être greffé sur un cerveau humain. Gravement blessé par un savant désireux de s'approprier sa découverte, Franklin construit un androïde qu'il connecte à son propre cerveau. Tout en demeurant sur son fauteuil roulant, il peut néanmoins se venger du cher confrère qui l'a trahi. Ce **Mandroïd**, c'est vraiment de la ferraille de récupération !

■ L'Association *Bande Amorce* organise, en mai 92, le Premier Festival du film Super 8 de Fiction de Nancy. Les réalisateurs peuvent déjà contacter Arnaud Chapuy, appt 115, 19, rue de Belfort, rés. Georges de la Tour, 54000 Nancy.

■ Création d'un club *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Au programme, rencontres et activités diverses. Renseignements à Péniche Murène, Face 43 Quai Gaillon, 78700 Conflans Ste Honorine. Un coup de chapeau (melon ?) aux responsables.

■ Dans notre grande série "Les suites qui ne s'imposaient pas vraiment", voici venir **Munchies II**, de Jim Wynorski, avec Andrew Stevens et Arte Johnson, chez *Concorde*. Le premier, on s'en souvient, pillait copieusement **Gremlins** et donnait déjà dans le superflu. Avec le même enthousiasme, une deuxième suite à **Teen Wolf** pointerait à l'horizon. Le premier qui la voit prévient les autres, qu'on se tire...

■ On annonce, à Nice, pour avril 92, le Premier Festival du Film Paranormal et Esotérique. Où, semble-t-il, "le Spirituel et l'Etrange remplacent le Gore et l'Epouvante". De plus amples détails au 79, rue de l'Assomption (déjà du paranormal !), 75016 Paris.

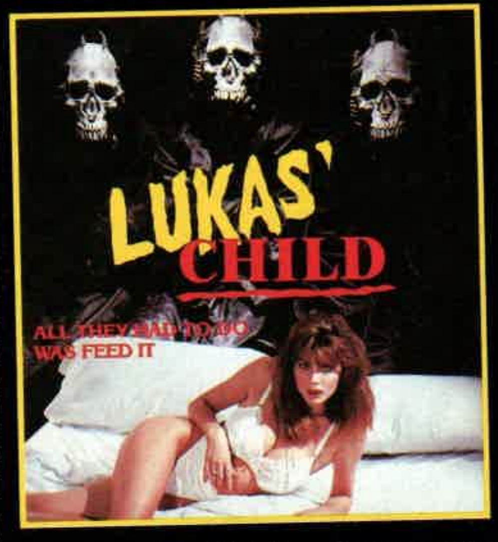


Editorial

SPECIAL CRISE DE LA PRESSE

Pas plus tard qu'hier, vers les 9 heures/9 heures trente au plus tard, mais est-ce que cela a vraiment de l'importance ? je trouve dans mon courrier... enfin, au milieu de mes prospectus, devrais-je dire, parce que, vous l'avez remarqué sans doute, on ne reçoit plus de courrier, de nos jours, on reçoit de la publicité. Bref, je reconnais donc un vénérable magazine que je ne m'attendais pas à trouver là : *Le Nouvel Observateur* en personne ! Belle pièce de quelque 500 grammes quand même.
Ce qui ne laisse pas de me surprendre un tantinet, dans la mesure où j'avais lâchement laissé tomber le *Nouvel Obs* au moment où je devenais acquéreur d'un certain nombre d'actions de *L'Evénement du Jeudi*, ceci il y a bien longtemps, mon pauvre monsieur. Alors, vous comprenez, m'informer d'accord, mais engraisser la concurrence, ça jamais ! Comme quoi on attrape assez vite l'esprit maison dans ce siècle d'affairisme forcené et d'OPA sauvages.
Bref, me voici détenteur d'un splendide *Nouvel Obs* qu'il me tarde de redécouvrir, moi qui l'avais lâché (lâchement, on s'en souvient) au temps où il se prenait encore pour un journal de gauche, comme c'est loin tout ça !
Et de l'ouvrir pour apprendre aussitôt que *Philip Morris* fabrique des cigarettes, dont il avoue assez sportivement qu'elles peuvent me communiquer des maladies graves. Je tourne la page où les mensurations d'une déesse me saute aux yeux : 4, 76 m de long, 1, 67 m3 de volume. Diable ! Renseignements pris, il s'agit de me vendre une Mercédès, laquelle risque sûrement de provoquer des accidents graves. Je tourne une autre page où, cette fois, *Parogencyl* me dit qu'utiliser son dentifrice pourraient m'éviter des caries graves. Je tourne encore pour apprendre que l'acquisition de la *Rover* Série 2000 pourrait effectuer sur mon compte courant une ponction grave. Pris de panique, je tourne plus vite, et c'est l'enfer : *Amstrad*, utilisez-le, sinon c'est grave. *Pionner*, la finesse des aigus, la profondeur des graves. *Renault 19*, où là, un mec viril vient chercher en voiture une superbe créature quasiment pas habillée... Va-t-on me racheter ma *Mercédès* 1, 67 m3 de volume et ma *Rover* Série 2000, afin que je me procure vite fait cet indispensable outil de séduction ? Heureusement, *The Famous Grouse* (alias Finest Scotch Whisky) vient verser un baume généreux sur ma douleur, en spécifiant toutefois que le simple fait d'en boire pourrait s'avérer fort mauvais pour ma santé !
Mais où vont-ils chercher tout ça ? Je tourne sans arrêt les pages, proprement fasciné. C'est un magazine d'infos ou un stand publicitaire, ce truc ? Du coup, je reviens en arrière pour me rendre compte. Vous n'allez pas me croire, il y en avait 114 ! Non, je ne parle pas du nombre total de pages, mais des pubs en plein format, car j'avoue avoir négligé les simples 1/4 ou 1/2 pages. 114, sur les 200 que comportent la revue ! Et attendez, ne partez pas, j'oubliais l'encart de quatre pages sur *Camel* me répétant quatre fois que fumer provoque toujours des maladies graves. Kof, kof, kof, beurk, ils auraient pu le dire avant, les cons, aïe, trop tard...
A ce niveau, moi je dis que ces gars-là (Jacques pour les intimes..) ne nous vendent plus un canard mais du prospectus. Parce que cette petite plaisanterie coûte quand même 20 F,

■ Dans le domaine de la série Z, **Lukas' Child** de Eric Louzil ressemble à une autobiographie délirante. Lukas Armand, un producteur de films d'horreur du plus bas standing possible, recrute des jeunes femmes pour son prochain chef-d'oeuvre. Jason et Mad-Dog, ses sbires, kidnappent les postulantes à la gloire pour les livrer à un monstre cornu, l'Enfant, dont il est le grand prêtre. La police enquête tandis que le producteur véreux menace de sacrifier de nouvelles nénettes généralement bien en chair, ce qui ne peut faire de mal à personne, d'ailleurs. On ne saurait cacher notre désir de découvrir au plus vite ce **Lukas' Child** !

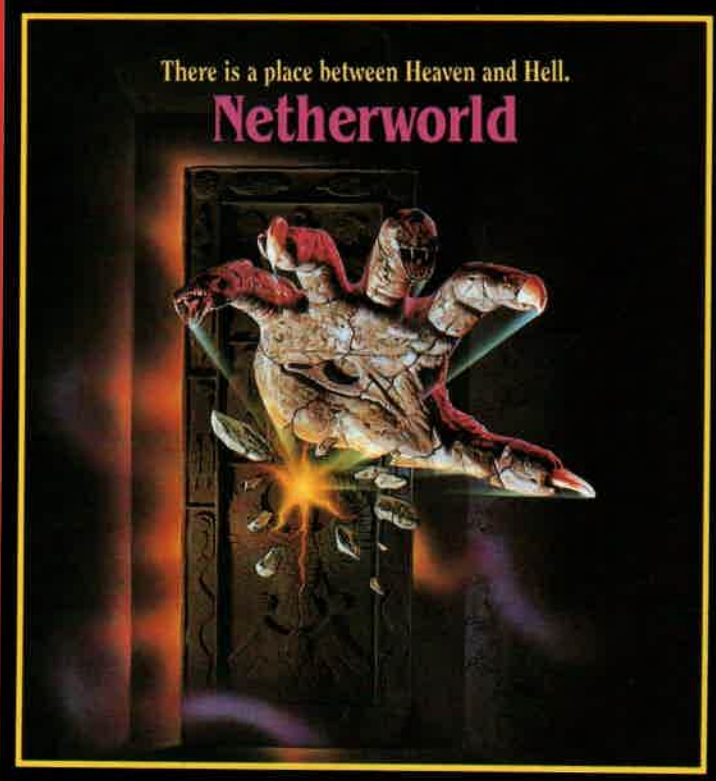


■ *Cinévision* annonce son Cinquième Festival du Court Métrage d'Agen, pour avril prochain. Thèmes : fiction et érotisme. Supports : Super 8 et vidéo. Dominique Laffitte, L'Hôte Estillac, 47310 Laplume.

mine de rien. A la limite, ils pourraient même nous l'ofrir car 118 pages à quelque 70.000 F (peu importe le chiffre exact, il s'agit d'une simple hypothèse de travail...) le prix de l'espace publicitaire, on en arrive tout doucement à pas loin du milliard de centimes ! De quoi fabriquer une excellente revue qui n'aurait même pas besoin de lecteurs payants. Et c'est bien là l'astuce, car c'est l'annonceur qui paye le journal, et non plus le lecteur. Il importe dès lors d'augmenter au maximum le tirage pour facturer au tarif fort cette publicité, quitte à en donner aux dentistes, aux toubibs, à le jeter au panier ou même à le distribuer gratuitement dans ma boîte aux lettres. Il n'y a donc pas de crise de la presse de nos jours, mais seulement une crise publicitaire. Et si les publicistes serrent la vis, comme aujourd'hui, la revue plonge car elle perd chaque année des lecteurs. Comment pourrait-il en être autrement, puisque la presse ne cherche plus à satisfaire son lectorat, mais seulement ses annonceurs ?
Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que cette perfide invasion (mais que fait Giscard, enfin quoi ?) concerne spécialement le *Nouvel Obs*. Combien de magazines nous assènent dix ou douze pages de soupe avant que le lecteur puisse y déceler la moindre trace de vie ? Bientôt l'éditorialiste se verra contraint de se payer un espace pub dans sa propre revue pour y placer son texte en première page. Des fois, ça fait peur, vous savez !
Il suffit d'appliquer la méthode aux autres média et vous aurez déjà une solide explication de l'entreprise de crétinisation générale du Français moyen, tous supports confondus.
Chez *L'Express*, c'est encore mieux : cette fois je peux gagner cent millions de centimes si je retourne leur bulletin. En plus, le chèque est là, reproduit sous mes yeux. Le sang froid qu'il faut pour ne pas le découper illico et le présenter à sa banque, je vous raconte pas... Dans le cas, bien improbable, où je ne gagnerais pas cette somme, quelques lots de consolation me tendent déjà les bras, façon maison de campagne (ah oui, carrément...) ou magnifique Rover (réf. 416 651 16 V, au cas où des espions russes nous liraient). Comme je trouve, quand même, que de tels cadeaux frôlent gentiment le divin, j'apprends en fait que je fais partie d'un petit groupe de personnes cultivées et que donc, c'est pour ça. Comme quoi, tout s'explique... Et si c'est *L'Express* qui donne l'information, c'est sûrement vrai.
Tiens puisque j'ai le stylo en main, autant leur répondre tout de suite :
"Cher monsieur Express, Votre geste me touche profondément - grand brutal !- mais justement, à propos de toucher, envoyez-moi l'argent d'abord et je m'abonnerai ensuite. Ce n'est pas que je me méfie, mais, vous savez ce que c'est, de nos jours, on n'ose plus trop croire aux miracles...
En attendant fiévreusement votre réponse positive, je vous prie d'agréer... et toutes ces sortes de choses..."
Voilà, lorsque ces gens-là nous traiteront en personne responsables, nous leur répondront plus intelligemment. En attendant, restez avec *Mad Movies*, les gars, le seul à vous offrir 100% de produit à consommer, et pour pas plus cher finalement ...

Jean-Pierre PUTTERS

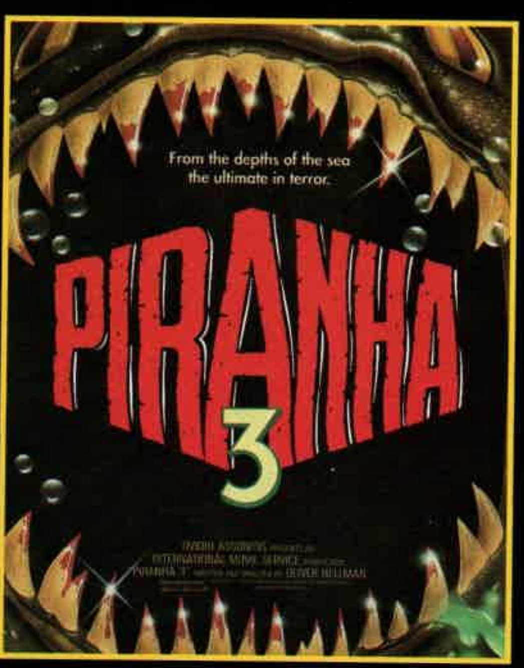
P.S. : Avec le bulletin de *l'Express*, j'ai reçu une carte à jouer, un Victor Hugo figurant le roi de cœur. Si 51 autres lecteurs se trouvaient dans mon cas, on pourrait peut-être se faire un petit plan poker super sympa. A la stricte condition de posséder une carte différente... Evidement, hé, ballot !



■ David Schmoeller (**Tourist Trap, Fou à Tuer**) s'adonne dans **Netherworld** à un scénario très classique. Un jeune type hérite de la maison de son père, en Louisiane. Là, il espère découvrir le mystère de sa mort. Magie noire, sorcière sexy, fantôme et monstre sont au menu de ce **Netherworld** pas franchement affriolant, mais sait-on jamais ?

■ Sans doute excités par **Alien III**, Granada et Lynda LaPlante nous préparent carrément un **Alien Child**, aussi nommé **Immaculate Deception** (L'Immaculée Décepption, donc. Joli titre !). Le scénariste met enceinte... euh, non... met en scène une jeune femme qui porte en son sein un enfant extraterrestre. Il est à craindre qu'il soit tout le portrait de son père !

■ Désormais, les producteurs cherchent désespérement à coller des numéros derrière tous les titres. On comprend qu'ils veuillent ardemment un **Piranhas II, Les Tueurs Volants** après l'excellente série de Joe Dante. Mais voilà qu'ils donnent au premier film de James Cameron un petit frère tout banalement baptisé **Piranhas III**. Le réalisateur, Oliver Hellman (attention, un Italien se cache derrière le pseudo), connaît bien la chose aquatique puisque, dans l'écume des **Dents de la Mer**, il a commis **Tentacules** qui n'était d'ailleurs pas si mauvais !



■ Depuis l'annonce du **Bram Stoker's Dracula**, actuellement en tournage sous la direction de Francis Ford Coppola, les projets vampiriques affluent. Jamais le dernier sur la brèche, Roger Corman va produire **Dracula Rising**, écrit et réalisé par Rodman Flender, et qui sera tourné en Allemagne, Roumanie et Bulgarie. Egalement pour les à-crocs, **Forever Young the Reluctant vampire** est interprété par le chanteur Adam Ant dans le film de Malcolm Marmortsein. Sans oublier **Bloodthirsty**, de Robert Guy Barrows, avec Charles Ascello : des chercheurs médicaux lâchent sur le monde un virus incitant les gens à boire du sang. Un petit dernier : **Buffy the Vampire Slayer**, une comédie de Fran Rubel Kuzin, avec Alyssa (*Madame est Servie*) Milano dans le rôle d'une émigrante roumaine attirée par le rêve américain. On la retrouvera majorette le jour et tueuse de vampires la nuit. Je sais bien que les notules les plus courtes sont les meilleures, mais là, je me sentais les dents longues.

■ Voilà un nouveau super-héros qui ne devrait pas casser des briques, **Invisible : The Chronicles of Benjamin Knight**, imaginé par l'inévitable Charles Band. Timide et solitaire, il acquiert soudain des super-pouvoirs qui le rendent invulnérable. En piste contre le crime !

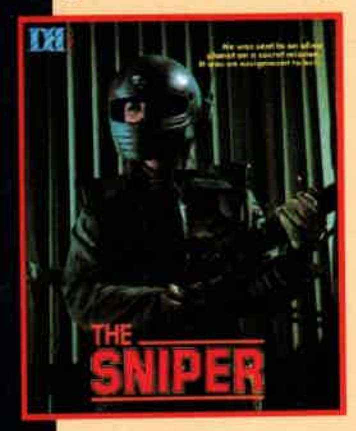


■ Abel Ferrara s'attaque à un sujet prometteur, **Body Snatchers**. Une histoire dans l'esprit du film de Don Siegel, **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** (56) déjà remakée par Philip Kaufman il y a une dizaine d'années. Tournage en février prochain.

■ Le maquilleur John Carl Buechler, déjà metteur en scène de **Troll, Cellar Dweller, Vendredi 13 Part VII**... va signer deux nouvelles réalisations. **Dawn Hunter**, un film d'espionnage flirtant avec la SF, et **ShapeShifter/ Beware the Moon**, un film fantastique écolo dans lequel un Indien adopte la forme d'un totem animal pour que la nature prenne enfin sa revanche sur les vilains pollueurs. C'est très beau !

THE SNIPER

La série Z a encore de beaux jours devant elle, comme en témoigne **The Sniper**, une réalisation Jim Lotfi. Son héros : Sam Michaels, un ex-marine, désireux de commencer une nouvelle vie. Réputé pour sa gâchette infaillible, il aimerait bien rompre avec le passé, ce cher Sam. Jusque là,



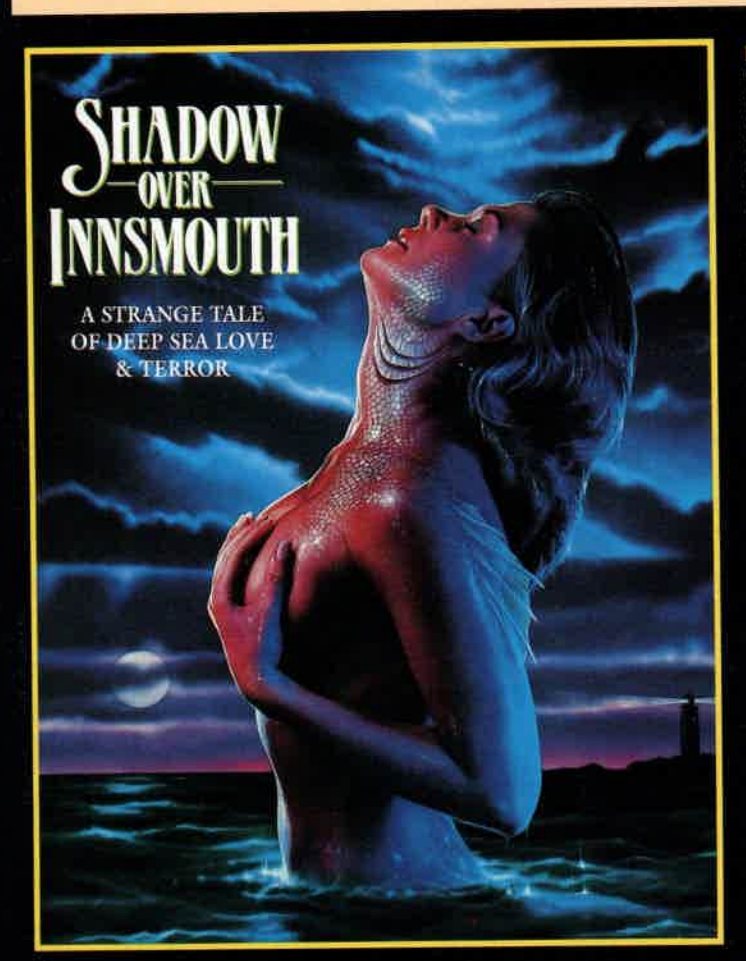


Les méchants ont encore de sales tronches dans THE SNIPER !

tout va bien. On se croit dans un nouvel avatar de Rambo. La suite se corse. Contacté par la CIA, notre homme n'a pas d'autre choix que de partir pour Tirinus, l'une des dernières planètes que la Terre a colonisées. Et sur cette colonie, sœur jumelle de la nôtre, les autochtones, les Vhen Kien, font du grabuge. Evidemment, ceux-ci voient d'un sale œil l'épuisement des richesses minières de leur sol par l'envahisseur. Ils se rebellent donc et torturent avec grand plaisir tous les êtres humains qu'ils capturent. "Sam Michaels découvre alors sur Tirinus le vrai sens du mot terreur" annonce le synopsis du film. Parce que, malgré des militaires flingués comme au Vietnam, des figurants la tête recouverte d'un masque de goret, un décor de campagne américaine, une intrigue bête à manger du foin, **The Sniper** se prend très au sérieux. C'est d'ailleurs là tout son charme !

■ Des nouvelles à propos du **Spiderman** de James Cameron. L'acteur retenu pour le rôle serait en fait Michael Biehn, qui affronterait, et c'est la surprise, Schwarzenegger dans le rôle du méchant ! Si le casting se confirme, le pauvre Arnold aura intérêt à oublier tout ce qu'il vient d'apprendre à la maternelle. A moins qu'il nous fasse un délire à la Nicholson... Affaire à suivre.

■ Que font-t-ils ? Alors que son **Homme Invisible** sort actuellement en salles aux States, John Carpenter travaille actuellement au remake du **Sanjuro** de Akira Kurosawa. **Pour une Poignée de Dollars** était, lui aussi, un remake de ce chef d'œuvre du film de samouraï. Après le bouclage de **Army of Darkness**, Sam Raimi produira avec son pote Robert Tappert **TimeCop**. Steve Miner (**Warlock**) monte d'un cran avec le très ambitieux **The Rest of Daniel** qui mettra en scène Mel Gibson dans le rôle d'un Marine's. A la suite d'une déception sentimentale, celui-ci accepte de servir de cobaye pour une expérience scientifique. Des savants l'endorment en 1939 et, 50 ans plus tard, il se réveille indemme ! Serait-ce là le remake d'**Hibernatus** avec Louis de Funès. Il est vrai qu'après **Oscar** et **L'Embrouille est dans le Sac**, on s'attend à tout. Clive Barker vise aujourd'hui la réalisation de **The Last Illusion** d'après son roman, alors que son projet de "Momie" pour *Universal* est demeuré dans son sarcophage. L'homme des **Hellraiser** produira ensuite **Candy-Man** de Bernard Rose avec Virginia Madsen.



■ Sitôt bouclé **Fortress** avec Christopher Lambert et le suspense amphibie **Thor**, Stuart Gordon réadapte Lovecraft après **Ré-Animator** et **From Beyond** avec **Shadow Over Innsmouth**. En passe de se marier, Ben Orne découvre que sa blonde fiancée n'est pas aussi humaine qu'elle en l'air. Sa douce Lorie serait en effet la descendante d'une race de mutants tenant à la fois de l'homme et du poisson. **Shadow Over Innsmouth** sera t-il prêt pour le premier avril ? Ceci dit, la nouvelle de Lovecraft est particulièrement terrifiante. Gordon prend des risques !

■ Séquelle encore avec **Maniac Cop 3 : Badge of Silence** de l'inévitable William Lustig. Plus grillé qu'un toast calciné, Matt Cordell, le Maniac Cop, vit encore. Il traque désormais la survivante Theresa Mollory dans un hôpital dont l'une des ailes est occupée par des criminels cinglés. Avant de provoquer une mutinerie avec prise d'otages et tout, Cordell aura eu le temps de mettre Theresa Mallory enceinte alors que celle-ci se trouve dans un profond coma (pervers, le mec !). Un flic adepte du vaudou débranche les appareils qui la maintiennent en vie. Dès lors, le Maniac Cop n'aura de cesse que de "venger" sa "fiancée", laquelle réapparaîtra ensuite sous forme de fantôme !



■ Les Italiens ne se lassent de tourner des suspenses horrifiques sans originalité, routiniers, où des tueurs étripent de jeunes créatures. **The House of Return** de Beppe Cino ne risque pas de révolutionner le genre. Luca revient dans la maison de son enfance où, jadis, un meurtre a été commis. Lui apparaît donc le fantôme de Lola. Mais est-ce le fruit de son imagination ? Devinez qui est le tueur ? Avec la participation de Amanda Sandrelli, fille de la chaude Stefania.

■ **East Side Story** de Junya Takaï est une version à la fois japonaise et futuriste de **West Side Story** mixé à **Class 84**. A l'aube de l'an 2000, dans un campus, deux gangs s'affrontent pour la conquête de territoires. Evidemment, une histoire d'amour, genre Roméo et Juliette, vient encore envenimer la situation. Très ringue.

■ La malédiction continue à sévir dans l'environnement d'Erik, le fantôme de l'opéra. L'adaptation de la pièce de théâtre d'Andrew Lloyd Weber est remise à une date ultérieure. Franco Zeffirelli, qui s'apprêtait à signer pour la réalisation vient de déclarer forfait pour des raisons de "contrôle créatif". C'est pratique, ça, "le contrôle créatif" : tiens, ce mois-ci, je ne fais pas les notules car j'ai un problème de contrôle créatif avec le boss (*essaie un peu, qu'on rigole. Moi, j'ai un problème de contrôle très hâtif avec mon chéquier...*). Ouh la la, il est soupe au lait, ces temps-ci... Bref, Joel Schumacher avait invoqué les mêmes raisons après s'être intéressé un temps au projet. Qui sera le prochain ? Les paris sont ouverts.

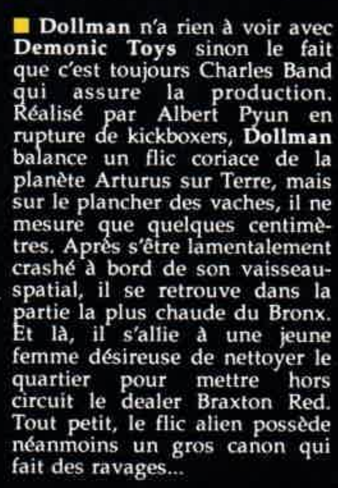


■ Bon, comme c'est la bonne période pour offrir des jouets, voyons ce que Tonton Mad nous propose de beau. Ah, justement, Charles Band, déjà promoteur de la bonne série des **Puppet Master**, persévère dans les jouets maléfiques. Réalisé par Peter Manoogian, **Demonic Toys** procure un frisson garanti par l'intermédiaire de poupées et automates abandonnés dans un entrepôt désaffecté. Un duo de flics, dont une femme, et les malfrats qu'ils coursent sont agressés par les jouets commandés par un enfant diabolique. Nous faire ça en plein Noël, c'est vache, quand même !



■ *Troma* continue d'influencer les titres des productions de séries Z. Le nommé Brendan Faulkner n'a pas craint d'intituler son film **Non Vegetarian Zombies from Outer Space**. A ce niveau-là, peu importe de quoi ça parle, on s'incline.

■ **Tremors** devient un téléfilm de deux heures pour *NBC*, réalisé par Ron Underwood, avec Kevin Bacon et Fred Ward. L'histoire reprend la trame du film. Des personnes isolées dans une ville fantôme sont la cible de créatures énormes ressemblant à des vers. Gageons qu'une bonne dose de vermifuge ne sera pas trop pour venir à bout de ces vers solidaires. Hein, une plaisanterie ? Où ça ?



■ **Dollman** n'a rien à voir avec **Demonic Toys** sinon le fait que c'est toujours Charles Band qui assure la production. Réalisé par Albert Pyun en rupture de kickboxers, **Dollman** balance un flic coriace de la planète Arturus sur Terre, mais sur le plancher des vaches, il ne mesure que quelques centimètres. Après s'être lamentablement crashé à bord de son vaisseau-spatial, il se retrouve dans la partie la plus chaude du Bronx. Et là, il s'allie à une jeune femme désireuse de nettoyer le quartier pour mettre hors circuit le dealer Braxton Red. Tout petit, le flic alien possède néanmoins un gros canon qui fait des ravages...





■ Sean Cunningham (**Vendredi 13, House**) semble avoir **Freaks** pour référence dans son prochain projet, **Gypsy Curse**. Quatre hommes souffrant de handicaps profonds se lient d'amitié dans une salle de gym. L'un d'eux, sourd-muet et cul de jatte (il n'avait pas osé dire non lorsque son coiffeur lui avait demandé "je vous taille les pattes ?"), va être entraîné dans une histoire d'amour tragique.
Pas de pot pour lui, car en plus il paraît que l'amour est aveugle ! A star is borgne...



■ Il y avait **Alienator**, maintenant il y a **Alienators**. Nuance. Le marchand de soupe italien Ovidio Assonitis repique donc son titre à Fred Olen Ray pour une histoire très proche de celle de **Alien**, le monstre étant remplacé par un type d'aspect plus humanoïde. Cela économise pas mal de thunes et d'imagination. On se demande parfois s'il s'agit là de production cinématographique ou de recettes de cuisine !



■ Annoncé dans notre précédent numéro, le retour des dinosaures se précise avec une production Roger Corman/*Concorde*. En effet, dans **Carnosaurs**, un scientifique recrée des dinosauriens dans son laboratoire. Vous imaginez la taille des éprouvettes !

■ Des nouvelles de Fred Olen Ray (oui, ça fait du bien...). Fidèle à *A.I.P.*, Fredo signe avec **Battleground Zero** un SF à tout petit budget. Soucieux de ne pas le grever davantage, il emploie ici Russ Tamblyn et Brinke Stevens... ce qui se fait de mieux à ce prix-là.

■ Italie toujours. Lucio Fulci et Lamberto Bava continuent imperturbablement de garnir leur filmographie de navets. Le premier débauche l'Américain John Savage pour incarner le business-man de **Door to Silence**. Celui-ci, dans un embouteillage, croise un cortège funéraire. Une mystérieuse jeune femme lui apparaît et lui indique un itinéraire bis. Contraint de le suivre, l'automobiliste est alors pris en chasse par un corbillard... Dans **Body Puzzle**, Lamberto Bava s'offre les services de la troublante Joanna Pacula livrée à un tueur fou qui décime son entourage en lui laissant des messages. Evidemment, la police piétine... Vous connaissez la suite.

■ Dans les nouvelles brèves (en clair : dont on ne sait rien de plus), Richard Donner adapte pour *Warner* le roman d'Ann Rice, **The Witching Hour**, une histoire de sorcellerie gothique en diable. En tournage, **Pet Semetary II**, toujours réalisé par Mary Lambert. A propos de brèves, tout le monde a été augmenté ici, sauf moi, est-ce normal, docteur ? (*oui !*). Ah bon...

■ Remake de la célèbre partie de cartes de Pagnol ? **Poker** est une comédie de SF, de Gaspar Hernandez III, dans laquelle quatre hommes sont engagés dans une partie de poker. Ah oui, au fait, l'un d'eux est un extraterrestre. "Ho, Panisse, à moi, il me fend le cœur avec son rayon-laser, et à toi, il ne te fait rien ?"
Evidemment, comme ça, sans l'accent, vous ne vous rendez pas bien compte, mais attendez qu'on passe à la télé...

San HELVING
(Je sens que tu vas passer à l'ANPE, toi ! Excusez-le, hein !)



MA VIE EST UN ENFER

Balasko nous fait un remake féminin et comique de **La Beauté Du Diable**, le film magnifique où Michel Simon jouait un Mephisto truculent. Au début, quand on apprend le sujet du film, ca fait un peu comme si on découvrait que Bette Midler s'attaquait à un remake de **Phantom of the Paradise**.
Ici, Balasko n'est pas très drôle, mais elle compense par la vulgarité. **Ma Vie est un Enfer** est donc à l'image de sa réalisatrice. Toutes les conditions sont réunies pour qu'on déteste le film, qui sans qu'on comprenne vraiment pourquoi, se laisse pourtant regarder avec intérêt. Le scénario est mauvais, les acteurs pitoyables, la mise en scène absente, les effets spéciaux à chier (c'est le cas de le dire, vous verrez). Alors pourquoi ne peut-on s'empêcher d'être indulgent avec le film ? Peut-être à cause de l'anti-conformisme qui emmène **Ma Vie est un Enfer** au croisement de la comédie franchouillarde, du café-théâtre, du burlesque et du sitcom. Peut-être à cause de son aspect profondément anti-catho : pendant que les anges travaillent en se caillant dans l'annexe glacée d'une administration quelconque, les démons s'éclatent dans un bar super-branché. Peut-être aussi grâce à l'humour cruel que Balasko dispense parfois, comme dans cette scène où le démon utilise ses pouvoirs pour une petite vieille en acrobate aérienne ou dans cette autre où Balasko, transformée en bombe sexuelle, révèle sa vraie nature à un psychiatre. Ou peut-être encore à cause de la délirante scène du restaurant où tout le monde perd les pédales. Du Blake Edwards revu et corrigé par le coq gaulois.
Autant de raisons de ne pas se laisser aller à une haine un peu trop facile envers **Ma vie est un Enfer**. Un film qui transpire le bon gros humour, la vulgarité. Le premier film-loukoum. C'est gras et mauvais pour la santé, mais on ne peut s'empêcher d'en manger.

Didier ALLOUCH

France. 1991. Réal.: Josianne Balasko Scén.: Josiane Balasko et Joël Houssin. Dir. Phot.: Dominique Chapuis. Mus.: Les Rita Mitsouko. Prod.: Ciby 2000/ TF1/ Les Films Flam/ GPFI. Int.: Josiane Balasko, Daniel Auteuil, Luis Rego, Richard Berry, Michael Lonsdale, Catherine Samie... Dur.: 1 h 45. Dist.: AMLF. Sorti le 4 décembre 1991.



FIEVEL AU FAR WEST

Si cette séquelle à **Fievel et le Nouveau Monde** est loin de valoir **Bernard et Bianca au Pays des Kangourous**, elle ne mérite certainement pas le mépris généralisé dans lequel on la tient. Réalisateur de l'original, Don Bluth s'est exilé en Irlande et s'est refusé à la proposition du producteur Steven Spielberg de donner une suite au premier **Fievel**. Spielberg s'est donc résolu à engager une nouvelle équipe d'animateurs. A vrai dire, la différence est à peine perceptible. Le premier se tenait très proche de Dickens et de "Oliver Twist", le second raconte la même histoire dans un décor différent. La famille Souriskewitz, émigrants du Caucase, s'installe dans une ville de l'Ouest sur la garantie d'une vie meilleure. Ils ne savent pas encore que c'est le vicieux Chat R. Ton qui tire les ficelles. Hautain, mondain, Chat R. Ton et sa bande de fripouilles félines visent évidemment à bouffer les souris. Heureusement, Fievel, aidé par un vieux chien fatigué, finira par corriger les matous affamés...
Convenu, le scénario est surtout prétexte à parodier les clichés du western. Tous les stéréotypes du genre passent gentiment à la casserole : l'apprentissage des armes, les hommes de main un peu cons sur les bords, le saloon et ses consommateurs hirsutes, les Indiens, l'esprit pionnier des nouveaux arrivants, le duel final... Rien de bien neuf. Evidemment, à la manière des meilleurs Walt Disney, ce sont surtout les méchants volubiles qui donnent du relief aux péripéties : Chat R. Ton, chat s'en allant dans des tirades lyriques à la Vincent Price, et ses sbires, notamment une araignée cow-boy dont toutes les pattes sont chaussées de boots !
Les gentils restent trop mièvres, trop niais pour susciter un quelconque intérêt sauf, peut-être, Tiger, un gros chat peureux, amoureux, métamorphosé en chien doué pour la gâchette ! Niveau animation, production de haut standing oblige, le moindre détail bénéficie d'un soin évident. Mais, derrière la virtuosité de l'animation, le savoir-faire un peu rigide d'une armée de chromistes, reprographes et aérographes, **Fievel au Far West** n'oublie pas de faire le point sur les désillusions d'une Amérique miroir aux alouettes, d'une Amérique qui brime ses minorités, ses émigrés, ses pionniers. Bien sûr, la parabole sanglante de **La Porte du Paradis** se situe à des années lumière, mais le divertissement familial qu'est ce retour de Fievel ne se montre pas vraiment dupe des vérités historiques que les Etats-Unis n'ont jamais vraiment digérées.

Cyrille GIRAUD



An American Tail : Fievel Goes West. USA. 1991. Réal.: Phil Nibbelink & Simon Wells. Scén.: Flint Dille d'après un sujet original de Charles Swenson et David Kirschner. Animation : Nancy Beiman, Kristof Serrand, Rob Stevenhagen. Mus.: James Horner. Prod.: Steven Spielberg et Roger Watts pour Universal/ Amblin. Voix : Phillip Glasser, James Stewart, Dom DeLuise, John Cleese, Amy Irving, Jon Lovitz, Cathy Cavadini... Dur.: 1 h 15. Dist.: UIP. Sorti le 11 décembre 1991.





DINOSAURES

Hum, ça sent bon **Les Tortues Ninja** accouplées aux ***Pierrafeu***. Ces **Dinosaures**-là appartiennent à une espèce de film en voie de disparition : les gros nanars tellement branques, déjantés, qu'ils en deviennent hautement savoureux. Quel fumet, quelle plâtrée de fayots. D'ailleurs, ça flatule pas mal dans **Dinosaures**, non pas les dinosaures eux-même, mais les hommes préhistoriques souffrant d'aérophagie. Toutefois, le pétomane de service n'est pas le plus petit charme de ce film réalisé par un homme de Néanderthal de l'âge cinématographique. Parmi les idiots qui peuplent ce chef-d'œuvre, il y a donc une nymphomane tarée mais mignonne, un bon gros barbu, un méchant qui singe Darth Vader, un macho qui ne pense qu'à baiser... Evidemment, avec pareils protagonistes, le Q.I. ne s'élève pas bien haut. Comme celui du réalisateur avoisine les mêmes records de non-intelligence, tout le monde s'entend fort bien. Entre crétins, les problèmes de communication n'existent pas réellement. Bref, on peut parler, proposer une idée encore plus foireuse que celle du copain, surenchérir dans la vulgarité sans rougir de honte... On s'amuse quoi, mais certainement pas autant que le spectateur, passionné d'emblée par les déboires de trois avortons made in USA 1990 transplantés, via un jeux vidéo et l'invention de leur père, dans une préhistoire de dessin-animé. Evidemment, ils se font de Rex et Tops, respectivement tyrannosaure et proctocératops, des amis. Ensemble, ils dérouillent Monsieur Big, un allosaure désireux de conquérir le monde avec une télécommande...

D'accord, **Dinosaures** salive devant les pizzas des **Tortues Ninja** mais les neuf dixièmes de son inspiration sont d'une toute autre nature. Brett Thompson, le "réalisateur", pompe ainsi allégrement les **Trinita** avec Terence Hill et Bud Spencer pour les bagarres homériques dans les saloons, et quelques grasses comédies italiennes pour l'humour hénaurme et odorant. Fleuron absolu de ces comédies : **Quand Les Femmes Avaient une Queue** où une tribu d'abrutis congénitaux tentent de trousser Senta Berger. Bonjour les références.

Dinosaures, c'est un foutoir, le creuset de la connerie satisfaite. Mais arrivé à ce degré de nullité, un spectable à priori accablant s'auréole d'une sorte d'état de grâce, d'immuabilité. De toute manière, les gosses préféreront ça à Casimir et ***L'Ile aux Enfants***. Niaiserie pour niaiserie, mieux vaut que celle-ci se vautre dans le mauvais goût, les calembours nauséeux et se satisfasse d'une pin-up préhistorique bandulatoire. A force d'évoquer ce fastueux nanar qu'est **Dinosaures**, on finirait même par bien l'aimer !

Cyrille GIRAUD

Dinosaurs. Grande-Bretagne. 1990. Réal.: Brett R. Thompson. Scén.: Wili Baronet et Lisa Morton. Mus.: Fredric Teetsel. Effets spéciaux : John Criswell. Prod.: Luigi Cingolani/ Smart Egg Pictures. Int.: Omri Katz, Tiffanie Poston, Shawn Hoffman, Marc Martorana, R.A. Mihailoff, Mimi Maynard... Dur.: 1 h 30 mn. Dist.: AAA International. Sortie nationale prévue le 12 février 1992.

ABONNEMENT



Comment recevoir à domicile à la fois des cadeaux et votre prochain numéro ? Facile, il suffit de vous abonner. Une simplicité pareille, même le Père Noël n'y aurait pas pensé...

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète, six numéros (prix inchangé depuis huit ans !). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Aux cent premiers à envoyer leur abonnement, *Antarès Travelling* et *Mad Movies* sont heureux d'offrir, au choix, une cassette d'**Evid Dead**, le shock-horror de Sam Raimi, ou **La Nuit des Morts-Vivants**, le classique de George Romero, tous deux sortis à la vente chez *Antarès-Travelling*.
Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez sur le bon d'abonnement, nous vous enverrons, toujours au choix, l'affichette 40 x 60 cm de **Terminator 2**, ou le très distingué pin's *Mad Movies*, pour briller en société. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

ZE CRAIGNOS MONSTERS

enfin en vente
par correspondance

216 pages sur les monstres les plus incroyables de l'histoire du cinéma. Les ratages, les super-nanars, les films-culte, les chefs-d'œuvre et la filmographie de leurs principaux auteurs.



800 photos, 1500 films, et les 50 plus belles affiches d'époque en plein format. Brochage cartonné, tout en couleurs.

Bon de commande

à découper, recopier ou photocopier, et à renvoyer à **Mad Movies, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

PRENOM ____________ NOM ____________

ADRESSE ________________________

____

Je commande Ze Craignos Monsters *au prix de 250F (port compris, envoi par paquet protégé). Réglement ci-joint par chèque ou mandat-lettre.*

BOX-OFFICE

Le marasme. Rien ne marche, ou presque. Pourtant, **Terminator 2** atteint aujourd'hui, 1.1500.000 droïdes sur Paris. Un vrai succès. Aux States, il stoppe sa carrière à quelques deux cent cinq millions dollars de recettes. Pactole mondial : un peu plus de quatre cents millions de dollars rien que pour l'exploitation en salles. L'investissement de départ avoisinant les 90 millions de dollars n'était donc pas un mauvais calcul. Arnold et ses producteurs ont vu juste. Dans le parc des mammouths, **Hook** n'a pas trop trouvé un trésor. Dix-sept millions de dollars pour le premier week-end, c'est relativement peu pour un film de cette ampleur dont l'addition se monte à 70 millions de dollars. Les critiques n'y allant pas de main morte et le public ne manifestant pas un grand enthousiasme, le nouveau Steven Spielberg ne devrait atteindre les 100 millions que très laborieusement. Plus heureuse est **La Famille Addams** que personne n'attendait vraiment. En trois semaine, il en est à 73 briques US. Et dire que son distributeur-producteur initial, *Orion*, en a cédé les droits à *Paramount*, pensant que le film n'obtiendrait qu'un succès mitigé. Il leur reste quand même un joli pourcentage sur les recettes.

L'hospice spatial de **Star Trek VI**, toujours chez *Paramount*, possède encore de belles ressources, malgré le bide magistral du précédent. Trente millions de dollars en une semaine pour l'équipage de l'Enterprise. De quoi redresser les oreilles un peu flapies de Monsieur Spock. Décidément très en veine ces temps-ci, *Universal* se réjouit des bons résultats du **Sous-Sol de la Peur**. Trente-cinq millions de dollars, c'est bien pour un film d'horreur qui n'est pas familial. Chez Super Dupont, pendant ce temps, **Les Aventures de Rocketeer**, malgré une pub abondante, ne vole pas bien haut. 4270 rocketmen en 30 salles pour un premier jour, c'est plutôt moyen. Mais les fêtes de fin d'année devraient catapulter le Rocketeer au-dessus des nuages. Au ras des paquerettes, Josiane Balasko avec **Ma Vie est un Enfer** attire tout de même plus de 150.000 parisiens en deux semaines. Pas mal. Le beau **Fisher King** en arrive à 270.000 bienheureux. Pour l'heure, les films d'Avoriaz ne vont pas se bousculer au portillon comme les années précédentes. Les distributeurs veillent au grain. **La Famille Addams**, c'est pour le 15 avril, soit deux semaines après **Hook**. **Le Festin Nu** de David Cronenberg sera pour le 11 mars et **Alien III** pour juin prochain. Patience !

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

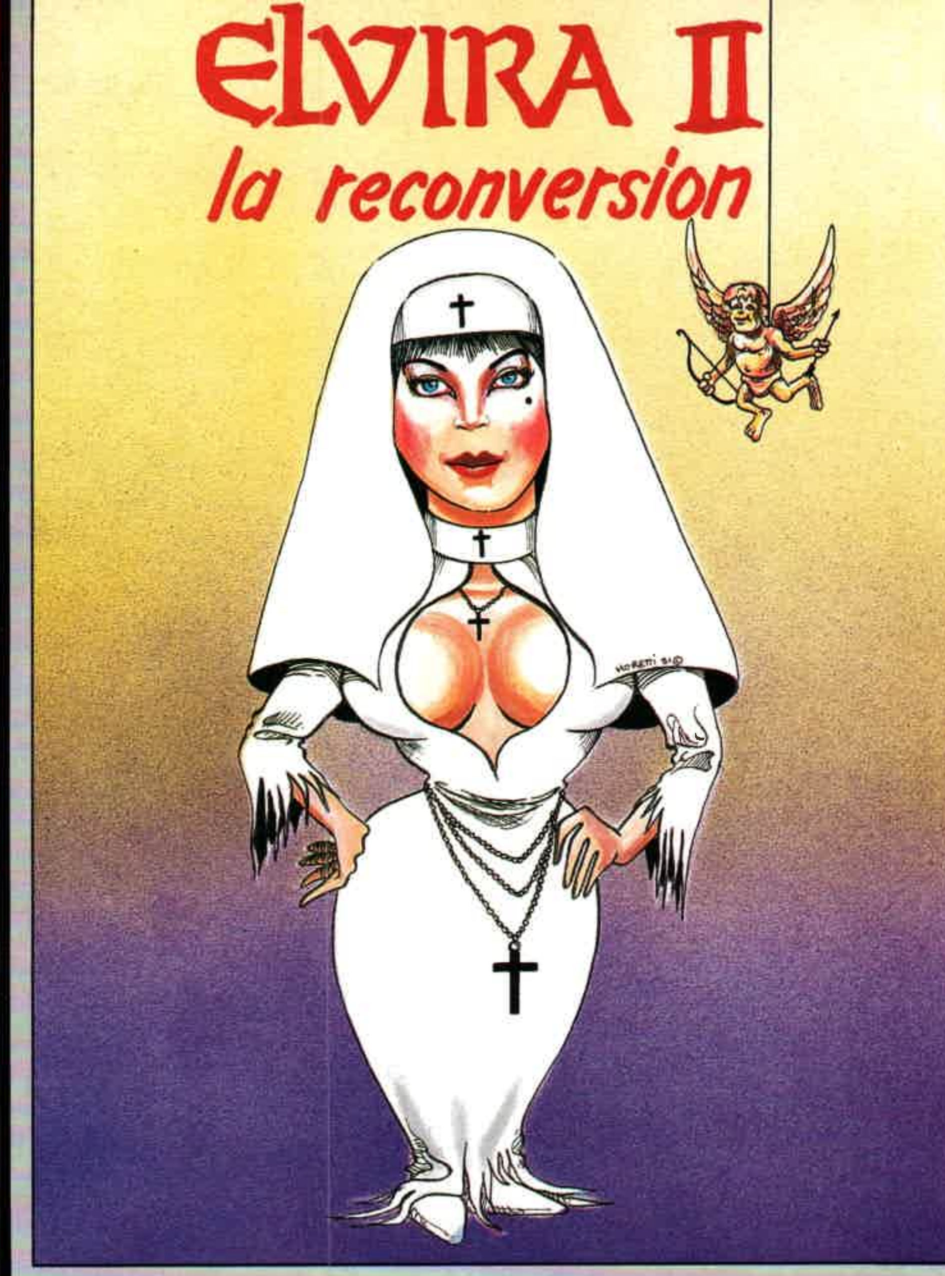
	DA	MB	VG	JPP	MT
Dinosaures		2	0		1
Double Vue	3				4
Freddy VI	3			3	3
Ma Vie est un Enfer	2			2	
Rocketeer	1	3	2	3	3
Le Sous-Sol de la Peur	1	3			4

AVORIAZ,
et les Héros du fantastique



En vente à nos bureaux, le splendide poster (format 75 x 115 cm) Spécial Avoriaz, dessiné par Laurent Melki à l'occasion du numéro 36 de la revue *Impact*. A commander à *Mad Movies*, 4, rue Mansart, 75009 Paris, au prix de 40F (port gratuit). Tout règlement par chèque ou mandat-lettre.





"JÉSUS REVIENT"

Premier depuis toujours au Top 50 des thèmes fantastiques, le combat Bien/Mal tourne aujourd'hui au duel croyant/athée, sombre pêcheur/ bon samaritain. C'est vraiment pas sympa de mettre ça sur le dos de Jésus...

Tous les ans, pendant le Festival de Cannes, un petit bonhomme fait son apparition. Il a la cinquantaine, on ne sait pas d'où il sort, ni s'il est payé par une quelconque organisation humaine ou divine, mais il arpente inlassablement la Croisette pour transmettre son seul et unique message. "Jesus Revient", c'est ce qu'il y a marqué sur les pancartes de cet homme-sandwich venu d'ailleurs. Si tant est qu'il soit parti, et auquel cas où, on aimerait bien savoir quand il va revenir, Jésus, et à quelle heure, histoire de prendre rapide un autre direct Nice-Paris et éviter ainsi l'attroupement des bigots. Mais, sans précision aucune, on est forcé d'admettre que "Jésus Revient", un point c'est tout, en espérant tout bas qu'il ne se pointe pas pendant la projection au Marché du Film du dernier John Woo.

Jésus, je ne connais personne qui l'ait rencontré de son vivant, mais beaucoup de gens semblent lui vouer un culte encore plus grand que les cinglés du Studio Galande à **Rocky Horror Picture Show**. Michael Jackson et Madonna ne choisissent pas leurs fans. Ils n'en sont pas plus responsables. Pour Jésus, c'est idem. C'est pourquoi, sur les tonnes de données visuelles et écrites qui ont relaté l'année 1991, de la Guerre du Golfe à la victoire de la France en Coupe Davis (yeah), en passant par la tragédie Kurde, la retraite anticipée de Cantona, le déchirement yougoslave, la sortie fracassante de **Terminator 2**, le putsch et le contre putsch soviétique, la nomination d'Edith Cresson, etc, etc, une image foudroie et des propos font monter l'estomac au bord des lèvres. Souvenez-vous, c'était il y a quelques mois à l'occasion d'une manifestation contre le Sida à Notre-Dame. Parce que le tout puissant Vatican livre une guerre morale contre un faible morceau de plastique qui permet à l'occasion de n'accroître ni la mortalité ni la natalité, des malades atteints du Sida et leurs amis font irruption pacifiquement pendant la messe. Après l'office, les caméras de télévision enregistrent en toute logique les réactions de quelques paroissiens, lesquels, pour la plupart, regrettent autant la position de l'Eglise face au préservatif que l'irruption profane des manifestants. Un incident comme un autre, sans pleurs ni heurt, dont les deux "partis", dans leur grande majorité, trouvent même un terrain d'entente. Jésus était alors prêt à revenir pour s'émouvoir de la chose. Mais c'était sans compter avec une paroissienne, belle femme d'une quarantaine d'années, apparemment bourgeoise de souche et respectacle, à qui l'on demande ce qu'elle pense du Sida, et qui n'hésite pas un instant à lâcher, une bulle de salive au coin de la bouche : "Le Sida, c'est la punition de ceux qui ont pêché". Et d'ajouter : "C'est bien fait pour eux". Une envie très forte se fait alors ressentir : allumer un gros cierge et lui enfiler, sans vaseline ni capote, là où il faut, juste pour éclairer un peu l'intérieur et voir à quel niveau elle se situe, sa foi. Désolé Jésus, mais certains de tes apôtres contemporains ne méritent pas mieux.

Il est terrifiant de voir à quel point nous sommes tous, à un degré ou un autre, sous le joug d'une quelconque religion, sous la coupe d'une morale que pas grand monde ose envoyer paître. Il est affolant de voir quelqu'un tenir des propos fascistes, surtout lorsqu'il, ou elle, les légitime en invoquant un quelconque ordre supérieur. Les alcooliques, les fumeurs, les camés, et maintenant les sidaïques, ont remplacé les sorcières d'antan. Préparez le bûcher, on va faire le ménage, "Tu t'es vu quand t'as bu"

et toutes ces sortes de choses. La vague de moralisme et de normalisme qui a envahi les Etats-Unis, doublée d'une forte montée de la droite extrème, débarque ici avec un temps de retard soit, mais quand même à l'heure pour participer à la construction de l'Europe. Gloups...

Comme si la morale douteuse dispensée par les bondieusards de pure souche ne suffisait pas, le cinéma, fantastique en particulier, consciemment ou pas, joue de plus en plus un rôle de porte-parole. Flash-back sur la production millésime 1991, où l'on s'aperçoit, au coup par coup et dans l'ensemble, que le supposé ordre supérieur fait des ravages sur l'individu. Les années 80 furent à la gloire de l'acte solitaire, de la pensée interne, et d'un individualisme salutaire où le personnage de cinéma ne devait ses victoires et ses défaites qu'à lui-même, les années 90 sont bien parties pour replacer l'homme dans un contexte planétaire dans le but de l'écraser sous le poids des traditions ancestrales et religieuses. Passons sur les éternels combats Bien/Mal qui font la saveur ou le dégoût de **L'Exorciste la Suite** et **La Malédiction IV**, où les hommes de Dieu balaient encore les suppôts de Satan et assurent ainsi une bonne pub à l'église. Passons également sur les allusions lourdes ou fines au sacré dans **Cabal**, **Hardware**, **L.A. Story**, **Simple Mortel** et **Fisher King**, où les personnages, quels qu'ils soient, subissent la loi du divin ou s'accrochent plein d'espoir aux branches du surhumain. A noter que dans **L.A. Story**, Dieu, enfin l'ordre supérieur, prend la forme d'un panneau de signalisation planté au bord d'une autoroute. Jésus, pardonne-leur, ils savent trop ce qu'ils font ! Passons encore sur le Messie Lambert qui bécote sa dulcinée sur fond de constellations dans **Highlander, Le Retour** (car l'immortel Mc Leod revient, comme Jésus, tout se tient). Passons sur **L'Approche Finale** où les anges se font psychiatres pour faire admettre aux morts qu'ils sont bien morts, sur **Le Temps des Miracles** où un homme innocent accomplit des miracles, sème la zizanie dans un village yougoslave, se trouve être le portrait craché de Jésus, et finit donc sur une croix. Passons encore sur **L'Echelle de Jacob** et ce parcours cérébral du combattant qui mène direct au paradis. Passons enfin sur les délires littéraires de certains qui associent James Cameron et John Connor à Jésus-Christ pour une histoire d'initiales, et sur Tobe Hooper, et bien d'autres, qui déclarent dans ces pages même, adopter par une mise en scène "illuminée" le point de vue de Dieu.

Attardons-nous par contre un moment sur **L'Expérience Interdite**, cet outil de propagande dangereux. Dangereux parce que le film de Joel Schumacher choisit l'entertainment version jeunes stars, technicolor et cinémascope, pour redonner du poids à un avertissement qu'on pensait condamné à résonner dans les chapelles les plus réacs. Le succès international de **L'Expérience Interdite** remet donc au goût du jour la notion de pêché chère à l'église. Parce que de jeunes internes tentent "l'expérience interdite", provoquer sous contrôle médical un arrêt cardiaque pour approcher la Mort, l'ordre supérieur les punit en libérant leurs démons intérieurs, soit en rappelant à leur mémoire les victimes de leurs pêchés. La Mort, en tant que domaine divin et non diabolique, est donc réservée à ceux qui se sont lavés de leurs erreurs, à ceux qui ont remis un peu d'ordre dans leur conscience. **L'Expérience Interdite** réhabilite la confession, cette combine fasciste qui permet de se débarrasser de ses remords pour continuer à vivre avec l'esprit tranquille du bon pratiquant. La confession, qui avant de laver les croyants de leurs pêchés, a absous l'église de ses nombreux crimes. Voilà ce que le cinéma des années 90 cherche à nous enseigner, en camouflant son fanatisme religieux derrière un alibi nommé espoir. Car le cinéma actuel croit en l'homme, pas n'importe lequel, celui qui croit en Dieu, et celui-ci seulement.

Si Jésus était revenu en plein Marché du Film de Cannes 91, il serait tombé plus haut que de sa croix avec la présentation de **The Rapture**. Lisez le film, parce que vous aurez peu de chances de le voir un jour, et vous allez comprendre pourquoi. Mimi Rogers interprète une employée aux renseignements téléphoniques qui oublie la monotonie de son travail en participant aux parties carrées organisées par son mari. On se doute que cette sexualité luxuriante lui a valu dans le temps des orgasmes monstrueux, mais aujourd'hui, à l'approche de la quarantaine, Mimi aimerait décrocher, mener une vie plus saine, s'occuper de sa petite fille. Le catholiscisme répond à son attente. Mimi s'est trouvée un idéal, une raison de vivre, elle rayonne de bonté, multiplie les thérapies religieuses de groupe, et développe une foi si profonde qu'elle se persuade que Dieu veut les voir, elle et sa fille, quelque part dans le désert. Elle en est sûre, Mimi. C'est l'élue, ou quelque chose comme ça. Elle part alors dans son **4 x 4** pour être ponctuelle au rendez-vous. L'endroit est aride, il fait très chaud dans la journée et très froid la nuit. Mimi attend, avec sa fille. Elle attend un signe du ciel, qui ne vient pas. Après une dizaine de jours sans nourriture, Mimi craque, implore le ciel de l'aider, en vain. Alors, elle tire une balle dans la tête de sa fille. Au bout du rouleau, elle ne trouve même pas la force de se suicider, et finit en prison. Jamais film n'a montré de façon aussi crue la face négative de la passion religieuse. Inspiré d'un fait divers, **The Rapture** détruit sans complaisance le mythe du miracle, qui grossit année après année les caisses de la mairie de Lourdes.

Sauf que **The Rapture** ne finit pas tout à fait comme évoqué plus haut et que des bonnes intentions initiales, c'est le post-scriptum en forme de morale qui s'avère incroyablement pernicieux. Parce que les anges viennent délivrer Mimi de sa cellule et l'emportent sur une plate-forme d'où elle entend sa fille. Parce que la petite est au Paradis, normal c'est une innocente, et qu'elle réclame sa maman. Parce que si Mimi veut aller à la droite du père, elle doit regretter son action. Parce que Mimi n'arrive pas à regretter, après tout, c'est Dieu qui était en retard au rendez-vous. Parce que, donc, les portes du Paradis se ferment, laissant Mimi perdue dans les limbes. Voilà comment se termine **The Rapture**, à la fois le premier film anti-fanatique et authentiquement catho. Le premier film dénonçant les excès de toute forme de croyance pour mieux renforcer la notion de foi, de bien et de mal. Le premier film à cracher dans la soupe pour vanter le bouillon. Avec toutes les conneries qu'on raconte sur lui, son père, et leur multinationale, on comprend que Jésus retarde chaque année sa venue sur la Croisette. C'est le petit homme-sandwich qui doit être déçu...

Vincent "Yoda" GUIGNEBERT





LA FIN DE FREDDY

l'ultime cauchemar

Même les morts ne sont pas immortels. Brûlé vif par les riverains de Elm Street, Freddy prend une retraite méritée après sept ans de bons et loyaux sévices. Mais cet enterrement un peu économe n'est pas à la mesure du défunt, du regretté disparu...

Depuis 1984, Freddy Krueger hante les cauchemars des adolescents d'Elm Street, des rêves souvent plus longs que la nuit. Des rêves psychanalytiques, schyzophréniques, psychédéliques. Des cauchemars qui font la gloire du croquemitaines comme les girls et les gadgets ont fait celle de l'espion 007. Aujourd'hui, la fête est finie. Après sept ans de bons et loyaux sévices, l'équarisseur préféré des teen-agers, le Myke Tyson l'étripage des mineurs, raccroche son gant au vestiaire des mythes. Un club très fermé. Depuis les indétrônables Frankenstein, Dracula, loup-garou, peu de grands monstres contemporains ont été frappés du sceau de l'immortalité. Plus que Jason, plus que Michael Myers, Freddy Krueger mérite amplement sa place sur le piédestal des immortels du fantastique.
Aujourd'hui donc, la fête est finie. Les scénaristes engagés par la firme *New Line*, qui doit autant sa fortune aux Tortues Ninja qu'au tueur d'Elm Street, déclarent forfait. Plus d'imagination, plus d'idées nouvelles, plus de répliques cinglantes à mettre entre les dents carriées de ce salaud de Freddy. Ils étaient pourtant de plus en plus nombreux les "writers" à se succéder sur le même Freddy, à reprendre le manuscrit du précédent pour le gratifier de quelques modifications. Une maladie typique d'hollywood. Mais, à force de scénaristes-pigistes, les films finissent par ne plus avoir d'histoire du tout, seulement une suite de séquences plus ou moins brillamment enlevées. Pour venir au monde, Freddy Krueger n'a pas demandé trente-six parrains. Un seul type a suffi, Wes Craven, et son script n'avait souffert d'aucune intervention extérieure imposée par la production. A cette époque, Freddy Krueger était encore libre de se répandre en cruauté, de zigouiller méchamment entre deux calembours sans que l'on vienne lui dire d'éviter les trop grands débordements. La censure veille au grain et il ne faut surtout pas s'aliéner les puissantes ligues morales américaines. Des bigots hystériques, rétrogrades. Pour la sortie de **La Fin de Freddy, L'Ultime Cauchemar**, Robert Englund appose l'empreinte de son gant sur les dalles du fameux Chinese Theatre d'Hollywood Boulevard. Colère immédiate de Jerry Rubin, un activiste d'extrême droite recyclé dans la défense de la moralité. *"Quel film regardait donc Jack l'Eventreur ? Il y a eu des millions de morts au nom de la Bible et combien de spectateurs se sont mis à tuer pour avoir vu L'Exorciste trop souvent ?"* lui répond Robert Englund dans les colonnes du *Los Angeles Times*. Une jolie répartie en signe d'adieu.

Pour avoir travaillé sur tous les épisodes de la série à divers titres, Rachel Talalay connaît bien le petit lexique de Freddy Krueger. Succédant à Wes Craven, Jack Sholder, Chuck Russell et compagnie, elle hérite d'un cadeau piégé : mettre en images le dernier cauchemar de Freddy. Rachel Talalay reproche aux deux précédents épisodes de la série d'avoir écarté les scénarios au profit des effets spéciaux. Elle décide donc de blinder son script, de ne pas avoir à l'écrire au jour le jour sur le plateau, de montrer Freddy sous un jour nouveau, d'expliquer sa folie meurtrière. Ben oui, Freddy Krueger a été un enfant martyr, un gamin molesté par un père vulgos et alcoolo se servant de sa ceinture pour le corriger... Freddy avait le choix : devenir dictateur ou tueur. Aux States, pays des tueurs en série, cette profession réserve toujours un bel avenir à ses adeptes. Il choisit donc cette voie. Freddy, avant de griller vif, a même été papa d'une petite fille à couettes. La filette a 28 ans aujourd'hui et fait des rêves étranges la ramenant en enfance. Curieusement, ces cauchemars correspondent à ceux de John, un adolescent persécuté par Freddy Krueger... Et les voilà en route pour Springwood, en compagnie de trois autres teen-agers, pour mettre définitivement fin aux agissements du type en pull marin...
La boucle est bouclée. Rachel Talalay cerne définitivement le personnage Freddy afin de s'en débarasser, d'exorciser une fois pour toutes les terreurs nées à Elm Street. Plus que ces prédécesseurs, Rachel Talalay tient à raconter une histoire, avec un début, un milieu et une fin, des lois narratives dont se sont magistralement moqués **Le Cauchemar du Freddy** et **L'Enfant du Cauchemar.** Mais la logique et la rigueur d'écriture ne s'accordent pas obligatoirement avec un personnage dont la crédibilité repose essentiellement sur l'intangible, l'impalpable. Rachel Talalay essaie d'imposer de nouvelles règles à la série. D'où le manque, dans **La Fin de Freddy**, de fantaisie, de délire. Oh, bien sûr, certains cauchemars miroitent les splendeurs d'antan. Un ado défonce la carlingue d'un avion, se réveille dans une maison, laquelle, volante, chute vers la Terre... Un autre, transporté dans un jeu vidéo, se comporte comme le plus rigide des personnages de dessins animés en traversant les murs, en sautillant... Mais ses séquences sont rares, les effets spéciaux pâlissent de la comparaison avec ceux des précédents. Le relief des quinze dernières minutes ? Il ne sert vraiment à rien, sinon à vous flanquer une bonne migraine, sinon à faire office de feu d'artifice pour bien marquer le happy-end de cet ultime cauchemar...
En faveur de Rachel Talalay : des adolescents moins cons qu'à l'accoutumé, la présence musclée de Lezlie Deane, sosie de Jodie Foster, de Lisa Zane, comédienne dotée d'un visage étonnant... Et Robert Englund ne démérite jamais lorsqu'il s'agit de verser dans les gags macabres, les bons mots tranchants. Lorsqu'il raie une ardoise d'une griffe pour mettre à l'épreuve le sonotone déréglé d'un ado sourd, il atteint le sublime. La mort que lui réserve les scénaristes et sa réalisatrice chérie n'a toutefois ni l'éclat ni le panache de ses précédentes et provisoires tragiques disparitions.
Déjà brûlé vif, Freddy Krueger meurt une deuxième fois. Mais cet enterrement n'est pas, comme on pouvait s'y attendre, de première classe. Krueger nous doit donc une revanche, un retour, un ultime cauchemar...

Cyrille GIRAUD



Alice Cooper dans le rôle du père fouettard de Freddy.

Freddy's Dead, The Final Nightmare. *USA. 1991. Réal.: Rachel Talalay. Scén.: Michael De Lucas d'après les personnages créés par Wes Craven. Dir. Phot.: Declan Quinn. Mus.: Brian May. Effets spéciaux : John Buechler, David Miller, Jim Towler, Video Image. Prod.: Robert Shaye & Aron Warner/ New Line Cinema. Int.: Robert Englund, Lisa Zane, Shon Greenblatt, Lezlie Deane, Ricky Dean Logan, Roseanne Barr, Yaphet Kitto, Alice Cooper, Johnny Depp, Breckin Meyer... Dur.: 1 h 30. Dist.: Sidéral. Sortie nationale prévue le 8 janvier 1992.*

MERCI ROBERT !

Freddy Krueger, c'est Robert Englund. Et Robert Englund, c'est Freddy Krueger ! Impossible de dissocier le comédien du croquemitaine d'Elm Street. L'un ne va pas sans l'autre. Ci-gît l'itinéraire d'un monstre gâté...



Robert Englund dans la position classique du possédé.

Comme Boris Karloff pour le monstre de Frankenstein, Bela Lugosi et Christopher Lee pour Dracula, Robert Englund rentre aujourd'hui dans la légende d'un genre. Il a été Freddy Krueger, la coqueluche du meurtre facétieux, de la mort clownesque, le grand monstre des années 80, le seul qui passera à la postérité, laissant dans l'oubli son compère Jason Voorhes.

Gamin de 12 ans, Robert Englund s'enrôle dans le théâtre local pour se faire les griffes dans des programmes pour gosses : "Peter Pan", "Hansel & Gretel", "Pinocchio"... Une vocation est née.

A l'aube de sa carrière, Robert Englund ne se prédestine pas à porter un masque de grand brûlé. Il suit un parcours très convenable après l'université. Dès 1972, il rejoint une troupe du nom de "Godspell" à Cleveland. Après quoi, il galère en passant d'une compagnie théâtrale à l'autre à travers tous les Etats-Unis. Robert Englund, à 25 ans, verse dans le répertoire classique, Shakespeare qui plus est. De "Hamlet" à "La Tempête", il incarne prioritairement les fous, les déjantés, les cinglés... Un bon apprentissage pour la suite de sa carrière.

Son premier rôle au cinéma ? La **Balade Sauvage** aux côtés de Sissi Spacek ? Non, le réalisateur, Terence Malik, rejette la candidature de Robert Englund malgré les recommandations d'un ami commun. Robert Englund ne se décourage pas. Il rentre dans le métier par la petite porte : un rôle de motard dans une série B obscure, **Buster & Billie**, avec Jan-Michael Martin et Pamela Sue Martin, futures stars amidonnées de la télévision. Dès lors, Robert Englund ne débande plus. **Stay Hungry**, où Arnold Schwarzenegger fait ses vrais débuts cinématographiques, **Une Etoile est Née, La Cité des Dangers, Monsieur St Yves**... Rien que des personnages furtifs, rapides dans le meilleur des cas, en douzième position au générique généralement. Heureusement, dans le cadre du fantastique, Robert Englund grimpe plusieurs barreaux de l'échelle. Membre d'un vaisseau spatial soumis à la vindicte d'un monstre baveux à la **Alien** dans **La Galaxie de la Terreur**, il affirme ses dispositions pour les personnages de moralité douteuse dans **Le Crocodile de la Mort**. Il y incarne un bouseux de l'Amérique profonde, vulgaire, voleur, violeur potentiel, que le saurien du titre avale en quelques coups de mâchoires. Paliant la défection du réalisateur, Tobe Hooper, sans cesse en train de s'engueuler avec le producteur, Robert Englund réalise même quelques séquences du film... Dans les studios de télévision, Robert Englund travaille beaucoup, souvent dans l'anonymat des séries et des téléfilms standardisés. Un titre lui vaut cependant d'émerger, la mini-série *V*, version clinquante des ***Envahisseurs***. Et c'est dans la peau du gentil alien qu'il attendrit l'Amérique. Mais Robert Englund en a rapidement assez de jouer les boy-scouts extraterrestres. Lorsqu'il apprend, via son agent, que Wes Craven auditionne pour un film d'horreur bien hard, il se jette sur l'occasion. Il aime le scénario, adore le personnage et, physiquement, se présente au casting dans une tenue singulière. Il porte des vêtements noirs, se maquille les yeux de cernes sombres, tire ses cheveux en arrière et adopte une gestuelle manièrée. Wes Craven flashe immédiatement. Quelques jours après, Robert Englund signe le contrat le liant aux **Griffes la Nuit**. Dès les premières réunions de production, le comédien s'investit dans le personnage. Il participe à l'élaboration de son look, du maquillage. Niveau scénario et dialogues, Robert Englund improvise de nouvelles reparties, noircit encore l'humour... Rapidement, il imprègne le croquemitaine d'Elm Street de son propre imaginaire, lui remplit la bouche de ses propres paroles... Du jour au lendemain, Robert Englund devient une star, une vraie, de celle qu'on invite à la cérémonie des Oscars aux côtés d'Arnold Schwarzenegger et de Kathleen Turner. Sur les **Freddy**, il a de plus en plus son mot à dire, approuve le choix des metteurs en scène, critique les scripts. Surtout ceux de la série télé ***Les Cauchemars de Freddy*** dont il tourne d'ailleurs quelques épisodes. Mais ces ***Cauchemars*** télévisuels, Robert Englund ne les revendique qu'à cinquante pour cent.

Si Freddy lui apporte tout ce qu'un comédien parti de rien désire, il le frustre également. Entre la série et les films, les tours du monde pour les promotionner, Robert Englund ne peut élargir son registre comme il le souhaiterait. Il trouve néanmoins le temps de réaliser **976 Evil**, une série B horrifique cherchant son inspiration du côté d'Elm Street, joue un méchant hystérique en cuir noir dans **Les Aventures de Ford Fairlaine**, accepte d'être l'hôte de quelques séries fantastiques... Entre deux **Freddy**, il commet l'erreur de porter le masque d'un nouveau **Fantôme de l'Opéra**, un maquillage cireux, scrupuleusement cousu, mais tombant régulièrement en morceaux. Succédant à Lon Chaney et Claude Rains, Robert Englund essaie pourtant de donner une certaine envergure tragique à ce compositeur dépossédé de son œuvre et amoureux d'une jolie comédienne. Mais le charisme vénéneux de Freddy n'opère pas. Qu'importe, à quelques détails près, Robert Englund reprend le personnage deux ans plus tard dans un **Terror** connu sous deux autres titres, **Phantom of Manhattan** et **Danse Macabre**. Mauvais signe. Décidément, après **La Fin de Freddy, L'Ultime Cauchemar**, Robert Englund devra veiller à ne pas rater une marche. D'ici à ne devenir qu'un porteur de masques...

Cyrille GIRAUD

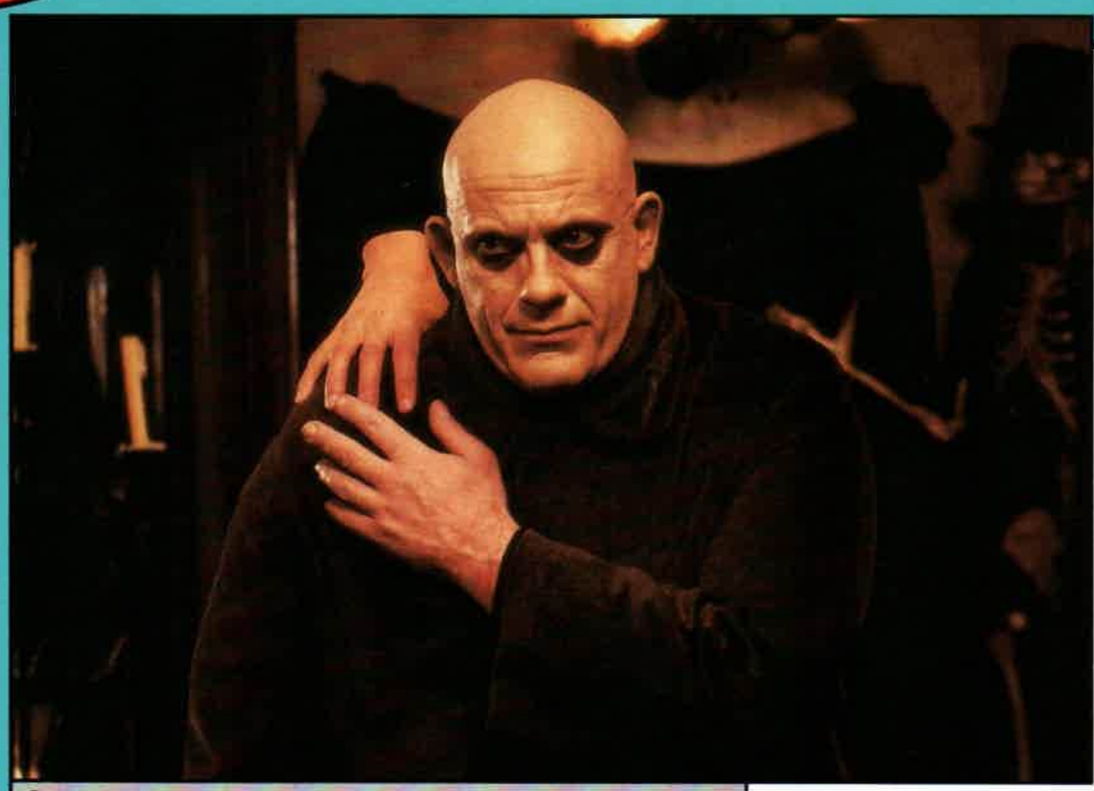



A



la famille ADDAMS

Ils sont morts, adorent faire peur, vivent dans la plus sinistre des maisons, se nourrissent d'une bouillie bizarre... La famille Addams est heureuse, comblée par la vie, unie dans un confort douillet, se divertissant en se livrant à des mutilations enfantines ! Le foyer idéal somme toute, mis en scène avec maestria dans un univers frappadingue à la Beetlejuice...



Le loufouque Oncle Fester et La Chose, une main indépendantiste !



Qu'est-ce que **La Famille Addams** évoque pour vous ? Rien, bernique. Mais posez la question à un Américain et son regard s'illumine aussitôt, son sourire lacère le visage d'une oreille à l'autre et ses zigomatiques réfrénent difficilement l'hilarité naissante. Bref, **La Famille Addams**, tout le monde connaît aux States, tout le monde aime, se délecte des déboires d'outre-tombe de ces Bidochons du gag macabre, de ces Pierrafeu du caveau. **La Famille Addams**, c'est dans l'ordre : une bande dessinée publiée pour la première fois en 1932, quelques 1300 dessins animés, la plupart pour la télévision, et une série télé dans les années 60... De quoi nourrir une petite mythologie populaire autour de cette singulière famille qui ne rencontre pas les soucis du quotidien sordide des Simpson. Les Addams, eux, coulent une mort heureuse dans un univers surréaliste. Leur petite communauté se compose principalement de Morticia, la mère, qu'on croirait accoutrée pour figurer auprès de Bela Lugosi dans un vieux film de vampires, de Gomez, le père, gominé, toujours sapé comme un latin lover en chasse... Autour d'eux, il y a la marmaille, la petite fille Wednesday et son frère Pugsley, qui passent le plus clair de leurs loisirs à se charcuter, s'électrocuter, histoire de rompre la monotonie. Restent encore Granny Frump, la grand-mère qui cuisine des plats peu ragoûtants, Lurch, l'austère serviteur, sosie du Monstre de Frankenstein, et enfin le volubile Oncle Fester... N'oublions la Chose, une main baladeuse, douée de raison, une main sans prolongement morphologique aucun !

un monde à part

Le père de **La Famille Addams** se nomme Charles Addams. Feu Charles Addams puisque celui-ci rejoint ses ancêtres le 29 septembre 1988 à l'âge estimable de 76 ans. Dès sa prime jeunesse, Charles Addams bouffe quotidiennement du macabre, du gothique, des cimetières mal entretenus et d'imposantes bâtisses victoriennes dans sa ville de Westfield, New Jersey. Il apprend à aimer la mort, ses revêtements, ses accessoires, sa symbolique. Mais la naissance des Addams passe aussi par le matriarcat. Charles Addams emprunte la silhouette de sa première épouse, Barbara, pour croquer la délicieuse Morticia ! Difficile de reconstituer la genèse de la famille Addams, mais le goût inné de Charles Addams pour les mondanités, le faste, et même les grosses bagnoles, contribue largement à l'élaboration des personnages. Dans une party, il a bien dû croiser un aristocrate un peu hautain se la jouant "classe", maniant un humour très british, à l'image de Gomez. Granny Frump correspond au prototype même de la sorcière chevauchant un balai, Lurch est la réplique à peine caricaturée des premiers monstres de Frankenstein incarnés par Boris Karloff. Dans les années 30 justement, période où le père Addams publie pour la première fois ses bandes dessinées. Même l'immense bicoque où il loge la famille provient de Westfield, son bled natal. Comme il apprécie particulièrement les grosses cylindrées, il met Lurch, promu chauffeur, au volant d'une *Rolls* décapotable ! Chez Charles Addams, rien ne se perd, tout se recycle...

beetlejuice bis

Malgré les apparences, Tim Burton n'a pas réalisé **La Famille Addams**. Le metteur en scène se nomme Barry Sonnenfeld. Pas vraiment un inconnu. Les accros des frères Coen, de **Sang pour**

● Le bestiaire délirant de **La Famille Addams** : des siamois multi-sexes participant à une invraisemblable party ! ●

Sang, de **Arizona Junior** et de **Miller's Crossing** le connaissent bien. Il a composé le cadre, les images et les couleurs de ces trois titres. Véritable peintre et chromiste derrière la caméra, Barry Sonnenfeld passe à la réalisation un peu par hasard. *"Je n'en ai pas vraiment pris l'initiative. En une semaine, trois agents artistiques m'ont contacté pour me demander si je désirais devenir metteur en scène. J'ai pris rendez-vous pour, finalement, signer avec l'un d'eux. C'est alors que j'ai commencé à lire une quantité incroyable de mauvais scripts, des manuscrits qui avaient dû circuler sur les bureaux d'une cinquantaine de cinéastes. Parmi ceux-ci, il y avait celui de* ***La Famille Addams****. Il n'était guère meilleur que les autres. J'ai donc annoncé au producteur, Scott Rudin, que je refusais le projet, que je considérais que tout y allait de travers. En énumérant les défauts et en spéculant sur les éventuelles qualités du script, Scott Rubin s'est rendu compte qu'il possédait là matière à un bon film. Mais il fallait revoir intégralement le scénario. Il m'a alors convaincu de le retravailler en compagnie de Caroline Thompson et Larry Wilson"*. Le retravailler oui, mais dans une direction bien précise. Barry Sonnenfeld n'apprécie guère la série télé **La Famille Addams**, un sitcom macabre, très conforme à ce que la télévision produisait dans les années 60. *"Je suis pourtant un inconditionnel de la bande dessinée de Charles Addams. Je me vois encore la lire, toutes les semaines, dans la salle de bain en compagnie de mon père. Dans le film, je tenais donc à me rapprocher le plus possible des dessins animés, très fidèles à l'esprit des dessins originaux. Bien sûr, nous avons conservé certains éléments du feuilleton, le nom des personnages par exemple et la présence plus importante de La Chose"*. La Chose, cette main sans bras..

Que cherche donc Barry Sonnenfeld dans les travaux de Charles Addams que la série télé aurait censuré ? Le surréalisme, la folie, l'humour décalé et grinçant, très noir même. Parce que les souris parlantes, les méchants ridicules, une Chose se promenant avec un miroir pour reluquer les dessous des dames, des dialogues bien trop abondants, tout ça n'est pas du goût de Barry Sonnenfeld. En colloborant étroitement avec Caroline Thompson et Larry Wilson, il s'assure une **Famille Addams** que Charles Addams n'aurait pas renié. Pour avoir écrit **Beetlejuice** et **Edward aux Mains d'Argent**, les duettistes connaissent bien la dinguerie surréaliste, les arabesques cruelles mais rigolotes, et surtout l'esprit qui anime les cartoons les plus délirants. D'une version du script à l'autre, de réécritures en révisions, le scénario de **La Famille Addams** s'oriente progressivement vers celui de... **Beetlejuice**, dont l'un des pères spirituels se nomme justement Charles Addams. Retour à l'envoyeur ! Comme **Beetlejuice, La Famille Addams** se déroule dans une demeure gothique dont les locataires sont menacés d'expulsion par des parents avides. Comme dans **Beetlejuice**, les principaux protagonistes sont des morts tout à fait fréquentables... Et la presque intégralité des gags entretiennent fort bien la méprise avec le "cartoon live" de Tim Burton. Une peau d'ours mord un mollet de passage, un portail gémit lorsqu'on le scelle... Un décor évoque même irrésistiblement **Edward aux Mains d'Argent**, celui du cimetière familial où se dressent de singulières pierres tombales à l'image des œuvres taillées dans les buissons par Johnny Depp !

un couple d'enfer

Non, ce n'est pas la course effrénée de la Chose au ras du sol suivie par une caméra subjective, ni la version sanglante de Hamlet par des gosses qui se mutilent au fleuret, et encore moins l'excursion dans une fabuleuse cave digne de la caverne d'Ali Baba qui restent dans les mémoires longtemps après la vision de **La Famille Addams**. Non, ce qui marque, c'est le couple incroyable formé par Anjelica Huston et Raul Julia, onctueux, suaves, kitsch, roucoulant comme des amoureux au premier jour de leur idylle. Anjelica Huston lançant, dans un français très fleuri, des tirades aussi éloquentes que "Mon sauveur" à l'adresse d'un Raul Julia chevaleresque à l'excès, maniant l'épée comme s'il figurait dans une version cartoonesque des Trois Mousquetaires. *"Nous n'avons rencontré aucun problème concernant le casting. Les comédiens que nous désirions voulaient tourner* ***La Famille Addams****. Ils étaient attirés par le film, par les personnages. Si vous offrez à Al Pacino un rôle de flic dans un polar et qu'il vous répond non, cela ne l'empêchera pas de tourner à peu près le même film par la*



● La sinistre maison des Addams. Dans les combles, un fabuleux trésor... ●

suite. *Par contre, si vous soumettez à Anjelica Huston le personnage de Morticia Addams et qu'elle le refuse, elle n'y reviendra pas l'année prochaine. C'est maintenant ou jamais"* témoigne le producteur Scott Rudin. Simple comme bonjour. Anjelica Huston se glisse dans les robes étroites de Morticia Addams comme une main dans un gant. Elle semble être née pour interpréter cette grande beauté à la fois vaporeuse et tapageuse, sous des dehors de fleur vénéneuse. *"Morticia est une romantique, une mère attentionnée aussi, quelqu'un de méfiant. Gare à qui s'en prend à sa famille. Elle paraît calme extérieurement mais, intérieurement, elle bout constamment. Je ne tenais pas vraiment à dévoiler les facettes plus sombres de mon personnage"* appuie Anjelica Huston que la garde-robe équivoque ne transforme pas en fée Carabosse. A son bras, Raul Julia, alias Gomez, en rajoute dans le genre glamoureux, chevalier servant, aristocrate distingué, brettant comme Errol Flynn et se livrant à des galipettes dignes de Jackie Chan ! *"Gomez est vraiment un drôle de type. Il conserve encore beaucoup de son âme d'enfant. Sa nature, foncièrement optimiste, l'amène à tout aimer, à jouir de tout. Cela ne l'empêche nullement de plonger, en quelques secondes, dans une profonde déprime. Gomez est amoureux fou de son épouse Morticia. Selon moi, les Addams constituent une famille d'aimables fanfarons. Malgré les apparences, ils n'ont rien de diabolique. Ils aiment faire peur aux communs des mortels mais ne veulent pas réellement les terroriser. Les Addams se rient également des gens qui, sous prétexte de moralisme, s'ennuient à mourir plutôt que de prendre leur pied en s'écartant un peu des règles"* confirme Raul Julia qui, récemment, a formé avec la comédienne Sonia Braga un couple redoutable de malfrats dans **La Relève** auprès de Clint Eastwood ! En évoquant la moralité et l'ennui, Raul Julia fait évidemment référence à la fameuse représentation d'Hamlet dont les deux protagonistes, ses propres enfants, sur les planches d'un patronage miteux, se tranchent une main, une jambe et la gorge en arrosant les premiers rangs d'une hémoglobine bien rouge. Le public, après un ballet innocent de gentils bambins, sombre dans la consternation. Les époux Addams, eux, sortent de leur torpeur pour applaudir leurs rejetons ! Un grand moment. *"Il a été très complexe pour les comédiens de trouver la tonalité juste, de paraître à la fois réel, un peu théâtral et excessif. Si vous n'allez pas assez loin dans la folie, vous risquez fort d'ennuyer. Si, en revanche, vous poussez le bouchon trop loin, vous tombez dans la caricature et personne ne croira en votre personnage"* conclut Barry Sonnenfeld. Anjelica Huston et Raul Julia, en se dandinant sur le fil du rasoir, ont joué la note juste, celle qui permet à **La Famille Addams** de s'extirper de la zone d'influence de **Beetlejuice**.

● **Marc TOULLEC** ●

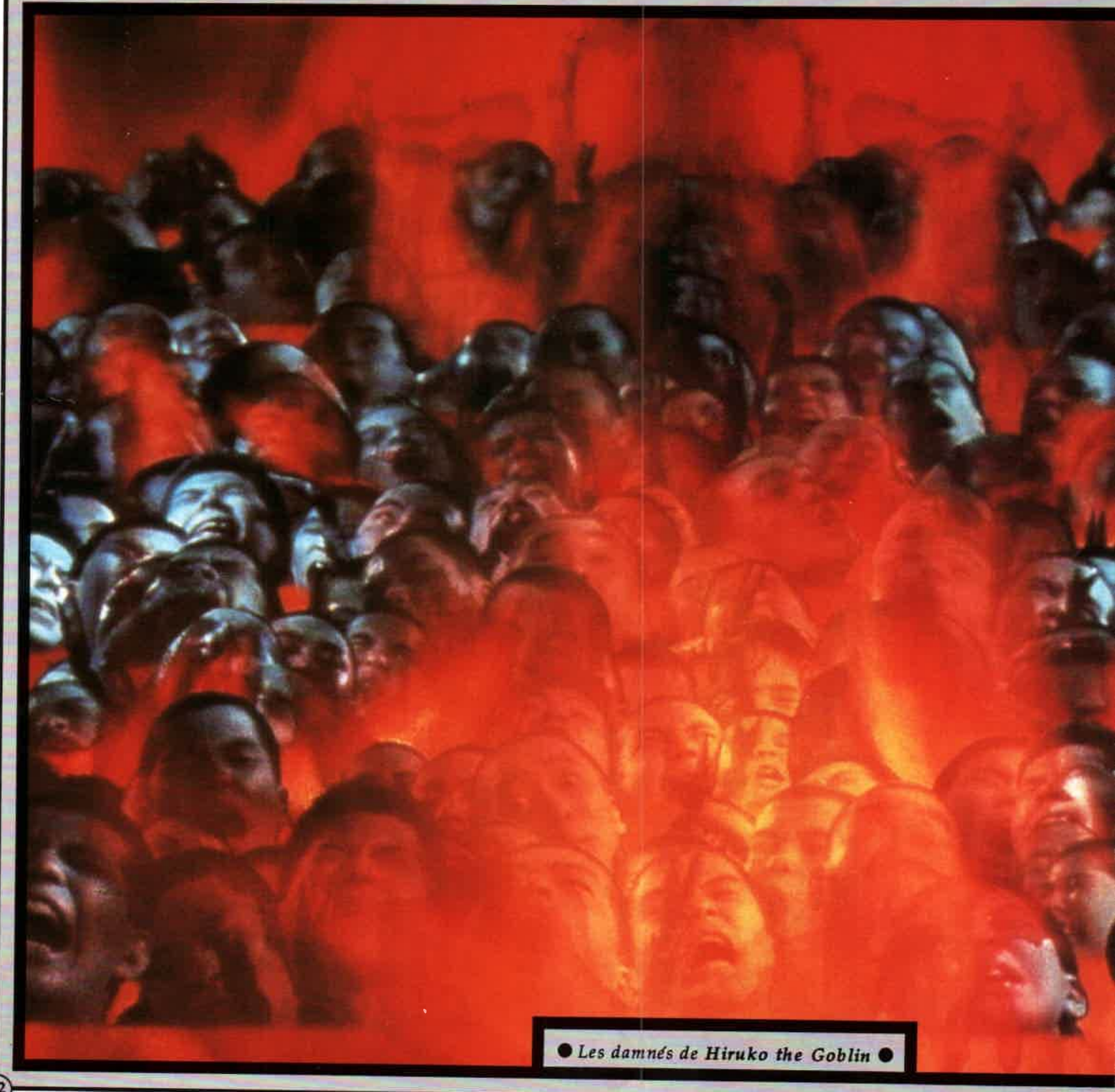
● Lurch, le serviteur peu causant des Addams ●



● Morticia Addams, un rôle taillé sur mesure pour Anjelica Huston ●

The Addams Family. *USA. 1991. Réal.: Barry Sonnenfeld. Scén.: Caroline Thompson et Larry Wilson d'après les personnages créés par Charles Addams. Dir. Phot.: Owen Roizman. Mus.: Marc Shaiman. Effets spéciaux : Tony Gardner, Alan Munro, Chuck Comisky, Chuck Gaspar... Prod.: Scott Rudin pour Orion. Int.: Anjelica Huston, Raul Julia, Christopher Lloyd, Judith Malina, Christina Ricci, Carel Struycken, Jimmy Workman, Dan Hedaya, Elizabeth Wilson, Dana Ivey, Paul Benedick... Dur.: 1 H 30. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 15 avril 1992.*

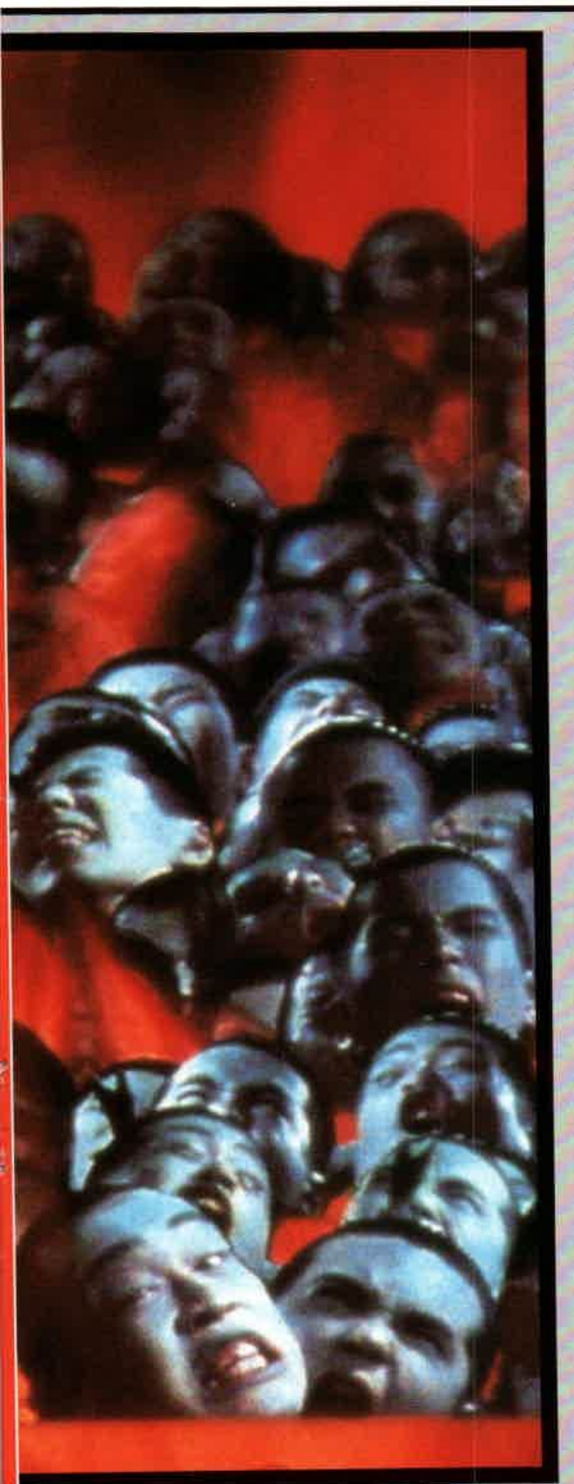
AVORI



Les damnés de Hiruko the Goblin




AZ 92



Du 11 au 19 janvier 1992, Avoriaz souffle ses vingt bougies. Que de chemin parcouru depuis 1973, que de noms inconnus passés ensuite à la postérité, que de chefs-d'œuvre, que de nanars... Pourtant, la programmation de 1992 n'est pas à la mesure de l'événement. David Cronenberg rechigne à présenter ici son **Festin Nu**, préférant l'image propre et culturelle du Festival de Berlin. Les autres absents de taille se nomment John Carpenter et George Romero. En ce qui concerne le premier, **Les Mémoires de L'Homme Invisible** ne sera pas bouclé à temps, les effets spéciaux d'*Industrial Light and Magic* demandant des délais supplémentaires. Quant à **The Dark Half**, signé par le réalisateur de **Zombie**, il connaît les mêmes soucis de bouclage. Son producteur, *Orion*, pris dans la tourmente d'une menace de dépôt de bilan, n'a pas accéléré le processus de post-production pour achever le film à temps. Mille fois dommage. **Army of Darkness : Evil Dead III** de Sam Raimi, le prometteur **Free Jack** de Geoff Murphy, le sanglant **Brain Dead** du Néo-Zélandais Peter Jackson ne boufferont pas du gâteau d'anniversaire pour les mêmes raisons. Frustrant. Ces restrictions limitent singulièrement le choix, d'autant plus que le fantastique stagne, que les réalisateurs travaillent sur commande pour alimenter le marché vidéo, un marché demandeur. En salles, personne n'y croit plus. D'ailleurs, après les hécatombes dont les films d'Avoriaz ont été victimes les trois dernières années, les sorties immédiates et même lointaines sur grand écran se réduisent aujourd'hui à quelques titres. Le gros morceau d'Avoriaz 92, **La Famille Addams**, n'est prévu que pour le 15 avril. D'ici là, à moins d'un Grand Prix, le temps aura considérablement diminué le virtuel "effet" Avoriaz. **Le Sous-Sol de la Peur** sort le 15 janvier, **Double Vue** le 22. Les autres titres, s'ils ont la chance d'avoir débusqué un distributeur, sortiront beaucoup plus tard. Et dire qu'en 1989 une dizaine de films estampillés Avoriaz étaient sortis durant le mois de janvier. Du suicide ! D'ailleurs, aucun n'avait vraiment rentabilisé son exploitation salles. Avoriaz 92, festival moribond ? Malgré les billets de retard de certains et le niveau moyen du genre, les programmateurs ne baissent pas les bras. Voici, film par film, le résultat de leurs investigations...

compétition

hors-compétition

les minuits



TIMESCAPE

Timescape possède tous les ingrédients nécessaires aux bonnes vieilles histoires de science-fiction. Touristes venus d'ailleurs, catastrophe naturelle, paradoxe temporel... De quoi ravir les nostalgiques et séduire les autres.



● *Les touristes lorgnant les dégâts causés par le météore. Drôle de distraction !* ●

L'an dernier, à Avoriaz, on attendait avec beaucoup d'impatience **The Grand Tour**, nouvelle production *Wild Street Pictures*, boîte dans laquelle sévissait encore ce barge de Brian Yuzna et qui venait de lancer coup sur coup l'étonnant **Society** et le délirant **Ré-Animator 2**. La lecture du sujet de **The Grand Tour** laissait supposer que le film de David Twohy allait être du même acabit. Malheureusement, **The Grand Tour** ne put être terminé à temps et son passage à Avoriaz fut annulé. Ou plutôt reporté, puisque le festival présente le film cette année. Entre-temps, Yuzna a quitté *Wild Street* et le film a changé de titre. Du poétique et légèrement ironique **The Grand Tour**, il est passé au un peu sec et trop évocateur **Timescape**. L'histoire, elle, est toujours la même, pleine de surprises.

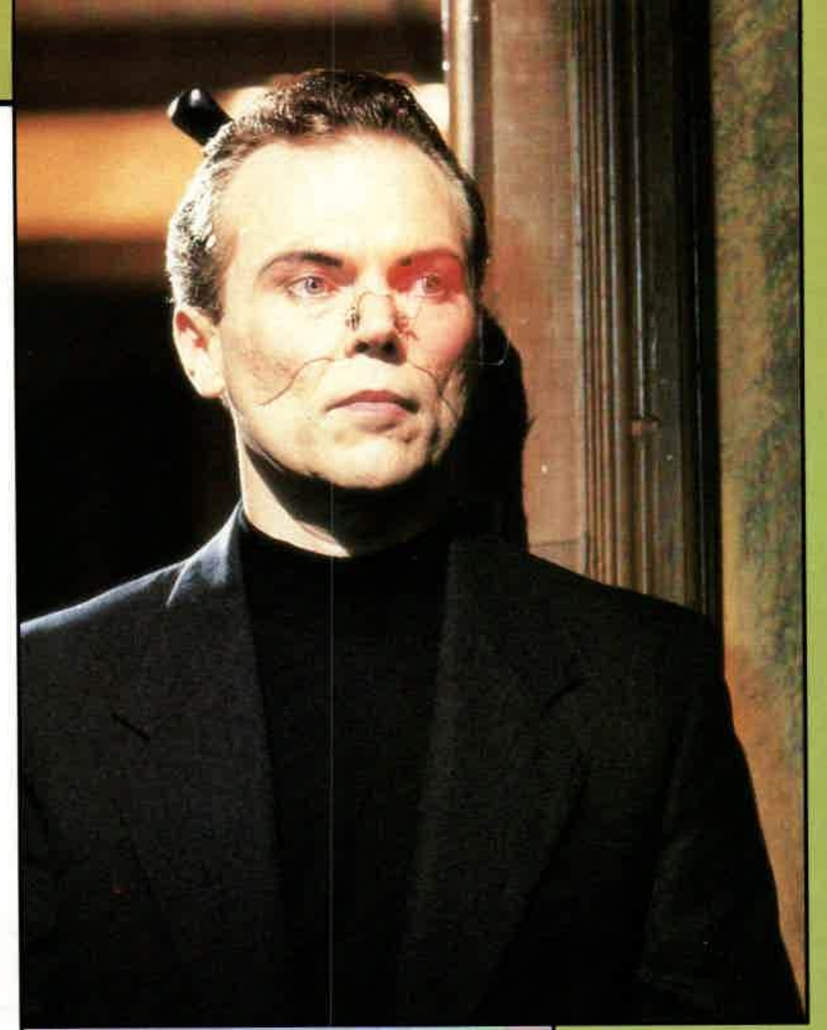
L'action se situe à Greenglen dans l'Ohio, le genre de bourgade où il ne se passe jamais rien. C'est ici que Ben Wilson s'est installé avec sa fille après la mort de sa femme. Ils y retapent un vieil hôtel. Avant même que son auberge ne soit ouverte, un mystérieux groupe de touristes insiste pour y retenir des chambres, grosses sommes d'argent à l'appui. Ben accepte, bien qu'il trouve la troupe vraiment bizarre. Leur passeport aussi d'ailleurs, tous les visas qui y figurent étant en rapport avec de grandes catastrophes, San Francisco - 1906 (le tremblement de terre), Mont St Helen - 1980 (éruption volcanique) ou New Jersey - 1937 (le crash du Hindenburgh). Ben se rend compte de l'impossible coïncidence et découvre l'insolite vérité. Les touristes viennent du futur. Parce qu'ils s'ennuient dans leur monde, où rien n'est imprévu, ils se payent un voyage dans le passé pour assister aux grandes catastrophes naturelles. Et s'il sont à Greenglen, c'est qu'une catastrophe est imminente. De fait, le soir-même, un météorite rase la ville et provoque des dizaines de morts pendant que les touristes applaudissent et prennent des photos souvenirs. Ben fait alors tout son possible pour sauver la ville et sa population, et va même jusqu'à utiliser la machine temporelle...



● *Jeff Daniels se bat pour sauver sa bourgade* ●

back to the fifties

Un scénario que l'on dirait écrit pour un épisode de la grande période de **La Quatrième Dimension**. C'est bien de ce genre de science-fiction dont il est question dans **Timescape**, une SF très littéraire qu'on pensait réservée à ces ouvrages de SF gentiment humanistes des années 50. "*J'ai toujours eu envie de faire un film de science-fiction sur les gens plutôt que sur les machines, mais je n'avais jamais trouvé le point de départ nécessaire*" déclare David Twohy. C'est dans une longue nouvelle, "Vintage Season", datant justement des années 50 que Twohy découvre les bases mêmes de **Timescape**. La plupart des livres et films de SF des années 50 comportaient une réflexion sur leur époque. Passé les vulgaires messages anti-rouges, la SF



● *Un des visiteurs du futur, masqué pour assister à l'arrivée dévastatrice du météorite* ●

● *La splendide Reeve (Emilia Crow)* ●



d'antan se permettait de pertinentes réflexions sur la société ou lançait d'inquiétants avertissements. **Timescape** se situe dans cet esprit-là. "*Une chose me trouble profondément dans la période actuelle. Nous avons de plus en plus tendance à devenir des spectateurs plus que des participants dans notre société. A mon avis, la société du futur sera une société de spectateurs, des gens qui seront prêts à tout pour assister à la misère humaine*", explique Twohy. Voilà pour l'avertissement qui nourrit l'intrigue de **Timescape**.
La catastrophe tant attendue par les visiteurs constitue la seule scène à effets spéciaux du film. L'arrivée du météorite sur Greenglen et la destruction de la ville sont confiées au studio de John Dykstra, qui s'occupe de créer les maquettes. Construite sur le même principe que l'incroyable apocalypse de **Terminator 2**, la scène donne dans le volontairement kitsch cher aux fifties, mais sans sombrer dans le ridicule. L'esprit années 50 est préservé, où l'on essaie de donner de la saveur à l'illusion en se préoccupant peu de la réalité. Twohy se fout de la perfection comme de sa première culotte et tombe en douceur dans la science-fiction de papa. En grand magicien de l'écran, Twohy réalise là une prouesse qui provoquera autant de "oh" d'admiration que de larmes nostalgiques.

vive le paradoxe

On vous l'a déjà dit et on vous le répète, David Twohy n'a que faire de la réalité. Il est en fait plus porté sur la culture du paradoxe, temporel surtout. Pendant toute la dernière partie du film, Jeff Daniels, dans le rôle de Ben, fait des aller-retour dans le temps. Si bien que dans plusieurs scènes Ben se rencontre à des époques différentes et engage un dialogue avec lui-même. "*Je parlais plus fort que mon alter-ego, je m'interrompais au millieu d'une phrase. Amusant mais pas très facile à faire. Pour me faciliter la tâche, un type de ma taille se plantait devant moi. Je pouvais ainsi le regarder dans les yeux et jouer plus sereinement que si j'avais dû m'imaginer face à moi-même*". Autrement dit, Ben se rend visite dans le passé, qui est notre présent, mais qui se déroule dans l'avenir. Ne cherchez pas à comprendre, tout ça n'est quand même pas très logique. Mais si Twohy s'en fout, pourquoi se prendre la tête.
Paradoxe surprenant également que Twohy ait craqué sur cette histoire pour débuter dans la réalisation. Car Twohy est l'auteur des scénarios de **Critters 2** et de **Warlock**, deux scripts, certes efficaces, mais qui n'ont ni la tenue, ni la qualité de celui de **Timescape**. "*J'avais envie d'écrire une histoire de science-fiction qui me permette de créer un monde réel avec des personnages réels. Les touristes temporels ne se contentent pas d'investir une quelconque ville pour guetter une catastrophe, ils s'installent dans la vie d'un homme qui est en train de traverser la crise la plus difficile de son existence. Un homme déchiré par la culpabilité et par son passé*". Aucun rapport avec les sorciers crétins de **Warlock** ou le teen-ager basique de **Critters 2**. "*Ben Wilson est un type bien*", appuie Jeff Daniels, "*le genre adroit avec ses dix doigts, qui doit supporter le fardeau de son pénible passé. Jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre la plus insolite de toute son existence*".
Le film, lui-même, est un paradoxe. A l'époque où science-fiction est synonyme de méga-budget, d'effets spéciaux démentiels, de grosse tête d'affiche, David Twohy décide d'attaquer sous un autre angle, de nous raconter une histoire, de nous passionner sans avoir recours aux effets visuels ni à un manichéisme primaire, de nous ramener à une époque bénie où les films de SF fleurissaient sur nos écrans, où l'imagination n'était pas la part du pauvre. Une démarche qui trouvera grâce aux yeux du véritable amateur de cinéma.

● **Didier ALLOUCH** ●

***Timescape* (ex-*The Grand Tour*).** *USA. 1991. Réal. et scén.: David Twohy. Dir. Phot.: Harry Mathias. Mus.: Gerald Gouriet. SPFX : John Dykstra. Prod.: Paul White et John O'Connor. Int.: Jeff Daniels, Emilia Crow, Ariana Richards, Jim Haynie, Marylin Lighstone, George Murdoch... Dur.: 1 h 35.*



LIEBESTRAUM

Le monstre de Liebestraum n'est ni un psychopathe, ni un alien sanguinaire, mais un passé insidieux qui se glisse dans les moindres pores de la peau de Nick Kaminski, hanté par le souvenir d'un drame passionnel.



● *Nick Kaminski (Kevin Anderson) revient au pays pour découvrir qui il est vraiment* ●



● *Jane Kessler (Pamela Gidley) : la plus jolie citoyenne d'Elderstown périt d'ennui* ●



● *Paul Kessler (Bill Pullman), le mari trompé, celui par qui le drame arrive* ●



● *Madame Anderssen (Kim Novak), la mère adoptive de Nick, la clef de l'énigme* ●

Britannique, Mike Figgis se distingue avec deux thrillers très différents l'un de l'autre, **Stormy Monday**, du genre stylisé, et **Affaires Privées** du genre très brutal. "*Je m'intéresse à toutes les histoires qui possèdent un versant sombre, et aux rapports humains pour les mêmes raisons. Mais je ne suis pas pour autant un oiseau de mauvaise augure. Au contraire, j'ai beaucoup d'affection pour le monde. Toutefois, en tant que conteur, j'aime à compresser les histoires, à les pousser dans leurs derniers retranchements*" annonce le cinéaste. Plus encore que **Stormy Monday** et **Affaires Privées**, **Liebestraum** illustre parfaitement les propos du cinéaste.

Nick Kaminski arrive à Elderstown, une bourgade américaine qui suinte l'angoisse, l'ennui, le mal de vivre. Si Nick Kaminski déboule là, en tirant une gueule en accord avec le décor, ce n'est pas pour retrouver le sourire. Non, sa mère adoptive agonise sur son lit d'hôpital. Le toubib lui donne encore une semaine à vivre. Alors qu'il s'apprête à croupir dans un hôtel sinistre, Nick croise un vieux copain d'université, Paul Kessler, entrepreneur peu regardant sur le patrimoine à détruire. Justement, Nick souhaite voir celui-ci épargner le grand magasin fermé depuis une trentaine d'années, un endroit étrange, curieusement intact sous une épaisse couche de poussière. Dès que ses portes s'ouvrent, le passé ressurgit. Des amants abattus par un mari jaloux au son du "Liebestraum" de Franz Liszt, telle est l'image obsessionnelle qui hante Nick. Nick tombe amoureux de Jane, l'épouse de son ami retrouvé. Désormais, toutes les conditions sont réunies pour que les événements passés se renouvellent...

"*Dans tout ce que j'écris, l'architecture joue un rôle important. Une idée peut ainsi évoluer selon l'environnement et le décor. J'accorde aux très vieux bâtiments un rôle d'autant plus primordial. Les réactions d'une culture encore toute jeune, particulièrement l'Amérique, essayant de réduire au néant ces témoignages d'une époque lointaine me fascinent*". C'est ainsi que Mike Figgis dépeint une ville déprimante, laide, au look parfaitement anonyme dont le seul attrait plastique est ce grand magasin, genre *La Samaritaine*, devant être remplacé par un hideux centre commercial. Dans ces murs, le réalisateur filme des images étonnantes et obscures de mannequins encore habillés, de flacons de parfum, la silhouette d'un couple factice sur fond de Tour Eiffel... "*J'ai voulu mettre en parallèle la destruction progressive de ce décor avec l'agonie de la mère de Nick. De même que ses heures sont comptées, les ouvriers n'ont que quelques jours pour démolir le magasin. Les derniers souffles de la vieille femme révèlent un secret, une faille que Nick renferme en lui*". Cette casssure, Mike Figgis la relie au double meurtre perpétré dans les premières minutes, instants interminables dont le jeune homme perpétue malgré lui quelques uns des gestes fatals.

Sur un tempo lent, un rythme lancinant nécessaire à la création d'une ambiance, Mike Figgis assiste froidement à l'agonie de Mrs. Anderssen, la mère de Nick Kaminski et aussi la clef du mystère. Surprise, dans le rôle de cette femme minée par la maladie, quasi muette, dont la chair hurle de douleur à chaque instant, il y a Kim Novak. La blonde fatale de **Sueurs Froides** et ravageuse de **Embrasse-moi Idiot** apparaît ici enlaidie par les stygmates de la vieillesse. Là où d'autres comédiennes de sa génération se livrent inconditionnellement aux magiciens de la chirurgie esthétique, Kim Novak ose encore atténuer l'éclat qui lui demeure. Elle ne dit pas grand chose. Et lorsqu'elle parle, les mots se bloquent au niveau de la gorge, ses yeux se mortifient. Dans un dernier sursaut, au bord de la mort et de la folie, elle livre son secret. Une vraie performance.

"***Liebestraum** traite de l'influence des parents sur leurs enfants, de la fatalité qu'ils leur lèguent. Nous passons notre vie à répéter la leur. Voilà pourquoi nous essayons tous d'exorciser leur fantôme. Les fantômes de Nick Kaminski sont juste un peu plus insistants que ceux des autres*" termine Mike Figgis. Ils tirent souvent les pieds de leur rejeton pendant son sommeil, c'est vrai. Mais, maso jusqu'au bout, Nick Kaminski jouit passivement de cette présence du passé.

● **Marc TOULLEC** ●

Liebestraum. USA. 1991. Réal.: Mike Figgis. Scén.: Mike Figgis. Dir. Phot.: Juan Ruiz Anchia. Mus.: Mike Figgis. Prod.: Eric Fellner pour Initial Production/MGM. Int.: Kevin Anderson, Pamela Gidley, Bill Pullman, Kim Novak, Graham Beckel, Zach Grenier, Thomas Kopache... Dur.: 1 h 45. Dist.: UIP.



TRULY, MADLY, DEEPLY

A British Ghost Story ? Ghost, version londonienne ? Non ! Avec beaucoup de sensibilité et sans effets spéciaux, Anthony Minghella se laisse porter par le plus beau des contes de fée urbains...



● *Jamie (Alan Rickman), violoncelliste et zombie* ●

Depuis toujours, les Anglais aiment à se raconter des histoires de fantômes traînant leur détresse dans les coursives sombres de châteaux hantés. C'est une tradition séculaire, vieille comme les manoirs écossais. Si dernièrement **High Spirits** n'a guère rendu hommage à ces spectres souvent facétieux, **Truly, Madly, Deeply**, lui, entreprend de moderniser le mythe, de l'adoucir, de lui conférer les notes intimistes du drame passionnel.
"Après avoir eu ma dose de farfadets, de sorcières, de géants et de monstres, l'idée de mettre en scène des fantômes me paraissait naturelle" dixit Anthony Minghella. Le bestiaire du fantastique, Minghella le fréquente en effet à travers la rédaction des scripts de la mirifique série de Jim Henson, ***Monstres et Merveilles***, contes télévisuels d'une qualité unique dans les annales de la petite lucarne. *"**Monstres et Merveilles**, ainsi que **Living with Dinosaurs**, ont profondément influencé ma perception des choses tant au niveau plastique que narratif"*. Logiquement, Anthony Minghella en vient à écrire et réaliser **Truly, Madly, Deeply**, ghost-story urbaine, douce, réaliste et morale comme l'un des contes de ***Monstres et Merveilles***.
Nina, la quarantaine mignonne, vit dans un trip bien à elle. Entre les murs de sa maison londonienne, elle exhume son défunt amant, Jamie. Jamie, brillant violoncelliste décédé depuis longtemps déjà, Jamie qui revit rien que pour elle, Jamie qui prudemment surchauffe l'appartement pour conjurer le froid glacial de la mort, Jamie qui invite ses potes d'outre-tombe à squatter la télévision et le magnétoscope... Jamie envahit le quotidien de Nina, pirate littéralement ses rapports extérieurs. Et les soupirants sont nombreux. Mais il suffirait que Nina le veuille pour que le fantôme s'évapore de lui-même...
Truly, Madly, Deeply démarre doucement, comme un téléfilm un peu sombre, trop proche du pavé pour séduire. Et c'est aussi là sa force, son pouvoir de séduction. Imperceptiblement, le récit glisse vers le fantastique, si naturellement, si adroitement, qu'à aucun moment les points de suture réalité-rêve sont visibles. Anthony Minghella laisse la magie opérer, laisse les compositions de Bach absorber le rythme. *"J'ai tenu à retrouver les imprévus, la drôlerie et la signification profonde des contes de fées"*. Sa princesse est donc Nina, traductrice charismatique plus charmeuse que réellement belle. Et Jamie est, en quelque sorte, le prince charmant, vampirisant, malgré lui, son existence entière. Là encore, Anthony Minghella surprend. Jamie n'a rien du bellâtre sorti d'un Walt Disney. C'est un homme généreux et doux, mais profondément égocentrique, égoïste même. Alan Rickman l'interprète. Oui, Alan Rickman, le cambrioleur suave et cruel de **Piège de Cristal**, le cartoonesque Shérif de Nottingham de **Robin des Bois**. Généralement, il en fait des tonnes, cabotine génialement, adopte des sourires carnassiers, fixe ses partenaires avec un mépris souverain et le regard intense d'un oiseau de proie. Dans **Truly, Madly, Deeply**, Alan Rickman retourne casaque. Il laisse ses tics et mimiques au vestiaire, joue l'effacement, la discrétion, l'envahissement sournois et velouté. Le fantôme qu'il incarne n'en est que plus crédible, plus attachant, plus pathétique dans sa volonté de s'installer dans un monde qui n'est plus le sien. Une composition superbe. Ce n'est là qu'un des charmes de **Truly, Madly, Deeply**. Anthony Minghella excelle également dans la peinture de l'atmosphère qui imprègne progressivement la maison de Nina, dans la description de ces morts cinéphiles, les copains de Jamie. Il y en a qu'un au départ et il en déboule une douzaine d'autres, tous livides, paisibles, aimables. Et ils changent le mobilier de place, occupent le moindre centimètre carré pour s'installer dans leur sac de couchage. "Venez chez moi, j'habite chez une copine" semble leur avoir dit Jamie. Lorsque les fantômes s'entassent devant la fenêtre, autour de Jamie, pour saluer Nina, **Truly, Madly, Deeply** atteint vraiment le sublime. Anthony Minghella milite en faveur d'un culte avant tout cérébral des morts. Il se refuse à fleurir la tombe de Jamie.



● *L'adieu des fantômes* ●

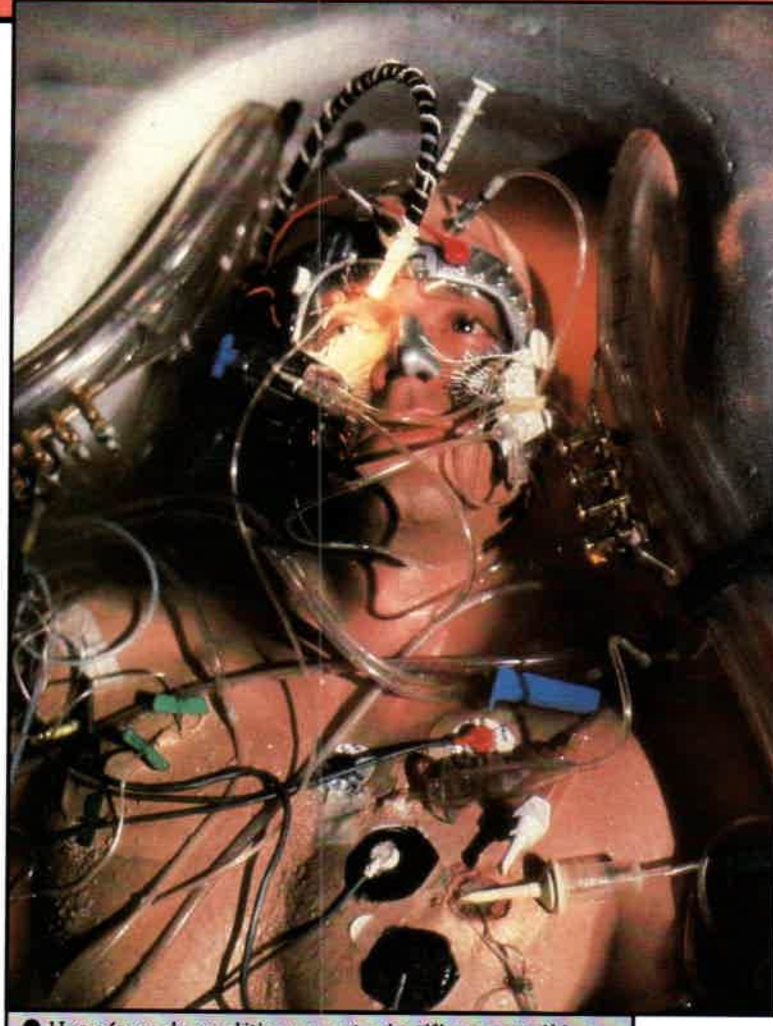
● **Marc TOULLEC** ●

Truly, Madly, Deeply. *Grande-Bretagne. 1990. Réal. et scén.: Anthony Minghella. Dir. Phot.: Remi Adefarasin. Mus.: Barrington Pheloung. Prod.: Robert Cooper et Mark Shivas. Int.: Juliet Stevenson, Alan Rickman, Bill Paterson, Michael Maloney... Dur.: 1 h 45. Dist.: CTV.*



TIMEBOMB

Ancien élément de l'armée israélienne, Avi Nesher nourrit le héros de TimeBomb de son passé militaire. Psychologue douteux, bourrage de crâne, entraînement intensif... Ce qu'il faut pour créer un Terminator agissant aveuglément. Mais un grain de sable dérègle la mécanique. Un film à voir en treillis et rangers !



● *Une séance de conditionnement scientifique contrôlée par ordinateur. Résultat : un super agent de la CIA* ●

On a une peur bleue de certains cinéastes, Avi Nesher, le réalisateur de **TimeBomb**, par exemple. Dans un récent passé, il se porte coupable d'un authentique film-poubelle, **She**, carambolage d'heroïc-fantasy, de science-fiction à la **Mad Max 2** et de délire éthylique. De grands instants de série Z. **TimeBomb** est-il également une série Z ? Ben non, Avi Nesher redresse la barre, efface instantanément de son curriculum-vitae le mot "She", tire la chasse. Du Z, il passe allègrement au B en grillant toutes les étapes intermédiaires.
Avi Nesher arrive à faire du cinéma par un biais pour le moins original : l'armée. Durant les années 70, jeune soldat, il sert dans les Forces Spéciales de l'Armée Israélienne, sur des terrains où ça chauffe, la Bande de Gaza par exemple. C'est dans ces circonstances qu'il rencontre "La Bête". Ce qu'il traduit ainsi est en fait la violence innée, libérée, la hargne sanguinaire qui sommeille en chacun de nous, en lui et ses copains, membres des commandos surtout. Avi Nesher nourrit largement **TimeBomb** de son expérience du combat. **TimeBomb** est directement inspiré par le conditionnement, le bourrage de crâne auquel sont soumis les troupes d'élite. *"Du temps de l'armée, j'ai vraiment connu des "Bêtes". Mais j'ai également entendu des histoires venant d'un psychanalyste au sujet d'expériences de conditionnement perpétrées par la CIA. Ces propos, je ne les ai pas oubliés"*. Avi Nesher les utilise même aujourd'hui dans **TimeBomb**.

g.i. joe

L'aventure de Eddy Kay, le héros de **TimeBomb**, Avi Nesher l'a touchée du doigt. Pour motiver la troupe, l'amener à descendre sans aucune hésitation le moindre obstacle humain, même si c'est un gosse, un psychanalyste américain est engagé. *"Je ne pense pas que ce type ait vraiment eu l'intention de faire le Mal pour le Mal, mais inculquer des idées pareilles à une bande de gamins d'une vingtaine d'années dont les valeurs sont Dieu et la Patrie, c'est en tout cas très proche. Sa mission consistait à créer un soldat qui puisse tuer sans broncher et y éprouver un certain plaisir. Ce psychiatre essayait également d'analyser cette jouissance, de connecter ce sentiment à ce que vous détestiez le plus. Il tenait vraiment à nous prouver que toutes ces pulsions étaient en fait les mêmes. Des assimililations dangereuses. Il nous a amenés à un stade quasi primitif, où violence est synonyme de sexe et de liberté"*. Si Avi Nesher insiste sur cette expérience, c'est pour mieux cerner le principal protagoniste de **TimeBomb**, Eddy Kay, agent de la CIA passé par divers lavages de cerveau et autres interventions bio-génétiques. Soumis à des tests dignes de ceux endurés par Malcolm McDowell dans **Orange Mécanique**, Eddy Kay doit, logiquement, ne plus souffrir de cas de conscience. Il doit agir, tuer, sans se poser de questions. Mais la conscience revient au galop dans une situation délicate. Retrouvant ses facultés mentales, l'agent de la CIA, en compagnie de Anna Nolmar, sa psy, retourne son flingue contre ses anciens confrères et empêche l'assassinat d'un homme politique menacé par une bombe à retardement. A travers Los Angeles, une apocalyptique chasse à l'homme commence alors...



● Eddy Kay (Michael Biehn), un look BC-BG pour un véritable Terminator rebelle ●

● Patsy Kensit, la jolie psy otage, puis complice de Eddy Kay ●

l'esprit b

"Je suis un inconditionnel des séries B des années 50 comme ***L'Invasion des Profanateurs de Sépultures****. Cependant, je n'apprécie pas ces films pour leur côté culte. Je suis plutôt intéressé par une apparente modestie dans le propos qui dissimule en fait des idées intéressantes.* ***L'Invasion...****, par exemple, est l'un des grands films politiques américains. En terrifiant avec la venue de ces extraterrestres sur Terre, il condamne souterrainement le McCarthysme"*. **TimeBomb**, lui, n'est pas le film des grandes causes. Au diapason de **RoboCop** et **Terminator 2**, il annonce simplement que l'homme vaincra toujours la machine qui tente de l'asservir. Il le dit plutôt énergiquement en usant de la violence, des explosions, de tout l'arsenal stocké dans les casernes hollywoodiennes.

Eddy Kay et Rambo, même combat ? Avi Nesher réfute nerveusement le rapprochement. Plus d'un producteur essaie d'orienter son **TimeBomb** vers une apologie de la violence bodybuildée, mais, chaque fois, le réalisateur le plaque pour proposer son projet à un autre. *"Je hais les films dits de "héros". Eddy Kay n'a rien en commun avec des gens comme Rambo. Psychologiquement, il souffre énormément. Malgré l'intervention des gens de la CIA sur son cerveau, il demeure un innocent. Il agit parce qu'il n'a pas le choix, un peu comme* ***Les Douze Salopards****.* ***TimeBomb*** *se situe dans cette tradition du film d'action se basant sur une histoire digne de ce nom. Actuellement, des tas de films de kickboxing dépourvus de scénario encombrent le marché. Leurs vedettes n'arrivent pas à la cheville de James Stewart ou de Gary Cooper, des comédiens pouvant vraiment jouer la comédie dans des films d'action. Ce n'est pas vraiment le cas des stars actuelles du genre. Les grands studios ont insisté pour que je prenne Chuck Norris ou Jean-Claude Van Damme, mais j'ai tenu à imposer Michael Biehn, mon choix initial"*.

dur à cuire

Michael Biehn est un habitué du film énergétique. Traqué par Arnold Schwarzenegger dans **Terminator**, par des myriades d'extraterrestres dans **Aliens**, par des terroristes arabes dans **Navy Seals**, **Les Meilleurs**, il détale dans **TimeBomb** sous les balles de tueurs lobotomisés. Une nouvelle composition sportive et un nouvel entraînement pour le comédien. *"Le corps a besoin de croire en ce qu'il accomplit. Ce language corporel compte beaucoup dans un film qui traite de la guerre, de la violence"* approuve Avi Nesher. En souvenir du bon vieux temps et pour davantage de crédibilité, le réalisateur requiert même les services de Uzi Gal, un vétéran des Forces Spéciales Israéliennes, lequel forme déjà la "Terminatrice" Linda Hamilton dans **Terminator 2**. Soumis à une discipline spartiate, Michael Biehn commence son calvaire journalier à cinq heures du matin par un jogging d'une quinzaine de bornes. Il porte bien sûr un sac à dos bourré de pierres. Régulièrement, le comédien stoppe net sa course et, tel un Shadow para-militaire, endure quelques dizaines de pompes ! Toutefois, la formation de Michael Biehn au rôle de Eddy Kay ne s'arrête pas là. Avi Nesher sculpte le corps, mais, de plus, affine les réflexes de son interprète. *"Vous ne pouvez appartenir aux Forces Spéciales si vous êtes incapable de réagir en moins de trois secondes et demie. C'est le temps qu'il faut à un Israélien pour atteindre un terroriste situé à quinze mètres. Celui-ci n'aura pas le temps d'amorcer le moindre geste. J'ai demandé à Uzi Gal de former Michael Biehn dans ce sens, de le rendre rapide. Quant il brandit son arme dans* ***TimeBomb****, ce n'est pas du chiqué"*. Et Avi Nesher enfonce le clou jusqu'au bout. Un psychanalyste apprend au comédien l'expression des différents degrés d'anxiété, d'angoisse et de fébrilité avant l'attaque. Tout ça pour brosser un portrait du soldat parfait mais paradoxalement anti-militariste, alibi indispensable au spectacle cinématographique guerrier. *"****Rambo 2*** *est un film horriblement violent qui n'a écopé que d'une interdiction aux moins de treize ans. Moi, je lui aurais collé un X pour génocide. Je trouve la violence particulièrement répulsive lorsqu'elle est détournée pour divertir ou pour alimenter des plaisanteries. Personne ne blague au sujet de la mort dans* ***TimeBomb****"*. Malin le père Nesher, malin. Il a vraiment réponse à tout. Il faut dire que les protagonistes de **TimeBomb** n'ont guère le temps de déconner. Quand ils arrêtent un instant de tirer dans tous les coins, de canarder leurs adversaires, c'est qu'ils sont déjà morts !

● **Marc TOULLEC** ●



● Los Angeles transformé en champ de bataille ●

Timebomb (ex-Nameless)*. USA. 1990. Réal.: Avi Nesher. Scén.: Avi Nesher. Dir. Phot.: Tony Richmond. Prod.: Rafaella de Laurentiis. Int.: Michael Biehn, Patsy Kensit, Richard Jordan, Ray Mancini, Tracy Scoggins, Raymond Saint-Jacques... Dur.: 1 h 38. Dist.: Phase Films.*



le sous-sol de la PEUR

Décidément, Wes Craven se délecte de la folie meurtrière. Depuis ses débuts, le père de Freddy Krueger illustre des cas aussi graves qu'incurables. Dans Le Sous-Sol de la Peur, un couple gère un orphelinat très particulier et tente par tous les moyens d'adopter l'enfant idéal...

Il y a douze ans, dans les colonnes faits-divers d'une gazette de Santa Monica, Wes Craven apprend que des gens apparemment très normaux séquestrent des enfants depuis leur naissance. C'est en cherchant des cambrioleurs que la police découvre les gosses, prisonniers d'une chambre fermée à double tour. Cette information ne peut que frapper l'imagination du père de Krueger qui cherche toujours à égratigner le vernis de la société américaine à travers des retours à la sauvagerie comme dans **La Colline à des Yeux, La Dernière Maison sur la Gauche** et **La Ferme de la Terreur**. En souvenir d'une enfance brimée, sous les coups de trique de parents bigots, Wes Craven aime à montrer des gens à priori civilisés se laissant porter par des instincts bestiaux. Mais le réalisateur, malgré une ébauche de scénario de 80 pages, ne peut immédiatement adapter son histoire à l'écran. Il attend.

retour aux sources

"***Le Sous-Sol de la Peur*** *se rapproche de mes premiers films, de* ***La Colline a des Yeux****, de* ***La Dernière Maison sur la Gauche****. La situation que je dépeins s'avère très réaliste, primitive même. Il n'y est pas question de rêves ou de tueurs se baladant via des circuits électriques. Selon moi,* ***Le Sous-Sol de la Peur*** *constitue une métaphore sur l'évolution du monde. Les enfants prisonniers dans le film symbolisent un groupe bien plus important. Et la maison, avec son espace claustrophobique, ses pièces cachées, représente un monde moderne qui court à sa perte. Les générations qui y grandissent perdent progressivement la raison jusqu'à que cela devienne irrémédiable*". Ainsi, contre vents et marées, Wes Craven demeure l'un des rares cinéastes spécialisés dans le fantastique à doubler les habituels coups de couteaux d'un propos social. Evidemment, celui du **Sous-Sol de la Peur** n'apporte rien de fondamental, mais Wes Craven contribue à dénoncer l'affairisme, l'avidité d'une certaine caste américaine. Le frère et la soeur du **Sous-Sol...**, barricadés dans une maison-bunker insonorisée, possèdent des pans entiers du ghetto noir voisin. Ils soutirent aux locataires des loyers exorbitants et les expulsent pour vendre les terrains, à prix d'or, à des sociétés immobilières. Mais ces ogres citadins ne limitent pas leurs méfaits à ce racket légalisé. Dans leur résidence, ils tentent de trouver l'enfant parfait, soumis à leurs quatre volontés. Et ils essaient quantité de gosses, lesquels ne font jamais l'affaire. "*Ces enfants ont été kidnappés à l'âge de cinq ou six ans par ces deux malades mentaux. On les a jetés dans la cave et lorsqu'ils en avaient trop dit, trop vu ou trop entendu, on les a rendus muets, aveugles ou sourds. Un peu comme les trois singes de la mythologie chinoise qui se cachent les yeux, la bouche et les oreilles*" poursuit Wes Craven. Mais le cinéaste sème la zizanie chez ses méchants par l'intermédiaire de Fool, un petit black de treize ans, cambrioleur improvisé qui va restaurer les droits de ses frères. Comme le gamin dérouillant les malfrats de **Maman, j'ai Raté l'Avion**, il met à mal les deux croquemitaines, passant au crible les ressources de la maison, de l'intérieur de la chaudière au toit ! "*Je voulais traiter le film à la façon d'un conte des frères Grimm, l'histoire d'une famille monstrueusement anormale. Le* ***Sous-Sol de la Peur*** *est certes un film d'horreur, mais aussi une étude sociologique et sociopathique d'événements qui se produisent, à un moindre degré, dans bien des familles*". Notamment celles des précédents films de Wes Craven dont Freddy Krueger n'est que l'un des avortons homicides.

de bons méchants

Les méchants, Wes Craven les connaît bien pour leur avoir donné la vedette dans la quasi totalité de ses films. Que ce soit les sauvages de **La Colline a des Yeux**, Freddy Krueger ou Horace Pinker, l'homme électrique de **Shocker**, Wes Craven voue un véritable culte aux méchants. **Le Sous-Sol de la Peur** ne faillit pas à la règle. Si le gosse anormalement doué pour le système D et le coup de pied dans les parties semble tout droit sorti du ***Cosby Show***, la Femme et l'Homme, en fait le frère et la soeur, relèvent du pur Wes Craven. Cent pour cent cinglés, à la fois grotesques et dangereux. "*Ils ont une conception très normale,*



● *L'Homme (Everett McGill) dans une situation proche de* ***Massacre à la Tronçonneuse*** ●



De haut en bas

● *L'Homme, un idiot sadique dominé par sa sœur* ●

● *Un dénommé Cafard, le plus débrouillard des enfants captifs* ●

● *Alice, la seule enfant qui parvienne à survivre* ●

● *Un des habitants du sous-sol* ●



● *Everett McGill dans son accoutrement sado-maso de chasseur* ●

très conservatrice du monde. Mais ce n'est là que leur aspect extérieur. A l'intérieur de leur maison, ils se révèlent tel qu'ils sont réellement : des monstres sanguinaires, fous, coléreux". Craven aurait pu les dépeindre de manière forte et radicale, il préfère rationaliser leur comportement. "*A l'origine, la Femme devait être une grosse mama hystérique. Mais j'ai repoussé cette possibilité*". Du coup, d'un casting à l'autre, il opte pour Wendie Robie, comédienne de théâtre, plus maigrichonne, interprète de Nadine dans la série ***Twin Peaks***. Retenue par Wes Craven, Wendie Robie suggère à celui-ci d'auditionner Everett McGill, son mari dans... ***Twin Peaks*** ! Banco. Le couple se forme une nouvelle fois, mais dans des circonstances bien différentes.

"*La Femme est une personne très intelligente qui essaie de gérer de façon cartésienne la folie qui règne dans son foyer. L'Homme, quant à lui, se montre plus brutal, sauvage. C'est vraiment le genre de type à manger avec ses mains. N'allez pas croire que ces gens sont de la race des Freddy Krueger, des Horace Pinker. Ce sont nos voisins, des personnes que nous pouvons croiser tous les jours*". Wes Craven renvoie à tous les bourreaux d'enfants qui défrayent régulièrement la chronique dans les journaux à sensation. Cannibale, le couple terrible du **Sous-Sol de la Peur**, comme le suggère une brève séquence ? "*Un peu seulement, juste un peu*" réplique le réalisateur. La chair humaine, ils s'en servent pour nourrir leur chien, Prince, et la jette en pature à leurs rejetons de la cave !

Au même titre que la Femme et l'Homme, la maison tient une place prépondérante dans **Le Sous-Sol de la Peur**. Truffée de passages secrets et de pièges, dotée des derniers raffinements de l'électronique, elle permet à Wes Craven d'orienter son film vers le jeu de piste, la partie de cache-cache. "*Lorsque j'étais au collège, je gagnais ma vie en faisant visiter la demeure du Colonel McCormick, fondateur du* Chicago Tribune. *Elle comprenait toutes sortes de passages secrets qui permettaient aux serviteurs de se déplacer d'un endroit à l'autre sans déranger les invités. Soudain, derrière le bar, on voyait apparaître un serviteur, et on n'avait pas la moindre idée de la façon dont il était arrivé là. En fait, tout un réseau de couloirs parallèles y étaient stratégiquement disposé*". Le réalisateur des **Griffes de la Nuit** prend un évident plaisir à jeter sa caméra dans les passages étroits, dans la chaudière, dans un invraisemblable enchevêtrement de coursives cachées derrière les murs. Des murs que l'Homme troue au fusil à pompe... "*La maison est l'un des personnages principaux du film*" termine Wes Craven, sans doute nostalgique des manoirs écossais bondés de fantômes. Comme dans ces lieux hantés, le réalisateur entasse un fabuleux pactole, des pièces d'or et des liasses de billets verts. Une vision qui évoque les montagnes de pognon accumulé par l'Oncle Picsou dans ses dépôts en forme de coffre-fort !

● **Marc TOULLEC** ●

The People Under the Stairs. *USA. 1991. Réal.: Wes Craven. Scén.: Wes Craven. Dir. Phot.: Sandi Sissel. Mus.: Don Peake. Effets Spéciaux : Peter Chesney, KNB. Prod.: Marianne Maddalena & Stuart M. Besser pour Alive Productions. Int.: Brandon Adams, Everett McGill, Wendy Robie, A.J. Langer, Ving Rhames, Bill Cobbs, Kelly Jo Minter, Sean Whalen... Dur.: 1 H 42 mn. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 15 janvier 1992.*

avoriaz 92

double VUE

Un film rien que pour vos yeux. Un gamin perd la vue, et sa raison semble suivre le même chemin. Scénariste du **Dernier Empereur**, Mark Peploe brouille les pistes. Le suspense optique vire au jeu de piste entre deux réalités antagonistes.



Les yeux, dès qu'on y touche, dès qu'on les menace dans le plus inepte des films d'horreur, quelque chose se passe, le poil se hérisse, l'adrénaline monte, le regard se détourne de l'écran. Le maniaque de service peut tranquillement découper en rondelles une adolescente, la bouffer, lui ronger les os. Mais qu'il ne touche surtout pas aux yeux, tabou ultime en matière d'horreur physique. **Double Vue**, qui n'a rien en commun avec les films précédemment évoqués, titille aussi les nerfs optiques. Souvent derrière les verres épais d'un gamin menacé de cécité. Mais le réalisateur ne s'adonne pas au gore. Quand on s'appelle Mark Peploe, qu'on a écrit **Le Dernier Empereur**, **Un Thé au Sahara** et **Profession Reporter**, on n'est pas naturellement porté vers le saignant. Non, **Double Vue** ne se cantonne pas pour autant dans les baraquements austères du cinéma d'auteur... Entre deux eaux, il trouve sa voie.



Lucas épie ses parents : la position du voyeur

peur du noir

"Perdre l'usage de ses yeux est une immense tragédie, un cauchemar, une souffrance atroce. Lorsque vous demandez à des enfants ce qu'ils ne voudraient surtout pas perdre, la vue vient bien avant l'ouïe ou la main" explique d'emblée Mark Peploe. Ces propos cruels mais justes, le gamin de **Double Vue** pourrait les tenir et, dans sa tête, maugrée sans doute des pensées voisines. A onze ans, Lucas porte des binocles qui font ressembler ses yeux à deux poissons déformés par le verre du bocal. Il sait que sa vue baisse progressivement, inexorablement. Un jour prochain, il ne distinguera plus rien. Mais, dès qu'il abandonne ses lunettes, Lucas arpente un autre monde, parallèle, le même, bizarrement transfiguré. Sa mère, précédemment aveugle, retrouve soudain l'usage de ses yeux. Le monde se renverse littéralement. La réalité de Lucas se divise. Désormais, il lui faut découvrir qui est le dingue qui taillade au rasoir le visage des femmes aveugles. Il lui faut aussi sauver le bébé que sa mère vient de mettre au monde...



"J'ai vraiment tenu à traiter la "double vue" de Lucas, ses deux perceptions de la réalité, de la même manière. Il était capital que le spectateur ne devine pas la présence du fantastique à travers des images volontairement oniriques ou cauchemardesques de textures différentes. Mettre les deux intrigues parallèles sur un pied d'égalité est plus original. Ainsi, le public peut suivre l'intrigue sans heurts. Je le transforme en détective à l'affût des détails se retrouvant d'une histoire à l'autre. Dans ***Psychose****, Hitchcock ne modifie pas sa mise en scène après la mort de Janet Leigh sous la douche"*. Manipulateur, Mark Peploe surprend. Dans un premier temps, il jette les bases d'une intrigue solide, cohérente et, brusquement, retourne la situation en conservant le même décor, les mêmes protagonistes. *"Tous les personnages ont deux existences, deux visages. Le scénario a été très complexe à écrire. Chaque élément est une clef pour autre chose. Je cherche la logique, la cohérence. Le père, par exemple, reste dans les deux cas un policier car Lucas souhaite qu'il en soit ainsi"*.

Lucas, lui-même, se soumet à la double vue du spectateur. De gentil petit garçon, il devient un psychopathe en herbe. De héros victime, il devient presque salaud. *"Il vit dans un autre monde. Il pense protéger le bébé. Mais, selon moi, les méchants n'existent pas. Il existe seulement des émotions très fortes dépendant de ce qui se passe dans votre tête. Dans celle de Lucas, il se déroule beaucoup de choses. Cela l'entraîne au bord de la psychose. Et il est aussi naturel d'éprouver des sentiments agressifs envers le dernier né lorsque vous êtes encore tout jeune. Lucas craint de perdre l'amour de ses parents, de perdre toute sécurité. La jalousie explique son comportement. Et les enfants sont cruels entre eux"*. Mark Peploe explique tout **Double Vue** par A plus B. Pas un seul détail ne lui échappe, pas une seule portion. Précise,



● Le monde selon Lucas : tous aveugles, sauf lui ! ●

rigoureuse, sa mise en scène simplifie, épure un script alambiqué qu'un réalisateur brouillon aurait torpillé à la première occasion. Sa rigueur mathématique lui épargne tous les écueils.

des visages sans yeux

"Les yeux sont vulnérables. L'idée d'admettre cette vulnérabilité angoisse beaucoup de gens". Ce n'est pas **Double Vue** qui va les rassurer. Sans sadisme ni masochisme aucun, Mark Peploe donne à ressentir la tragédie de Lucas, un calvaire dont la genèse remonte à six ou sept ans. *"Je me trouvais à Londres en compagnie d'un poète américain, un ami. C'était un week-end estival et toute la ville paraissait vide, déserte, comme dans un rêve. D'une certaine façon, Londres était tout à fait normal. Mais, dans une autre optique, la situation avait quelque chose d'onirique, de surréaliste. Un bus est passé dans la rue. Il ramenait des aveugles chez eux".* Ce tableau troublant, digne de Jean Cocteau, détermine les choix du scénario de **Double Vue**, ces volte-face d'un monde à l'autre. Toutefois, le fantastique, aussi discret soit-il, n'interdit pas à Mark Peploe d'éviter la fantaisie dans la description de l'univers des aveugles. *"Je me suis rendu à l'Institut des Jeunes Aveugles à Paris. Un lieu vraiment très dur, très touchant. Là, les gens m'ont encouragé, surtout qu'ils étaient dans la même situation que Lucas, en train de perdre la vue. Ils se retrouvaient en lui. Pour plus de réalisme, tous les comédiens portaient des lentilles spéciales. Ces prothèses ne les empêchaient pas de voir, mais les désorientaient. Grâce à elles, ils hésitaient, tâtonnaient. Exactement ce que je désirais".* Mark Peploe pousse si loin le réalisme documentaire que la visite dans le foyer des aveugles donne réellement l'impression que les comédiens ont été recrutés chez les non-voyants. Un tour de force. La cécité progressive de Lucas se ressent de manière identique. Dès que le gosse ôte ses lunettes, son regard se vide, plonge dans le néant, s'embue d'un voile imperceptible. *"J'ai auditionné énormément d'enfants avant de trouver Ben Keyworth. Ben semble toujours vivre dans un rêve, hors du monde palpable. Il est le petit-fils de Tommie Manderson, la chef-maquilleuse de* ***Double Vue****, une femme qui me consulte en permanence sur la quantité de sang nécesaire à telle ou telle scène. Elle sait que je déteste ça ! Sans que je lui donne en mains propres le scénario, Ben l'a lu. Immédiatement, il a tout compris. Je n'ai pas eu à lui expliquer son personnage. Mais ce gamin, bien que* ***Double Vue*** *soit son premier film, possède déjà une grande expérience cinématographique. Depuis longtemps déjà il suit sa grand-mère sur tous les plateaux où elle travaille".* Ben Keyworth compte ainsi parmi les figurants de **Willow** !

*"****Double Vue*** *est un film d'horreur sans en être un. Tout le suspense est dans la psychologie des personnages".* Non seulement le suspense, mais le moindre geste. Au bord du gouffre avec ses lunettes, Lucas ajoute des cannes blanches, des yeux vitreux et des lunettes noires là où il n'y a pas lieu. Il se prend aussi d'affection pour des aiguilles à tricoter dont la seule apparition dans ce film est source de terreur intense. Mark Peploe ne les utilise qu'une fois, sur un animal, et le méfait qu'elles commettent s'avère particulièrement monstrueux, même perçu derrière les triples foyers de Lucas. Mark Peploe, quant à lui, jouit de l'acuité de ses deux yeux. Il ne souffre même pas de la plus insignifiante myopie.

● **Marc TOULLEC** ●

● Un opticien soudain transformé en dangereux prédateur armé d'une aiguille à tricoter ●

Afraid of the Dark. *Grande-Bretagne/ France. Réal.: Mark Peploe. Scén.: Mark Peploe. Dir. Phot.: Bruno De Keyzer. Mus.: Jason Osborn. Prod.: Simon Bosanquet pour Les Films Ariane/ Telescope Films/ Ciné 5/ Canal +. Int.: Ben Heyworth, Fanny Ardant, James Fox, Paul McGann, Clare Holman, Robert Stephens, Susan Wooldridge... Dur.: 1 h 31. Dist.: Ariane. Sortie nationale prévue le 15 janvier 1992.*



● *La flamme olympique ? Non, simplement le bras-canon d'un des surhommes de* ***Tetsuo 2*** ●



Shinya Tsukamoto réalisateur de TETSUO, TETSUO 2 et HIRUKO THE GOBLIN

Tetsuo, Tetsuo 2, Hiruko the Goblin : trois films pour un seul nom, celui de Shinya Tsukamoto. Visionnaire nippon de la folie biomécanique, du mariage contre nature entre la chair et l'acier, de l'aliénation de l'homme par la machine, Tsukamoto réinvente la science-fiction japonaise, lui insuffle une énergie quasi tribale, primitive, en accord parfait avec le délire constant de son environnement quotidien, le Japon moderne...



Le cinéma fantastique japonais : des monstres caoutchouteux catchant au pied du Mont Fuji, des super-héros endiguant des invasions extraterrestres, des fantômes verdâtres... Quelle ménagerie hirsute, poussant des cris à ébranler Tokyo sur ses fondations, dispersant aux quatre vents des rayons laser incendiaires ! Il y a souvent de quoi rire dans cet imaginaire furieusement exotique, infantile selon les canons occidentaux. Il faut un **Akira** et tout une école de dessin animé moderne et adulte pour que la moue de mépris vire au sifflet de compliment, d'étonnement. Mais **Akira**, c'est en quelque sorte l'arbre qui dissimule la forêt. Aujourd'hui, celui qui parle cinéma japonais ne jure que par Katsuhiro Otomo, concepteur absolu d'**Akira**. Il devra néanmoins mettre son "time organisateur" à jour car l'Empire du Soleil Levant vient tout juste de donner naissance à un génie encore brouillon, défrichant à gros coups de canon le boxon de son immense talent. Shinya Tsukamoto qu'il s'appelle. Enfant de son temps, petit-fils de la bombe, Tsukamoto digère deux décennies de ***Goldorak***, deux décennies de science-fiction cartoonesque, d'extravagances visuelles. Mais son processus d'assimilation ne s'arrête pas à la bande dessinée, au cinéma, à la télévision. Tsukamoto intègre à une œuvre déjà puissante le mal japonais, l'industrialisation d'une société kamikaze, vouant un culte quasi intégriste au Dieu Rendement, à son vassal yen, et aussi l'aliénation de l'homme par la machine docile commandée par l'ordinateur suprêmement intelligent... Oui, Shinya Tsukamoto est l'héritier direct du Charlie Chaplin des **Temps Modernes**. Mais le petit bonhomme ondulant sur les rouages géants s'éclipse ici pour des types ordinaires qui finiront pas ne faire qu'un avec ces rouages, ces pistons, ces bielles, ces circuits intégrés...

l'homme partagé

Né en 1960, Shinya Tsukamoto fait son apprentissage dans le monde de la publicité. Ce qui, pour d'autres, tient de l'usine à fabriquer des images plates devient pour Tsukamoto un véritable laboratoire. Il tourne des dizaines de spots et, fort de cette expérience, fonde *Kaijyu Theater*, une maison de production développant des projets avant-gardistes, originaux, des films de recherche visuelle. Dans ce cadre, en 1987/88, il pond **Adventures of An Electric-Light Pole Kid**, **The Phantom of Regular Size**... Mais des films, Tsukamoto en réalise depuis ses quatorze ans, en super 8, le format de la frénésie, celui qui colle le mieux à ses mises en scène. Lauréat de nombreux prix et récompenses, Tsukamoto consacre toute l'année 88 à **Tetsuo**. Seize millimètres, noir et blanc, quelques yens en poche, une imagination qui s'affole autant sur le papier que derrière la caméra... Le jeune homme ébranle un cinéma japonais confortablement installé dans un conformisme douillet. Il y a bien quelques Otomo pour secouer le cocotier de temps en temps. Mais, dans son cas, on parle de dessin animé. Même si ceux-ci adoptent des mises en scène de cinéma, des points de vues adultes, leur concept même ne leur permet pas de se faire entendre comme le ferait un film live. Aussi modeste soit-il, **Tetsuo** est celui-là.

Un homme d'affaires constitue le prototype même de la normalité au Japon. C'est pourtant un représentant de cette espèce à lunettes, portant cravate et veston, que Tsukamoto prend pour cobaye dans **Tetsuo**. Et Tsukamoto plaide en faveur de la vivissection sur les êtres humains. Victime d'une sorte de peste biomécanique, le businessman se



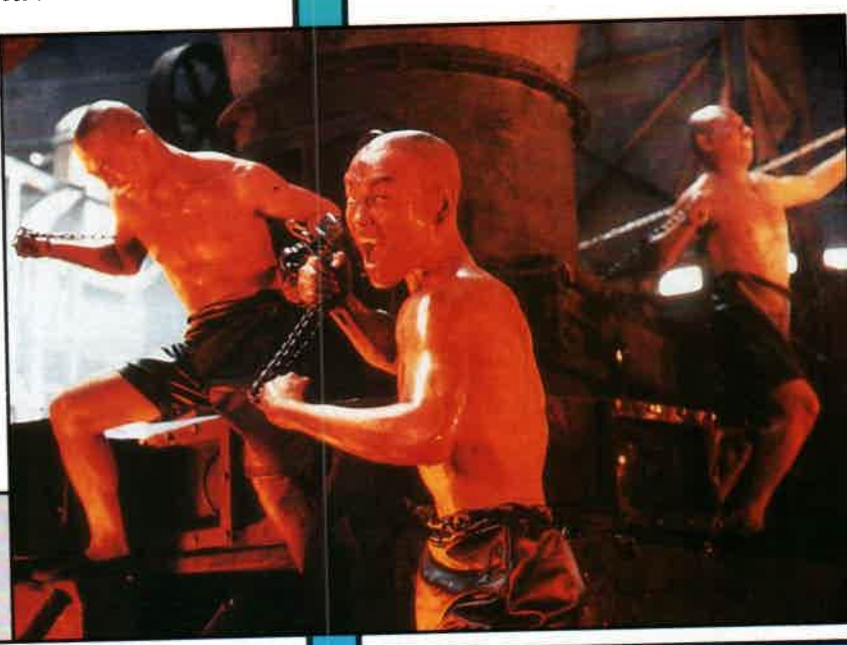
● ***Tetsuo*** *: une scène "intimiste" teintée de nécrophilie* ●

● *Entre expressionnisme et cartoon : un des hommes de fer de Tetsuo 2* ●

métamorphose en créature métallique, en quincaillerie ambulante, où sont encore visibles deux yeux et une bouche. Une bouche qui ne parle presque jamais mais qui hurle sous la pression de l'acier compressant la chair dans son étau. Même le sexe subit cette métamorphose. C'est désormais une énorme foreuse, traversant la table dans une érection homérique. D'abord terrifié par cette ardeur démultipliée, l'épouse du businessman s'assoit sur la toupie ronronnante. Le sang éclabousse les murs. Elle prend son pied ! Fantasme, vous avez dit fantasme ? **Testuo** est, en lui-même, la visualisation de tous les fantasmes, de tous les désirs secrets du Monsieur Tout le Monde nippon. Désir de puissance, d'intégration quasi organique dans une société mécanique-informatique. Et désir de sexe, d'interdit. Dans **Tetsuo**, Tsukamoto cause beaucoup sodomie. L'épouse modèle, japonaise au physique agréable mais anonyme, y goûte jusqu'à mouiller les murs de son sang. A la cosaque, son mari la coince, la retourne et y va de ses coups de reins.

Sexe et mort ne font qu'un dans **Tetsuo**. L'épouse y expire, empalée sur le braquemard d'acier de son conjoint. Deux ans plus tard, une autre femme meurt le crâne explosé par le pistolet phallique que son compagnon lui fourre dans la bouche en plein coït. Et là encore, un jet de sang refait la tapisserie. Après la sodomie au marteau-piqueur, la pipe simulée au révolver de **Tetsuo 2** ! Tsukamoto a une façon bien à lui de concevoir les rapports charnels. Le businessman de **Tetsuo** tâte lui aussi à la pénétration sauvage d'un corps métallique. Dans une scène fantasmagorique, son épouse, se livrant à une danse de Salomé, le perfore à l'aide d'un sexe factice, démesurément long, une sorte de flexible d'aspirateur se mouvant comme un reptile speedé. L'épouse le pénètre jusqu'à la garde. De toute manière, toute la jeune filmographie de Shinya Tsukamoto est affaire de rapports charnels. La première image de **Tetsuo** détaille un homme s'ouvrant la cuisse pour y greffer une barre de fer. Ce n'est pas un viol ; il consent à l'insupportable, l'effroyable douleur. Il en jouit. Lorsque chair et métal d'origines diverses convolent, le businessman prend les formes outrancières de ses super-justiciers qui peuplent les dessins animés japonais. Commence alors le choc des titans, entre l'homme de fer et le "type" qui loge dans un fragment de métal planté dans son cerveau. Ce "type", est-ce le passant que le businessman a, auparavant, renversé, cet homme dont il jette le corps dans un taillis avant de s'envoyer en l'air avec sa tendre et chère ? Sexe et mort une fois de plus réunis dans ce sabbat du 21ème siècle qu'est **Tetsuo**.

Des couloirs du métro fréquentés par une folle sous l'emprise du métal hurlant au petit appartement du businessman, Shinya Tsukamoto célèbre les noces les plus barbares du siècle : la chair et l'acier. Cette cérémonie organique passe par des images hystériques, de brusques volte-face, des accélérés soudains, des ruptures de ton, une narration vive, alerte que l'on ressent, que l'on interprète plus qu'on ne suit de manière linéaire. Les images se téléscopent dans **Tetsuo** et **Testuo 2**, s'accouplent de façon souvent indécente, primitive.



● *Les skinheads de Tetsuo 2 en pleine séance de musculation : des robots en puissance* ●



● *La tête et les jambes : une créature de **Hiruko the Goblin*** ●

En résumé, **Tetsuo** est un orgasme, une éjaculation de sexe ravagé par une chaude-pisse d'huile de vidange, souillée de morceaux de rouille.

matière hurlante

Au vu de **Tetsuo**, les journalistes présents au Festival de Film Fantastique de Rome s'exclament "David Cronenberg, David Lynch !". Une juste comparaison. Comme Cronenberg, Tsukamoto ne dissocie pas esprit/mental et chair. Comme Lynch, il apprécie particulièrement les environnements néo-industriels bien glauques. Mais le Japonais furibard qu'il est ne s'inspire de personne, ne ponctionne rien à personne, ne se réclame de personne. C'est un pays, un sol, qui façonne Tsukamoto. Si **Tetsuo** laisse traîner quelques doutes sur l'origine de son génie, **Tetsuo 2** efface tous les rapprochements et analogies possibles.

Tetsuo 2, une séquelle de **Tetsuo** ? Pas vraiment. Disons plutôt un remake. Heureusement, le professionnalisme de l'équipe, des moyens plus importants et la présence d'un producteur n'adoucissent pas la frénésie visuelle de son auteur. Immédiatement, dès le générique, le métal ronge l'écran. Même l'eau prend les teintes froides du bleu de l'acier, même les surfaces réfléchissantes du super-marché. C'est dans ce monde artificiel que commence le cauchemar d'un Japonais très moyen. Deux hommes patibulaires kidnappent son gamin. Ils le lui restituent, l'enlèvent de nouveau et l'éclatent littéralement. L'adrénaline monte, monte. L'homme ne peut contrôler sa rage, sa fureur vengeresse. Il est alors fin prêt à subir la grande métamorphose, à voir, dans son corps, se développer un organisme étranger, une pastille-embryon mise au point par un scientifique en blouse blanche. Le savant est déjà à la tête d'une escouade de skinheads, surhommes en puissance dont les bras peuvent instantanément se transformer en canon, dont le torse se fend pour laisser échapper une batterie de mini-obusiers... Mais le dernier cobaye, adepte forcé de cette thérapie robotique, nourrit un désir de vengeance absolue, sans retour, définitif. Imaginez que le Dr. Banner, sous une pression nerveuse permanente, demeure à vie l'Incroyable Hulk. C'est ce qui arrive à l'homme transfiguré de **Tetsuo 2**. La colère le fige, le scelle dans le métal. Les skinheads essaient bien de l'éradiquer, mais ils échouent. Lui, l'homme de fer, les vampirise alors, les intègre à son propre organisme mutant. De ce viol homosexuel naît alors une machine incroyable, réplique biomécanique du plus impressionnant des chars d'assaut. Mais la fidélité ne fait pas défaut à l'homme-tank ; sa compagne demeure à ses côtés, installée sur les chenilles. La Madonne et son arme fatale, arpentant une cité de buildings, promise à un cataclysme prochain comme le suggère Tsukamoto.



● ***Hiruko the Goblin** : un universitaire en passe de se transformer en monstre* ●

De **Tetsuo** à **Tetsuo 2**, Shinya Tsukamoto n'a pas changé son fusil d'épaule. Convulsif, il exprime les frustrations du Japon moderne, le désir refoulé de s'extravertir, de sortir du giron d'une masse compacte, régie par un seul cerveau, pour vivre son individualité. Malgré l'ahurissant chemin de croix de son héros, il ose voir l'avenir en rose. L'homme éclaté dompte la chose qui emprisonne son intellect, la commande. Métamorphosé, taillé pour livrer bataille à des aliens dans une guerre extraterrestre, il sauve sa tête au prix de sa peau, de sa chair. Amère victoire.

Film de tous les excès, de transgressions de tabous plus forts qu'une simple pénétration anale, qu'un simple blasphème à l'encontre de toutes les religions, **Tetsuo 2** pétrifie de terreur ceux qui militent en faveur de l'intégrité du corps humain. Chez Tsukamoto, c'est une pâte à modeler, le terrain idéal à un cinéma spectaculaire, s'exprimant sous les perfusions de liquide amoniaqual. La drogue favorite des hommes de fer dont l'un des représentants prend, dans **Tetsuo 2**, de longs bains d'une huile qui n'est pas de provenance végale. Les **Tetsuo** sont des films-catastrophe ramenés à l'échelle du corps humain.

le pacte animal

Entre les deux **Tetsuo**, Shinya Tsukamoto s'essaie à un fantastique plus classique, plus respectueux des règles et conventions du genre. Mais les apparences sont trompeuses ; le cinéaste visionnaire d'un 21ème siècle virtuel récupère le matériau d'origine et l'assimile à son œuvre. Ainsi, **Hiruko the Goblin** s'impose en version animale, arachnophobe des **Tetsuo**. Bricolant les corps comme des jeux de légo, Tsukamoto arrache les têtes pour les planter sur de grosses pattes d'araignée. Il en résulte des créatures sataniques, digne de l'alien récalcitrant de **The Thing**. Violée par le métal dans les **Tetsuo**, la chair humaine subit un outrage voisin dans **Hiruko the Goblin**, l'outrage d'un corps étranger, vivant, chaud. Et l'être hybride perd immédiatement toute son humanité. Seul l'élargissement de la colonie de monstres à laquelle il appartient le motive, seule la morsure le pousse à agir. Si l'homme peut s'exprimer sous la carcasse du robot, il n'existe plus porté par les six pattes de crabe. Dans **Tetsuo 2**, Tsukamoto refait **Metropolis** en l'accommodant au sushi et aux super-ordinateurs, dans **Hiruko the Goblin**, il voyage au sein d'un monde souterrain, millénaire, à la Lovecraft, un monde de divinités antiques attendant le moment opportun pour remonter à la surface. Tsukamoto s'adapte à ce fantastique, l'honore d'une illustration respectueuse des clichés, élimine les décibels hard-rock des **Tetsuo** pour une bande-son plus insidieusement douce. Les bruits feutrés, la musique tranquille que demande une atmosphère fétide, palpable, nocturne. Logiquement, Tsukamoto décélère, passe à la vitesse inférieure, ralentit le tempo par rapport à ses autres films. Pour mieux installer l'aura de superstition, de peur panique de ces choses qui grouillent dans l'obscurité, dans les ténèbres. Les monstres de **Hiruko the Goblin** inspirent pourtant à Shinya Tsukamoto les images les plus belles qui soient, les plus envoûtantes : l'araignée humaine flottant à la surface d'un lac, une autre jouant du piano, la tête apparaissant au dessus de l'instrument tandis que les jambes sont curieusement absentes, des milliers de monstres hurlant vers la surface dans une caverne aux proportions cyclopéennes... Une fois encore, Shinya Tsukamoto allie barbarie et beauté, cruauté et plasticité délirante. Et il est seulement à l'aube de sa carrière.

● **Marc TOULLEC** ●

***Tetsuo/ Iron Man**. Japon. 1989. Réal. et scén.: Shinya Tsukamoto. Dir. Phot.: Shinya Tsukamoto & Kei Fujiwara. Mus.: Chu Ishikawa. Prod.: Kaijyu Theater. Int.: Tomoroh Taguchi, Kei Fujiwara, Nobu Kanaoka, Shinya Tsukamoto, Naomasa Musaka... Dur.: 1 h 07.*

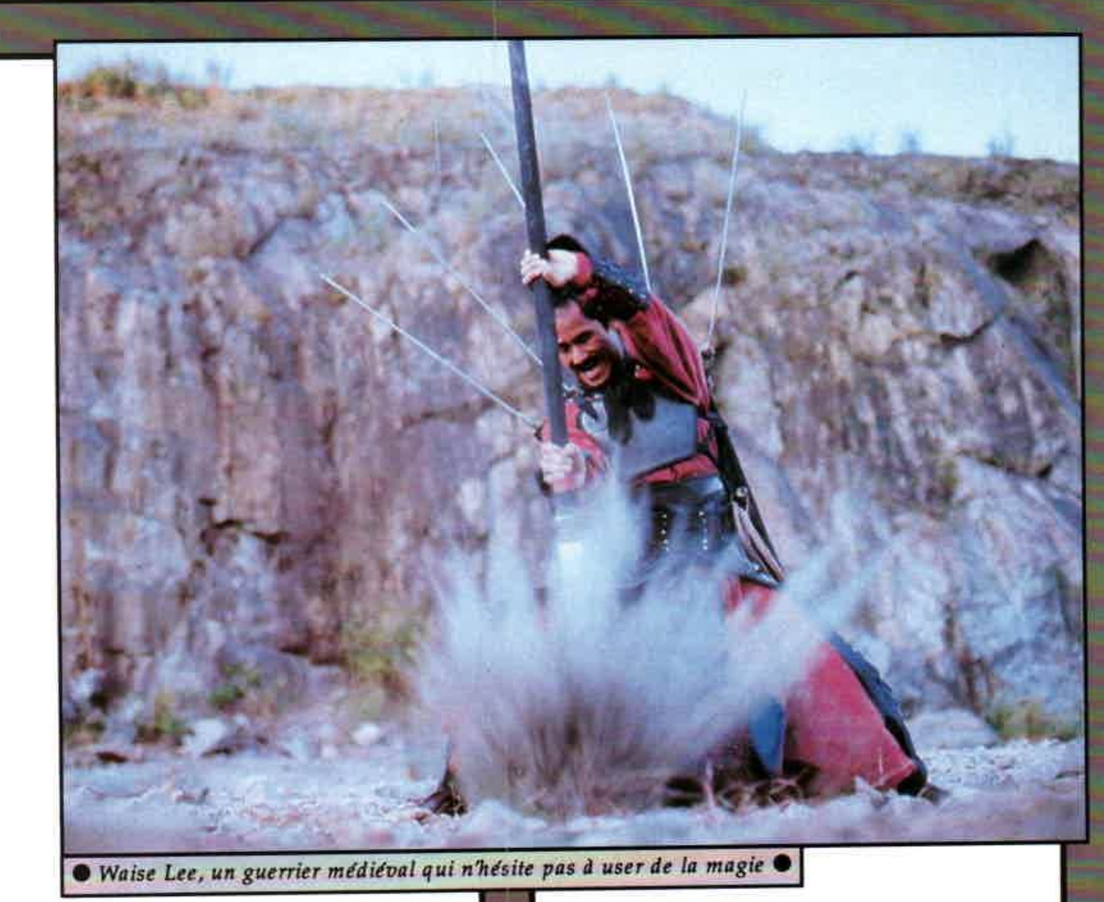
***Tetsuo 2/ The Body Hammer**. Japon. 1991. Réal. et scén.: Shinya Tsukamoto. Dir. Phot.: Shinya Tsukamoto. Mus.: Chu Ishikawa & Tomoyasu Hotei. Prod.: Fuminori Shishido & Fumio Kurokawa pour Toshiba Emi/ Kaijyu Theater. Int.: Tomoroh Taguchi, Nobu Kanaoka, Shinya Tsukamoto, Sujin Kim, Hideaki Tezuka, Toraemon Utazawa... Dur.: 1 h 23.*

***Hiruko the Goblin**. Japon. 1990. Réal.: Shinya Tsukamoto. Scén.: Shinya Tsukamoto d'après une histoire de Daijiro Moroboshi. Dir. Phot.: Masahiro Kishimoto. Prod.: Toshiaki Nakazawa, Toshiyasu Nakamura, Masamichi Higuchi pour Shochiku. Int.: Kenji Sawada, Naoto Takenaka, Masaki Kudo, Megumi Ueno, Hideo Murota... Dur.: 1 h 28.*

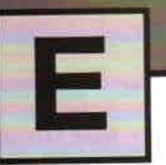


a chinese GHOST story II

Le retour des amants d'outre-tombe a de quoi séduire, même si le lyrisme et la poésie se sont quelque peu altérés au fil des ans, Mais cette séquelle ne trahit pas la beauté et la puissance visuelle, n'enlève rien au miracle de l'original.



● *Waise Lee, un guerrier médiéval qui n'hésite pas à user de la magie* ●



En 1988, **Histoires de Fantômes Chinois** crée l'événement à Avoriaz. Là où le cinéma de Hong Kong évoquait immédiatement un raz de marée de kung-fu paraplégique au rabais, un film met brutalement les pendules à l'heure. Un producteur despotique mais inspiré, Tsui Hark, et un metteur en scène introverti mais talentueux, Ching Siu-Tung, s'associent pour conter une love-story d'outre-tombe, ployant les voiles au vent sous les refrains lancés en voix-off par des voix divines. En Asie, comme en Occident, **Histoires de Fantômes Chinois** charme le public. Business oblige, Tsui Hark se lance dans une séquelle. Mais, à peine **A Chinese Ghost Story II** est-il sorti à Hong Kong qu'il produit déjà un troisième segment. Une affaire qui marche !

amour toujours

Dans **Histoires de Fantômes Chinois**, Ching Siu-Tung laisse Ling, le percepteur d'impôts, en plein désarroi après la disparition de Lotus, la jolie renarde. Lotus retourne à son urne funéraire et au repos éternel. Suivant la prophétie, elle doit bientôt se réincarner. Aujourd'hui, Ling purge une peine sévère dans une geôle où son compagnon bouffe des cafards avec appétit. Evadé, il rencontre une jeune femme, copie conforme de Lotus. Il tombe immédiatement amoureux, mais la belle, membre d'une bande de voleurs-rebelles, l'ignore...



● *Michelle Lee : la beauté fatale menacée par les forces du Mal* ●

A Chinese Ghost Story II, s'il brille, ce n'est certainement pas par l'originalité de son scénario qui pose une seule et unique question ("Ling va-t-il renouer avec Lotus ?") dont on connaît déjà la réponse. Mais, au-delà de la paresse des scénaristes, le film tient tout de même la route et met en scène un bataillon de personnages absents du tome 1. Le moine tatoïste et rappeur disparaît pour laisser son poste à un disciple beaucoup plus jeune, artiste martial virtuose et véritable homme-taupe puisqu'il est capable de se déplacer sous terre. Brièvement, vers la fin, le tatoïste du premier vient au secours des gentils en passe d'être engloutis par un mille-pattes gigantesque. Autre nouvel intervenant : un chevalier dans la tradition du film de sabre made in Hong Kong. Défenseur d'un seigneur félon, ce bretteur se balade, tel un porc-épic, avec un éventail d'épées réparties sur le dos. Il décoche également des minuscules poignards avec une précision digne d'un pistolero de western-italien. De l'autre côté de la barrière, le démon Lau Lau et sa langue plus longue que la queue du Marsupilami passent le relais du grand méchant à un grand prêtre proférant des paroles saintes, au milieu d'une procession religieuse. Le son de sa voix, une mélodie entêtante, suffit à transformer en démon la plus douce des jeunes femmes. Et ce suppôt de Satan peut se métamorphoser en monstre aux proportions dépassant l'entendement. Nanti d'une pittoresque galerie de protagonistes, Ching Siu-Tung n'a donc plus à se soucier d'un script pourtant écrit par une troupe de scénaristes à la solde de Tsui Hark, et par Tsui Hark lui-même, toujours prompt à dicter à ses employés leurs faits et gestes. Même s'il ne retrouve

pas la fluidité de son modèle, la limpidité cristalline de sa narration, la simplicité quasi miraculeuse de son intrigue, **A Chinese Ghost Story II** compense ses manques par la politique du toujours plus, d'une surenchère dans le spectaculaire et le lyrisme débridé.

monstres importés

Ne pouvant pas fabriquer des monstres dignes de ce nom avec les moyens de sa boîte de production, *Film Workshop*, et les computers de sa société d'effets spéciaux, *Cinefex Workshop*, Tsui Hark se paye les services d'un spécialiste anglais du genre, Nick Allder, l'homme qui a construit le serpent énorme de **Conan le Barbare**. Tsui Hark lui demande du jamais vu, des créatures infernales tellement énormes que l'écran a du mal à les contenir. Le plus spectaculaire est un mille-pattes agressif, l'autre un dragon cornu qui, même coupé en deux, continue de poursuivre ses proies. Malgré des instants réussis par les bonnes grâces d'un montage coupant net là où il faut, ces monstres s'intègrent mal au film. De vraies parasites pourtant inspirés par les démons de la mythologie chinoise. Des démons asiatiques "bâtis" par un occidental ne disposant pas de moyens à la mesure des ambitions dantesques de son producteur. Mais la maladresse de ces effets spéciaux n'annihile pas toutes les scènes centrées sur eux.

Le monstre cornu donne lieu à un vaudeville cocasse où des formules cabalistiques le figent instantanément. Le mille-pattes fait illusion dans quelques plans, ceux où il soulève d'immenses dalles pour sortir du sol. Ching Siu-Tung est nettement plus à l'aise lorsqu'il plante ses caméras dans l'estomac de l'insecte gargantuesque !

Dès qu'il abondonne ces monstres énormes, **A Chinese Ghost Story II** se porte bien mieux. Les protagonistes se déplaçant dans les airs par bonds successifs, le surf aérien sur des épées volantes animées par ordinateur, la chorégraphie des combats... Toutes ces scènes exhalent une magie réelle, une vigueur imaginative unique. Mais le talent exceptionnel de Ching Siu-Tung éclate lors de quelques minutes en état de grâce. La procession entourant le prêtre félon, des jeunes femmes divinement belles, en habits d'apparat, jetant des pétales de fleurs sous ses pieds. L'usage du ralenti amplifie encore la puissance poétique de cette séquence en état d'apesanteur. Lorsque Lotus tourbillonne sur elle-même, à quelques mètres du sol, que Ling se précipite sur elle pour l'embrasser dans son manège, là, quelque chose d'unique se passe. Quelque chose qui appartient totalement au premier **Histoires de Fantômes Chinois**, quelque chose de magnétique, d'exotique. Comme un baiser aquatique dans un baquet par exemple ! Là, Ching Siu-Tung touche à la racine des contes et légendes chinoises, à l'essence même de tout un patrimoine imaginaire. Et dès qu'il filme, qu'il cadre la merveilleuse Wang Tsu Hsien, sa caméra se fait caressante, veloutée. La création d'une sensation de féérie pourrait fort bien se dispenser de monstres coûteux et boîteux, d'artifices conçus pour séduire le public occidental. Tel qu'il est, **A Chinese Ghost Story II** n'a pas à rougir de la comparaison avec son modèle. Il ne le trahit pas, le prolonge un peu artificiellement sans doute, mais honnêtement, cherchant toujours à concrétiser les idées les plus folles, cherchant à concilier fantastique, arts martiaux et comédie.

A Hong Kong, Tsui Hark et Ching Siu-Tung viennent d'exploiter **A Chinese Ghost Story III**, remake attentif du premier. Le percepteur devient un moinillon candide, et l'érotisme élargit un peu plus le décolleté de Wang Tsu Hsien. Dans **Histoires de Fantômes Chinois**, un plan tout bête sur l'une des chevilles de l'actrice ornée d'un bracelet à clochettes suffisait à provoquer le coup de foudre. **A Chinese Ghost Story II** et **III**, en comparaison, ne sont que d'adorables coups de cœur.

● **Marc TOULLEC** ●



● *L'un des deux grands monstres du film, utilisé ici à des fins comiques* ●



● *Derrière la soutane du Grand Prêtre, le Diable en personne !* ●

***A Chinese Ghost Story II.** Hong Kong. 1989. Réal.: Ching Siu-Tung. Scén.: Lau Tai-Mok, Lam Kei-To et Leung Yiu-Ming d'après une histoire de Tsui Hark et Yuen Kai-Chi. Dir. Phot.: Arthur Wong. Mus.: James Wong et Romeo Diaz. SPFX : Nick Allder, Cinefex Workshop. Int.: Leslie Cheung, Wang Tsu-Hsien, Michelle Lee, Waise Lee, Wu Ma, Jackie Cheung... Dist.: C.T.V. Dur.: 1 h 40.*



THE REFRIGERATOR

Un réfrigérateur hanté ? Oui, ils ont osé profaner l'un des symboles de l'American Way of Life. Après le living-room et son tube cathodique, la cuisine passe à la casserole du fantastique socialement orienté.



Une des victimes du frigo qui avale mais ne garde pas au frais

Un drôle de film d'horreur. Un film d'horreur ménager, sarcastique, rayant l'émail de l'American Way of Life. Un couple très ordinaire s'installe dans un appartement. Et là se trouve le monstre, le tueur : un réfrigérateur datant des années 50, une relique à l'image des vieilles bagnoles rutilantes de l'époque. Possédé, le "refrigerator" bouffe de temps à autre les usagers de la cuisine et influe, dans le mauvais sens, sur le caractère des nouveaux locataires. Progressivement, le couple voit ses instincts les plus refoulés monter à la surface.

Réalisateur de ce **Refrigerator**, Tony Jacobs pastiche, parodie la forme la plus conservatrice de la vie domestique américaine en s'attaquant à l'un de ses instruments de prédilection. Celui-là même où le héros de n'importe quel film hollywoodien ponctionne à intervalle régulier ses bières, celui qui se dresse, majestueux, dans la cuisine et domine tous les autres meubles. *"Parodique, **The Refrigerator** développe néanmoins une véritable atmosphère horrifique. Lorsque le frigo piège la femme déjà prisonnière d'un monde de conformisme, de routine, le film devient terrifiant. Il lui montre qu'elle se fige dans son rôle de femme au foyer. Selon moi, le frigo symbolise la manière de vivre des années 50, laquelle est en train de revenir à la mode actuellement. Le film met donc en garde contre les dangereuses valeurs américaines, des valeurs matérielles, simplistes, contre la cupidité placée au-dessus de toute responsabilité sociale. Dans une séquence, le mari rend visite au réfrigérateur la nuit venue. Il y trouve un petit homme. Nous avons pensé en faire un petit George Bush, mais on y a finalement renoncé !"*. Dommage. Dans **Invasion Los Angeles**, sur un thème voisin, John Carpenter a eu l'audace de maquiller l'un de ses extraterrestres à l'image de Ronald Reagan, le père spirituel de Bush !

Sous l'influence du réfrigérateur, le mari perd rapidement les pédales si bien qu'il tente de jeter son épouse dans la gueule du monstre. Madame se rebiffe, poignarde son conjoint. A ce moment-là, tous les meubles de la cuisine l'attaquent. Le réfrigérateur essaie de l'avaler, la cuisinière de l'écraser et des fils électriques lui nouent les chevilles. Le cauchemar de la ménagère yankee : une "kitchen" ripolinée, sous l'action de Monsieur Propre, se révolte et passe à l'offensive. *"La cuisine tient une importance capitale dans la vie domestique américaine, plus qu'ailleurs encore. Et le réfrigérateur est une sorte de roi dans ce petit monde. On le considère un peu comme un membre de la famille. Avec la télévision, il constitue l'un des piliers des foyers américains. En fait, beaucoup de gens se sentent dominés par sa présence, se sentent sans cesse attirés vers lui"*. Observez bien, dans n'importe quel film américain, la fréquence d'utilisation du réfrigérateur. On y picore au moins aussi souvent que l'on presse l'interrupteur de la télévision. D'un côté, on bouffe des images, de l'autre, on avale du houblon ou des corn-flakes. Des postes de télévision diaboliques, les cinéastes les utilisent souvent. De **Poltergeist** à **Shocker**, ils sont légion à imploser contre leur propriétaire. Et, généralement, les ustensiles de cuisine servent à broyer du Gremlins !



L'épouse : une fée du logis au bord de l'esclavage

*"Déjà tout gosse, je tournais des films d'horreur qui se passaient le plus souvent à la maison, et utilisant des objets familiers. A New York, je vivais dans Greenwich Village, avec un co-locataire. Avec lui, je continuais à réaliser de petits films gore en super 8. Ils se déroulaient souvent dans la cuisine. Lorsque nous nous sommes décidés à réaliser un vrai film, on s'est naturellement enfermés dans une cuisine. Je m'y sentais vraiment à l'aise. En trois ans, nous avons bouclé **The Refrigerator**. Nous avons abouti, je l'espère, à quelque chose de plus signifiant qu'un film d'horreur classique, un peu comme ceux de Roger Corman, très pop-art, parodique mais, parfois, très sérieux"*. Tony Jacobs va-t-il désormais se spécialiser dans le cinéma électro-ménager en folie ? *"Il n'y a pas que la cuisine dans une maison. La chambre à coucher me tente. Actuellement, je prépare un film sur le Vaudou dans lequel un médecin maléfique protège une épice magique"*. Epice ? Poivre, thym, romarin... Il y revient à la cuisine, Tony Jacobs !

Marc TOULLEC

The Refrigerator. USA. 1990. Ré scén.: Nicholas Jacobs. Dir. Phot.: Gibson. Mus.: Don Peterkofsky & Burke. Prod.: Christopher Oldcorn Avenue D. Films Ltd. Int.: Julia Mc David Simonds, Angel Caban, P Sanz... Dur.: 1 h 25.



THE ARRIVAL

Les vampires ne sont plus ce qu'ils étaient, même lorsqu'ils viennent de l'espace comme celui de The Arrival. Lui, un Max Page rajeunissant sans cesse, ne pense qu'à filer le parfait amour avec une infirmière. Et David Schmoeller, le réalisateur, de donner dans le sobre et l'économie de moyens...



Un bain de sang : l'un des rares instants spectaculaires de The Arrival

David Schmoeller est un drôle de cinéaste, un cinéaste doué mais dont toutes les ambitions vont vers des sujets de séries B. Présent à Avoriaz en 1979 avec **Tourist Trap**, il touche à la trouble psychologie d'un nazillon (**Fou à Tuer**), à des marionnettes sataniques (**Puppetmaster**), à un monastère sous l'emprise du démon (**Catacombes**). Aujourd'hui, David Schmoeller laisse de côté tous les artifices de ses précédents films, les effets spéciaux et les violons stridents distillateurs d'angoisse, pour une bizarre histoire d'extraterrestre vampire. Et là, le réalisateur renie tous les clichés en vigueur dans le genre. Pas de type au teint blême se promenant au soleil avec de grosses lunettes noires.

Le vampire de **The Arrival** se nomme Max Page. Au lendemain de ses 73 ans, il menace de rendre l'âme. A l'hôpital, toutefois, les médecins constatent que son état de santé évolue vers la guérison. Mieux, Max Page retrouve ses forces, marche sans canne. Il a rajeuni. Et il continuera à rajeunir dans les prochains mois. Jusqu'à redevenir ce qu'il a été. Terminé les gencives découvertes, les yeux injectés de sang, fini les nuits américaines, bleutées... David Schmoeller fait le ménage, limite les déplacements de caméra, demande à son chef opérateur les images les plus simples possibles, les plus insipides même. Il veut du dépouillement, de la rigueur, qualités généralement bannies des "vampires stories", toujours promptes à céder aux sensations fortes. Evidemment, Max Page saigne à blanc une douzaine de jeunes femmes. Mais, une fois de plus, le cinéaste ne tient nullement à assister aux ponctions sanglantes. Il les évoque surtout à travers l'enquête minutieuse de deux inspecteurs du FBI, par l'intermédiaire de petites photographies bien soft. **The Arrival**, ce n'est vraiment pas **Le Vampire de l'Espace** avec Traci Lords. C'est presque Bergman chez les pompeurs d'hémoglobine !

Malgré un début typique de la série B des années 50 (un météorite tombe en pleine campagne), un final sur le mode des thrillers avec chasse à l'homme dans une orangeraie, David Schmoeller ne vibre pas vraiment de reconnaissance pour ses glorieux prédécesseurs. Plutôt que de déballer des tonnes de latex et des flacons d'hémoglobine, il travaille discrètement le rajeunissement de Max Page, une évolution à rebrousse-temps qui se passe de maquillage. Ce qu'il perd donc en spectaculaire, **The Arrival** le gagne en crédibilité, en réalisme. En plein milieu du film, David Schmoeller change d'interprète. Là aussi, il réussit un petit tour de force. Physiquement, Max Page jeune ne correspond plus du tout au vieillard du début, mais l'identification se fait immédiatement, sans artifice une fois de plus.

Dès lors, David Schmoeller retrouve naturellement l'une des constantes du mythe vampirique : la séduction, l'érotisme étroitement lié au personnage. Il en use, n'en abuse pas. Max Page, ce n'est vraiment pas le Dracula de John Badham, incarné par le dandy Frank Langella, mais seulement un type qui essaie de survivre au jour le jour. "Belle planète" dit-il à son infirmière chérie sur une plage. Il est sincère. David Schmoeller aussi dans son propos, dans sa dédramatisation extrême du grand-guignol inhérent au genre. Même l'indispensable love-story ne donne pas dans la liaison torride. Elle, l'infirmière, est ordinaire, mignonne mais pas réellement belle. Un canon de beauté dans ce rôle et tout **The Arrival** aurait perdu de cet étrange, de cet indescriptible charme qui est le sien.

Dans sa quête de l'ordinaire, d'une banalité démystificatrice, David Schmoeller finit par séduire, par rendre attachants des protagonistes qui éprouvent des sentiments simples, et qui vivent en définitive une situation tout aussi simple.

Marc TOULLEC



Max Page, le vampire extra-terrestre

The Arrival. USA. 1990. Réal.: David Schmoeller. Scén.: Daniel Ljoka. Dir. Phot.: Steve Grass. Mus.: Richard Band. Prod.: Daniel Ljoka & Ron Matonak pour Del Mar Entertainment. Int.: Robin Frates, Robert Sampson, John Saxon, Robert Culp, Michael J. Pollard... Dur.: 1 h 43. Dist.: Partner & Partner.



CARNE

La zone, la banlieue, un boucher qui aime trop sa fille, de la viande de cheval, une tentative de meurtre, une grosse tenancière de bistro... Pour un film dit minimaliste, Gaspar Noé donne dans l'opulence et la provocation poisseuse à base de chair chevaline...

Un drame sordide de la vie. Un boucher chevalin incestueux poignarde celui qu'il croit être l'amant de sa fille. Il perd tout, son commerce, son appartement, fait de la tôle, goûte à la sodomie, passe ensuite la serpillère dans un débit de boisson craspec, convole avec la patronne, une blonde obèse qu'il engrosse et qu'il viole ensuite pour la faire avorter sans intervention médicale. Belle histoire non ? C'est celle de **Carne**, quarante-cinq minutes sur la barbaque de cheval, sur le dingue ordinaire qui en fait le commerce dans sa minuscule échoppe. "***Carne** touche à la pathologie mentale d'un type assez simple, à la psychologie de la petitesse. Il pourrait très bien s'inspirer d'un fait divers paru dans* Détective". UN BOUCHER FORCENE VIOLE SA FILLE ET EVENTRE SON AMANT !


Le grand couteau et la viande : un univers en résumé

Pourquoi pas après tout ? "*J'ai lu quelque part qu'une fille sur vingt subissait un inceste en France. Et j'ai traîné dans les bars de Malakoff et d'ailleurs, à cinq heures de l'après-midi à la sortie du travail. Là, on entend des trucs insensés*". Pire que les propos ultra beauf du boucher de **Carne** assure Gaspar Noé, un jeune homme comme il faut, calme, posé et réalisateur d'un film sur la monstruosité au quotidien, sur la banalité saignante d'un prolétaire de la viande chevaline. De visu, jamais on pourrait l'accuser d'avoir commis **Carne**. Pourtant, il plaide coupable...

la chair est faible

"*Le premier jet du scénario de **Carne** remonte à l'école de cinéma. Je devais remettre un manuscrit le lendemain. Je me suis bourré de café et, en une nuit, j'ai pondu ce script*". Et quel script, simple, linéaire, traçant le portrait-robot d'un Dupont Lajoie de la bidoche. De la viande de cheval, important. Un **Carne** alimenté au bœuf, au porc, aurait certainement perdu de son mordant, de sa puissance. "*Il était primordial que mon héros soit un boucher chevalin. C'est plus pervers dans la mesure où cette profession ne peut s'excercer qu'en France. Partout ailleurs en Europe, elle est interdite. La viande de cheval est aussi plus saine, plus masculine, sexuellement plus significative*". Car le sexe occupe dans **Carne** une place prépondérante. Le boucher passe sa fille, devenue adolescente, sous la douche, lui enfile ses petites culottes. "*Ce type lutte contre des pulsions socialement interdites*". Il finit par craquer. En prison, il cède aux avances d'un détenu se baladant en slip-kangourou. De retour à la vie civile, il culbute sauvagement son énorme conjointe, la prend par derrière en jurant... Mais l'érotisme sous-jacent de **Carne** ne donne pas dans le subtil. Bite, bourrer, enculer sont les mots que ne mâche pas le boucher refoulé. Lorsqu'il ne pense pas à déflorer sa fille, il fait, en voix-off, l'apologie des vertus de la viande de cheval dont **Carne** a les couleurs, la saveur et la puanteur dans les cas extrêmes. "*Je ne voulais pas de teintes vertes ou bleues, ni du noir et blanc qui évoque immédiatement le polar. La viande, les rapports charnels impliquent le jaune de la graisse, les marrons, le rouge du sang*". En effet, les images de **Carne** ont la texture de l'hémoglobine desséchée de l'étal où le boucher hache ses côtelettes, des

L'agression sauvage d'un innocent




● *Le boucher au travail. Travail ? Non, sacerdoce !* ●

images sales en parfait accord avec le mental de son héros.

Provocateur, Gaspar Noé plonge, en une seconde, son audience dans le vif du sujet, dans les abattoirs. *"Nous avons eu un mal fou à en trouver un. Les gérants se sont donnés le mot depuis que Brigitte Bardot les a dénoncés à la télévision. J'ai abandonné. Au seizième appel, une fille chargée des costumes est tombée sur un petit abattoir. Elle lui a fait du charme au téléphone, lui a menti en racontant qu'on tournait les malheurs d'un poulain. Du coup, à sept heures du matin, nous étions là. Il ne s'y trouvait que deux chevaux à abattre. Il ne fallait surtout pas rater les prises".* A peine a-t-il abandonné le sol carrelé et poisseux de l'abattoir que Gaspar Noé filme un accouchement de manière toute aussi brutale. *"Une maternité a accepté de nous accueillir. Pendant deux jours et demi, nous avons attendu l'heureux événement. Certaines femmes consentantes tardaient à accoucher, d'autres refusaient catégoriquement. Il fallait être prêt".*

santo au café du commerce

L'abattoir, la maternité : deux séquences documentaires, deux chocs visuels parfaitement intégrés au récit. Choquantes ces scènes ? *"Au début, je pensais que 90 % des gens haïrait* **Carne** *et que la minorité restante formerait le vrai public. Je m'attendais à me faire beaucoup d'ennemis. Ils ne se sont peut-être pas encore déclarés On m'a même annoncé qu'un journaliste de* Témoignage Chrétien *avait beaucoup apprécié le film ! Si j'apprends que quelqu'un de* Télérama *en pense aussi le plus grand bien, il ne me restera plus qu'à me flinguer !".* En effet, **Carne** ne s'adresse pas vraiment aux amateurs d'un cinéma timoré, timide et indécis. Gaspar Noé aime par dessus tout les films hors des normes, les films extrêmistes. *"Ce cinéma-là touche vraiment à des peurs refoulées. Plus que le film d'horreur, gore, je préfère* **Ghost of the Civil Dead, Répulsion, Henry : Portrait of a Serial Killer** *et* **Les Tueurs de la Lune de Miel**, *qui m'a servi de référence pour* **Carne**". **Les Tueurs de la Lune de Miel**, film mythique, effroyablement dur traitant du cas d'un couple de psychopathes. Des références, **Carne** en regorge. Gaspar Noé y place même un extrait de **Blood Feast**, pionnier du gore osé au début des sixties par Herschell Gordon Lewis. A sa manière, le tueur de **Blood Feast** est lui aussi un boucher. Un boucher spécialisé dans la viande humaine, féminine si possible.

"J'aime que l'horreur ait un sens. Dans les films de Herschell Gordon Lewis, il existe une légèreté dans le ton, un réel bonheur graphique proche de la bande dessinée". Plus surprenante s'avère la présence, en forme de clin d'œil, de Santo, super-catcheur redresseur de torts en activité dans le cinéma mexicain. *"En fait, j'ai vu mon premier* **Santo, Santo et le Trésor de Dracula**, *après le tournage de* **Carne**. *Mais je connaissais le personnage à travers une bande dessinée remontant aux années 50. Elle montrait Santo photographié au milieu des dessins, un truc étonnant".* Ne disposant pas d'extraits des films en question, Gaspar Noé reconstitue donc lui-même de courtes séquences mettant en scène le justicier masqué. Une différence notoire toutefois ; dans les films originaux, Santo porte un S sur sa cagoule, ici, il arbore fièrement un C. C comme **Carne**. Con comme son boucher.

Par boucher interposé, le rapprochement de **Carne** avec **Delicatessen** paraît dès lors inévitable. *"Je pense avoir en commun avec Caro et Jeunet une certaine manière de filmer, des goûts esthétiques voisins et mes trois films de chevet qui sont aussi les leurs :* **2001, L'Odyssée de l'Espace, Eraserhead** *et* **Raging Bull**. *Mais* **Delicatessen** *est une comédie, un cartoon, tandis que* **Carne** *devient drôle uniquement parce que je pousse le drame dans ses derniers retranchements".* Evidemment, cet humour très à froid, parfois involontaire, clinique, ne verse dans le délire visuel de **Delicatessen**. Bien que partageant ses films préférés avec Caro & Jeunet, Gaspar Noé annonce le titre complémentaire qui fait toute la différence, **Schyzophrénia**, une production autrichienne détaillant avec force détails cra-cra les agissements d'un tueur taré. Son distributeur n'a jamais osé le montrer. En vidéo, Gaspar Noé s'en délecte. Il le visionne en boucle. Dans les archives de la pathologie criminelle, il a ainsi trouvé un maître à penser, un maître à saigner.

● **Marc TOULLEC** ●

● *L'enseigne du boucher. Sa raison de vivre aussi* ●

France. 1991. Réal. et scén.: Gaspar Noé. Dir. Phot.: Dominique Colin. Prod.: Lucile Hadzihalilovic pour les Cinémas de la Zone et Canal +. Int.: Philippe Nahon, Blandine Lenoir, Frankie Pain... Dur.: 40 mn.



THE RUNESTONE

"C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes". Willard Carroll nous démontre que cet adage n'est pas totalement vrai. Pour son **Runestone**, il pompe à mort les classiques du cinéma fantastique mais n'en tire qu'un produit de cinéma fast-food, aussitôt vu, aussitôt (mal) digéré.


La pierre runique libère un monstre lorgnant pas mal sur Bigfoot et le Predator

R **unestone** nous plonge dans les tréfonds des schémas classiques du cinéma d'horreur. Une malédiction ancestrale, un savant pris dans les tourbillons de la folie, un monstre millénaire, une héroïne menacée, un beau sauveur, etc... Tout cela pourrait avoir un petit goût d'agréable nostalgie. Ce n'est pas du tout le cas. **Runestone** nous laisse plutôt le mauvais goût d'un vieux plat mal réchauffé.

La pierre runique du titre (les runes sont des inscriptions en germanique ancien) a une histoire. Les Normands y ont enfermé un démon qui dévastait leur territoire et l'ont transportée sur les terres les plus lointaines possibles de leur côte, autrement dit en Amérique. La pierre est découverte en pleine Pensylvanie, dans une mine de charbon. Le monstre prisonnier du rocher a besoin d'un corps conciliant pour en sortir. Transporté à Manhattan, il n'aura pas trop de mal à trouver le bon client. L'archéologue qui étudie le roc semble être idéal. La pierre a d'ailleurs un effet bizarre sur lui. C'est, du moins, ce qu'essaient de nous faire comprendre les éclairages rougeâtres sur les gros plans inquiétants en contre-plongée du visage de notre savant, et le brouhaha de bavardages sur la bande son chaque fois que l'on pénètre dans la pièce où se trouve la pierre. L'archéologue est sur le point de retrouver son ex-femme qui l'a quitté pour, heureuse coïncidence, un spécialiste des langues mortes germaniques avec qui il va devoir collaborer. Pétri de jalousie, il se laisse tenter par le diable du caillou et, malgré les avertissements du vieux fou qui sait tout (vous savez, celui qui raconte toute l'histoire juste avant de mourir), se laisse posséder pour devenir une créature sanguinaire qui sème la panique dans les rue de New-York. Seul un horloger blond saura enrayer la menace. Tout, dans ce film, est prévisible. Willard Carroll ne joue pas l'originalité. Il n'en a pas les moyens. Alors, il tente l'esbrouffe avec un regard ironique sur le millieu intello new-yorkais. Deux scènes de vernissage, l'une où les invités en smok défoncent les murs remplis de fresques avec une masse, l'autre où le monstre fait son apparition dans un tableau vivant devant le regard émerveillé des critiques d'art. Un peu limité côté reflexion, Carroll ne sait pas non plus créer une atmosphère. Il se contente de balancer des fumigènes sur des éclairages pourraves blancs ou rouges, qui ne réussissent qu'à faire ressortir la médiocrité des décors. Il sait encore moins accroître la tension et multiplie les montages en parallèle croyant que les "cut" successifs réussiront à créer un crescendo de terreur. Problème, jamais les deux actions ne sont directement en relation. Enfin, si, une fois. La femme de l'archéologue et son nouveau mari font l'amour. On ne sait pas trop comment, mais le monstre qui est dans la rue, à des miles de là, le sait. Il devient fou et se met à tuer de plus en plus violemment à


● Un plan qui rappelle furieusement King Kong ●

mesure que la femme prend son pied. Quand la femme atteint l'orgasme, sa silhouette apparaît sur fond de pleine lune et se transforme, telle une ombre chinoise, en griffes du monstre. Veut-on nous dire par là que la sexualité réveille l'animal caché en nous, ou essaie-t-on ne nous révéler que la nature humaine n'est qu'illusion par rapport à la sauvagerie de notre moi profond ? Pas du tout, c'était juste pour faire joli. Ah bon...
Le monstre est définitivement le seul bon point du film. Conçu par Lance Anderson, le maquilleur de **Simetierre**, il ressemble à un mélange du Bigfoot et du Predator. Anderson a fait un excellent boulot ne laissant jamais percevoir la présence de l'humain sous un costume agrémenté de mécanismes qui permettent au visage d'offrir une belle gamme de grimaces. Un travail à moitié gâché par Carroll qui filme la bête n'importe comment, se foutant des proportions dans les plans éloignés, le transformant en un espèce de Jason qui prend plaisir à balancer ses victimes sur des tiges de fer, lui faisant revêtir une casquette de flic histoire de montrer qu'il a de l'humour. A propos d'humour, le duel final entre le monstre et Alexander Godunov vaut son pesant de cacahuètes. Pire qu'un combat de catch ringard, les adversaires se lancent dans un pas de deux absolument délicieux.

● Didier ALLOUCH ●

USA. 1991. Réal.: Willard Carroll. Scén.: Willard Carroll d'après la nouvelle de Mark E. Rogers. Mus.: David Newman. SPFX: Lance Anderson. Dir. Phot.: Misha Suslov. Prod. : Maria Schaeffer, Greg Everage et Vicki Ellis. Int.: Peter Riegert, Joan Severance, William Hickey, Tim Ryan, Mitchell Laurance, Alexander Godunov... Dur.: 1 h 42. Dist.: Fox Vidéo.

THE FRANKENSTEIN COMPLEX

Le Canadien Larry Fessenden s'inquiète de l'état de nos amies les bêtes, matières premières d'un scientifique sans scrupules. Du fantastique écolo qui n'hésite pas à se montrer très cruel.


lors comme ça, ce bon vieux Victor Frankenstein nous fait un complexe. Il a eu une fiancée, un fils, il s'est battu avec toutes sortes de monstres, et aujourd'hui, il aurait des états d'âme. En fait, il ne s'agit pas dans le cas présent du célèbre Baron mais d'un de ses héritiers spirituels. Le Frankenstein de ce **Frankenstein Complex** s'appelle Geoffrey Gaines et se situe dans la droite lignée d'un Herbert West par exemple, du genre maso à se compliquer la vie et se mettre dans des emmerdes pas possibles. Pourtant, Geoffrey Gaines a tout pour passer un été peinard. Sa femme Lillian, belle artiste peintre un peu torturée (elle fait des rêves étranges), désire ardemment un enfant. Le cadre, une maison isolée en pleine campagne, est mignon et verdoyant. De plus, c'est le gouvernement qui, généreux, règle les factures. Mais Geoffrey, plutôt que de s'occuper de sa femme ou de profiter de ces vacances au vert, s'enferme à double tour dans son labo et devient taciturne autant qu'irritable. Lillian fait les salles de ventes, visite le coin, croise des animaux gisant morts dans les champs, entame des dialogues de sourds avec les paysans du cru, découvrent des pièges à loups, s'aperçoit que des animaux domestiques disparaissent et rencontre un écologiste, Alex Vine, enquêtant justement sur toutes les bizarreries remarquées par Lillian. Que cache Geoffrey dans son labo ? Pourquoi ces accès de fureur lorsque Lillian tente d'y pénétrer ? Que signifient toutes ces photos d'animaux dépecés, écorchés ? Que veut dire exactement Geoffrey lorsqu'il déclare vouloir "sauver la vie" ?


● Le laboratoire de toutes les horreurs ●

Vous l'aurez compris, à travers ce film qui sonne comme un pamphlet humanitaire, Larry Fessenden expose ses inquiétudes face à la liberté de manœuvre accordée à certains scientifiques, surtout ceux soutenus par l'Etat ou l'armée. Fessenden condamne les atrocités commises au nom de la science, foudroie la folie des scientifiques qui, obsédés qu'ils sont par leurs recherches, n'hésitent pas à torturer des animaux pour essayer de découvrir les mécanismes de la vie. Même si la dénonciation trimballe parfois des clichés caricaturaux au possible (l'écolo sympa contre les immondes instances dirigeantes), elle n'en demeure pas moins forte. Une dénonciation portée par une réalisation légèrement bordélique. Difficile de dire si ce côté fouilli visuel est dû à un manque de maîtrise technique ou, au contraire, à un contrôle total, à une volonté délibérée. Toujours est-il que la mise en scène de Fessenden possède une force de persuasion incroyable. Voir notamment ce long travelling sur une table d'opération abondamment garnie d'animaux, de la souris au lapin, en passant par le blaireau et le chien, éventrés, épinglés. Des séquences vérité (caméra à l'épaule, image légèrement floue qui tremble) qui ne sont pas loin de provoquer la gerbe, qui parviennent même à faire douter sur les parts réalité/fiction du film. Les expériences menées par Geoffrey Gaines débouchent évidemment sur un argument fantastique, quelque peu décevant d'ailleurs. Pas grave, Bougrain DuBourg et Sophie Marceau auront rendu leur repas bien avant le bouquet final.

● Guy GIRAUD ●

Canada. 1991. Réal.: Larry Fessenden. Scén.: Larry Fessenden et Beck Underwood. Dir. Phot.: David Shaw. Mus.: Tom Laverack. Prod.: Rachael Horovitz et Larry Fessenden. Int.: Miriam Heavy-Lovie, Stephen Ramsey, David Van Teighem, Richard Topol, Ashley Arcement... Dur.: 1 h 57.

MUTRONICS

Des monstres rigolards se castagnent une heure trente durant. Un dessin animé japonais ? Non, un film à demi américain où latex, caoutchouc et pirouettes martiales tiennent la vedette auprès de Mark Hamill, en pleine reconversion après La Guerre des Etoiles.

● Mark Hamill se reconvertit dans les rôles de flic en proie au cafard ●

La plupart des super-héros nippons restent des produits de consommation locale, ou de la marchandise peu onéreuse destinée à remplir les progammes télé pour enfants. Mais tous ces surhommes, ces as de la justice musclée ne sont pas que des fiers à bras en cuirasse caoutchouteuse, très vifs de leur corps certes, mais généralement très lents intellectuellement parlant. Ces braves types se battent vaillamment pour tirer l'humanité des griffes d'aliens mal intentionnés. Tous sauvent la veuve et l'orphelin, tous se ressemblent comme des gouttes d'eau. Difficile, dans ce cas, de distinguer The Guyver du lot. The Guyver, un héros né en 1984 sous les crayons du dessinateur Yoshiki Takaya. Au Japon, le personnage supplante rapidement ses confrères. A vitesse supersonique, il écope de son cartoon télé, d'un merchandising rentable. Pourquoi The Guyver plus qu'un autre ? Simplement parce que Takaya a su développer une mythologie autour de son héros, une mythologie mineure certes, mais son passé et sa genèse suffisent à le rendre plus attachant, plus humain que les pantins qui s'ingénient à flanquer des roustes à des monstres rebondissant comme des balles de ping pong. Il se trouve que les bandes dessinées de Takaya sont adaptées, pour les Etats-Unis, par un certain Screaming Mad George, Japonais rebelle et ex-punk installé chez l'Oncle Sam. A Los Angeles, en quelques années, Screaming Mad George creuse son trou dans le monde des effets spéciaux de maquillage. Déjanté, il conçoit la femme-cafard de **Freddy 4**, la partouze gore de **Society**, les monstres hybrides de **Ré-Animator 2**. Associé à Steve Wang, un autre maquilleur, originaire de Taïwan celui-là, profitant de la popularité des Tortues Ninja, il tente la douloureuse opération : transplanter des héros très graphiques, très dessinés, dans un monde en trois dimensions...



sérieusement drôle

"Le dessin animé extrait de The Guyver se la joue sérieux et s'adresse à un public relativement adulte. Il aborde des thèmes adultes, contient des séquences violentes à la limite du gore. En cours d'écriture de notre scénario, nous nous sommes rendus compte qu'il valait mieux, pour rentrer dans nos frais, tourner un film pour une audience plus jeune". Pas si fou le père Screaming Mad George malgré son éternel sourire bêta. *"**Mutronics** est en quelque sorte la rencontre de **RoboCop** et de **Predator** sur fond de séquences d'action à la **Tortues Ninja** pour faire bonne mesure. Le film est, à la fois, sérieux, intense et comique"* continue l'ex-maquilleur dément. Le mot "sérieux" passe mal dans sa bouche ; il doit même l'écorcher tellement l'histoire de **Mutronics** se vautre dans des facéties dingues remontant à la nuit des temps.

The Guyver est, qu'on se le dise, le descendant direct d'une race éteinte depuis des millénaires, les Zoaoïds, des extraterrestres arrivés sur Terre à l'aube de la naissance de l'homme. Avec le temps, ces créatures se sont notamment mutées en vampires, loups-garous, minotaures, dragons... Aujourd'hui, leur chef, le Zoalord, porte fort bien veston et cravate. Il dirige une multinationale, *Chronos Corporation*, servant de façade à des expériences génétiques assez croquignolesques. Malheureusement, le dit Fulton Balcus voit l'un des savants filer à l'anglaise avec le bouclier organique qui lui permettrait de dominer le monde. Nom de cette invention redoutable : The Guyver. Et c'est un étudiant insipide qui hérite des pouvoirs de l'objet. En deux temps trois mesures, Sean Barker se transforme en champion de la justice.



● The Guyver, super-héros catcheur d'origine japonaise ●



Un des Zonaoïds, une espèce mutante en provenance d'une autre galaxie

Allié à un flic de la CIA (Mark Hamill !), à sa copine asiatique, il corrige une dizaine de monstres débiles allant de la pin-up en body de cuir noir au black rapper, appelant "brother" une créature reptile...

ultraman & godzilla

"*A l'origine du film,* Bandai Toy Company *et* Hero Communication, *les détenteurs des droits, m'ont contacté pour que je me consacre essentiellement aux maquillages. J'ai accepté cette proposition à condition que j'assure également la réalisation*". Pour superviser l'ensemble du projet, Screaming Mad George fait alors appel à son ami, le producteur-réalisateur Brian Yuzna (**Society & Ré-Animator 2** justement !), lequel servira alors de tête de pont entre Tokyo et Los Angeles. "*Les Japonais voulaient vraiment un film hollywoodien. A vrai dire, ils ne sont pas très satisfaits des productions similaires mises en œuvre chez eux. Screaming Mad George a une certaine réputation au Japon et Steve Wang s'est aussi fait un nom à Taïwan. Les gens de* Bandai *et* Hero *m'ont ainsi fait confiance. De plus, contrairement aux Américains, ils ne mettent pas leur nez partout*" continue Brian Yuzna, heureux d'avoir les mains libres et seulement trois millions de dollars dans les caisses.

Pour gagner du temps, Screaming Mad George et Steve Wang se partagent le travail. Le premier se voue à toutes les séquences impliquant des effets spéciaux complexes, des transformations, des décompositions. Le second, un fana du super-héros karatéka Ultraman, veille à la chorégraphie des combats, lesquels occupent bien un bon tiers de **Mutronics**. Malin, Steve Wang reprend quelques uns des cascadeurs de **Predator 2**, un de ses derniers films en tant que maquilleur, et débauche Haruo Matsuoka, un des élèves de Steven Seagal sur **Nico** et **Echec et Mort**."*J'ai combiné les coups de poing, le kickboxing et les prises à la gorge. Pour mieux comprendre les personnages, j'ai aussi visionné les dessins animés mettant en scène* The Guyver. *A partir de ça, je me suis concentré sur des mouvements gracieux, à la limite du ballet, au lieu de donner dans des affrontements brutaux, sanglants*". Elles ne font pourtant pas très "ballet" les empoignades de **Mutronics**. Steve Wang a beaucoup vu les films de grands monstres japonais, les **Godzilla**, où des bestioles mutantes se mettaient sur le museau des mandales terribles. D'un gabarit plus modeste, les créatures de **Mutronics** se molestent avec autant de recherches et de goût dans les contacts. Pas très zen tout ça. Les deux grands bagarreurs de saloon qu'ont été Terence Hill et Bud Spencer auraient apprécié ses baffes sonores, ses vols planés dans des décors pré-découpés, ses seconds couteaux débiles même sous la carapaces des Zoanoïds...

après les étoiles

Question casting, Screaming Mad George et Steve Wang se sont fait plaisir en mettant à contribution les tronches incroyables de David Gale (le toubib décapité des deux **Ré-Animator**) et de Michael Berryman, l'homme à la tête en pain de sucre de **La Colline a des Yeux**. Deux gueules géniales de cabot invétéré. Jeffrey Combs, le Herbert West des **Ré-Animator**, fait une furtive apparition avant de se métamorphoser en bouc humanoïde. Linnea Quigley, égérie de la série Z californienne, surtout connue pour une jolie paire de roberts, pousse un très très long hurlement et déguerpit aussi sec. Mais la grande surprise de ce générique de cinglés cinéphiles se nomme Mark Hamill. Luke Skywalker, le garçon coiffeur de **La Guerre des Etoiles**, jouant un flic dur à cuire se prenant pour l'Inspecteur Harry. Que fait-il dans **Mutronics** ? "*Les gens me demandent ce que je peux bien faire dans un film où mon personnage se transforme en cancrelat géant. C'est justement pour cette raison que j'y suis*" explique le comédien qui, en réalité, fut décidé par la réaction de ses deux fils. "*Vas y papa,* **Mutronics**, *c'est comme si les Tortues Ninja rencontraient les Transformers !*". Mark Hamill parvient à peine à se dédouaner en citant après coup Kafka et ses couplets délirants !

Marc TOULLEC

Mutronics (ex-The Guyver). *USA/Japon. 1991. Réal.: Screaming Mad George et Steve Wang. Scén.: John Purdy d'après les personnages de Yoshiki Takaya. Dir. Phot.: Levie Isaaks. Prod.: Brian Yuzna. Int.: Jack Armstrong, Mark Hamill, Vivian Wu, David Gale, Michael Beeryman, Greg Paik, Jeffreys Combs, Linnea Quigley, Jimmy Walker... Dur.: 1 h 28.*

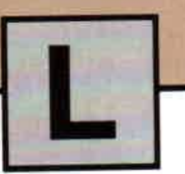


THE RESURRECTED

Tandis que Stephen King squatte littéralement Hollywood, Lovecraft ne tente que les téméraires, les cinéastes qui ne rechignent pas à visualiser "l'indicible" tant célébré par l'écrivain...



● Un des enfants monstrueux né de l'acouplement entre la science et la magie noire ●



Les adaptations de Lovecraft sont nettement moins prolifiques que celles de Stephen King et rarement en accord avec les ouvrages de l'écrivain. **Ré-Animator** et **From Beyond** n'entretiennent que des rapports lointains avec les nouvelles de l'héritier direct d'Edgar Poe. Pas facile, en effet, de visualiser ses descriptions dantesques d'entités "indicibles" dont les origines remontent à la nuit des temps. Lovecraft emploie de tels superlatifs qu'il est totalement impossible de trouver des images aussi puissantes, aussi évocatrices que ses fièvreuses lignes. "*Je pense sincèrement que Lovecraft est l'écrivain le plus terrifiant de toute la littérature. Mais on ne peut l'adapter facilement sans se livrer à une sorte de trahison. Lovecraft n'écrit pas des intrigues linéaires et c'est justement ce que le cinéma demande*" témoigne Dan O'Bannon, réalisateur de **The Resurrected**. Dan O'Bannon n'est pas un inconnu. Copain de campus de John Carpenter avec qui il commet **Dark Star**, il écrit **Alien**, **Total Recall** et **L'Invasion Vient de Mars**. Metteur en scène, O'Bannon donne à la parodie fantastique l'un de ses rares fleurons avec **Le Retour des Morts-Vivants**. Lecteur vorace de Lovecraf depuis ses douze ans, il n'a pas d'autre choix que de retourner le mini-roman de l'écrivain, "L'Affaire Charles Dexter Ward", dans tous les sens pour en extraire l'essentiel. "*La façon dont Lovecraft rédige son livre est très curieuse. Ainsi, Charles Ward s'avère très froidement dépeint, avec beaucoup de distance, comme dans un compte-rendu journalistique, à la façon du rapport d'un policier aussi. Et jamais vous ne savez qui est le rapporteur des faits. Lorsque vous adaptez le roman, vous vous posez une question essentielle : dois-je modifier le personnage principal de façon à qu'il devienne le héros du film ? J'ai rejeté cette possibilité. Cela aurait tué la sensibilité de Lovecraft, la spécificité de son livre. J'ai donc pris le problème à l'envers. La description de Charles Ward demeure la même, mais son environnement, les autres protagonistes subissent des modifications*". Tout naturellement, le détective privé John March confie à son magnéto-cassette l'investigation la plus étrange de toute sa carrière, l'affaire Charles Dexter Ward... Scientifique rationnel, Charles Dexter Ward s'installe en Nouvelle-Angleterre dans l'imposante maison qu'occupait l'un de ses aïeux, Joseph Curwen, un alchimiste vivant au 18ème siècle. Il découvre les notes de son ancêtre, son laboratoire et, dès lors, se passionne pour ses travaux. La passion tourne rapidement à l'obsession, à tel point que Claire, son épouse, engage John March pour découvrir ce que dissimule son mari. Il s'aperçoit que ce dernier reproduit les expériences interdites de John Curwen sur la réanimation des morts. Découvrir le secret de l'immortalité, quitte à recourir à la magie noire, tel était son désir. Ce secret, c'est désormais celui de Charles Dexter Ward. Dans les catacombes, sous la maison, John March trouvera les "erreurs" monstrueuses des expériences des deux hommes. Apparaît également, dans les alentours, un mystérieux docteur Ash...



● Un flash-back au 18ème siècle, l'origine du mal ●

"*Le fantastique est un genre excessivement exploité à mon goût. C'est pourquoi j'ai particulièrement apprécié le script de* ***The Resurrected****, lequel n'a rien d'un film d'horreur de plus. Il combine merveilleusement des éléments contemporains à tout ce qui constitue l'essence même du conte gothique*" conclut le producteur Mark Borde. Banco : **The Resurrected** date de 1991, mais pourrait fort bien être estampillé 1960-65, âge d'or du fantastique gothique, époque à laquelle Roger Corman tournait **La Malédiction d'Arkham**, adaptation assez vague de "L'affaire Charles Dexter Ward". L'intemporalité peut être, sous la poussière et le respect des règles, une grande qualité.

● **Cyrille GIRAUD** ●

The ***Resurrected****. USA. 1991. Réal.: Dan O'Bannon. Scén.: Brent V. Friedman d'après le roman de H.P. Lovecraft. Dir. Phot.: Irvin Goodnoff. Effets spéciaux : Todd Masters. Prod.: Mark Borde & Kenneth Raich pour Scotti Brothers. Int.: Chris Sarandon, Jane Sibbett, John Terry, Robert Romanus...*



SOMETIMES THEY COME BACK

Stephen King toujours et encore. L'année dernière, c'était, à Avoriaz, La Créature du Cimetière et son gros rat mutant bouffant les ouvriers d'une filature. Aujourd'hui, ce sont trois mauvais garçons, des James Dean zombifiés et hargneux, persécutant un brav' prof dans Sometimes they Come Back...

● *Un rocker zombie particulièrement rancunier* ●

La filmographie des adaptations de Stephen King s'allonge à une vitesse hallucinante. Juste après **Sometimes they Come Back**, ont été tournés **The Dark Half** de George Romero, **Sleepwalker** de Mick Garris et **The Lawnmover Man** de Brett Leonard. Et Hollywood annonce encore une flopée de "King movies". Or, **Sometimes they Come Back** n'est pas tout à fait un film ; c'est un téléfilm de luxe, remonté pour les besoins de l'exploitation européenne en salles. Au réalisateur Tom McLoughlin de veiller à ne pas traumatiser les ménagères américaines. *"Dans une scène, trois blousons noirs commencent à se décomposer en une sorte de magma dégueulasse. Dans une autre, l'un d'eux se déchire le visage pour blaguer. On a été plutôt loin pour un téléfilm. Mais les téléspectateurs américains ne verront pas ces séquences. La production les présentera seulement dans le montage prévu pour l'Europe"*.
Adapté d'une des courtes nouvelles de l'anthologie "Danse Macabre", **Sometimes they Come Back** est le prototype même de l'histoire écrite par le King. Une petite ville du Maine, 1962, le jeune Wayne Norman meurt sous les coups de trois voyous avant que ceux-ci, dont la voiture reste coincée sous un tunnel, ne périssent eux aussi, écrasés par un train lancé à pleine vitesse. Trente ans plus tard, le frère de Wayne, Jim, témoin du drame, revient sur les lieux pour enseigner. Progressivement, les élèves de sa classe disparaissent tragiquement pour être presque aussitôt remplacés par les voyous autrefois morts sur les rails. Ceux-ci, au volant d'un bolide crachant des flammes, le persécutent et réussissent à le faire accuser des meurtres successifs...
"J'étais nerveux à l'idée d'adapter une histoire de Stephen King. Ces récits sont si cérébraux. Il se montre toujours à l'écoute des pensées des personnages. Il pénètre réellement dans leur intimité. Dans un film, il est capital de tout visualiser. Porter Stephen King à l'écran est donc un défi". Le défi de **Sometimes They Come Back** passe d'abord par l'adaptation de la nouvelle elle-même, une nouvelle gratinée, souvent complaisante dans la violence. *"Stephen King y insiste pas mal sur le gore. Nous savions que ça ne passerait pas à la télé. Nous avons ainsi éliminé la mort de la femme de Jim et le rituel au cours duquel celui-ci se tranche quelques doigts. Par contre, nous nous sommes plus orientés sur les rapports de couple entre Jim et Sally, sur la présence du fantôme de Wayne. Toutefois, toutes ces modifications ne changent pas grand chose aux intentions de l'histoire originale. Elle perd en horreur physique ce qu'elle gagne en terreur psychologique. Dans le film, ce ne sont pas les doigts sectionnés ou les zombies en putréfaction qui provoquent la peur. C'est simplement le fait de s'installer dans un endroit paisible pour voir, soudain, le passé vous rattraper"*. A part les maquillages arborés par le trio de blousons noirs sataniques, **Sometimes they Comes Back** coupe donc les vivres aux as des prothèses dégoulinantes.
Si le film du réalisateur de **Rendez-Vous avec un Ange** et de **Vendredi 13** sixième du nom déballe gentiment une intrigue basée sur les remords de son prof de héros, il ne retrouve pas, loin s'en faut, la puissance d'un **Simetierre**. Trop pauvre, le matériel de base à la disposition de Tom McLoughlin. "**Sometimes they Come Back** tient plus de **Stand by Me** et de **Dead Zone** que de **Simetierre**". La vérité vraie. C'est le hic justement ; **Sometimes they Come Back** bouffe à tous les râteliers. A celui de **Stand by Me**, de **Peur Bleue** même (beurk !), de **It**, et de **Simetierre** surtout. Il reprend systématiquement toutes les constantes de l'œuvre du King : la petite communauté rurale, la résurgence du passé, la vengeance d'outre-tombe... Même la voiture des trois voyous est une cousine de la *Plymouth* de **Christine**. Quelle marmelade !

● **Marc SHAPIRO** ●

***Sometimes They Come Back**. USA. 1990. Réal.: Tom McLoughlin. Scén.: Lawrence Konner et Mark Rosenthal. Dir. Phot.: Bryan England. Mus.: Terry Plumery. Effets spéciaux : Gabe Bartalos. Prod.: Dino De Laurentiis. Int.: Tim Matheson, Brooke Adams, Robert Rusler, Chris Demetral, Robert Hy Gorman, Carl Mueller... Dur.: 2 h.*



● Les 4 visages du Borrower : look canin - l'erreur est extraterrestre, look touriste à lunettes - Tom Towles bêtement heureux, look clochard - Antonio Fargas halluciné, look médecin propre sur lui - enfin dès qu'il aura posé la tête ! ●



THE BORROWER

Malgré les apparences, The Borrower n'est pas la suite de Hidden. D'une tête tranchée à l'autre l'alien de John McNaughton adopte la même démarche mécanique, et innocente. Le réalisateur de Henry : Portrait of a Serial Killer étudie un cas unique de meurtrier extraterrestre...



L'année dernière à Avoriaz, John McNaughton impressionne, dérange, indispose le public avec **Henry, Portrait of a Serial Killer**, semi-documentaire froid, clinique, traitant d'un tueur psychopathe. Une rupture sèche dans la filmographie très routinière des grands couteaux de l'écran, un dossier exceptionnel aussi à l'usage des psychologues. Pourtant, à l'origine, John McNaughton devait, tout banalement, tourner un film d'horreur bêta, une énième redite de **Halloween**. Une série B. La série B, la voici, **The Borrower**. B mais pas Z. Le producteur lui flanque entre les mains un manuscrit déplorable, une histoire mille fois racontée. Un extraterrestre, prisonnier de droit commun de la police de sa planète, est exilé sur Terre pour purger sa peine. Cannibale de son état, ses pairs lui autorisent une enveloppe humaine. Mais, au terme d'un certain délais, la tête se décolle des épaules. Décapité, il doit donc en changer immédiatement ; il saisit la première personne qui passe à sa portée. Mathématiquement, méthodiquement, inexorablement, John McNaughton répète l'opération une demi-douzaine de fois.

en toute logique

*"Après **Henry**, j'ai lu une tonne de scénarios stupides qui alignaient les séquences à effets spéciaux sans se soucier des rapports avec l'histoire. A l'origine, le script de **The Borrower** s'avérait aussi pitoyable que les autres. Il y avait tellement de clins d'oeil, de private-jokes qu'il était impossible d'y croire une seconde. Pourtant, nous y avons planché un moment pour en tirer le meilleur parti. Désormais, dans **The Borrower**, les effets sont étroitement liés au concept même du film, et jamais gratuits. Il y a cet extraterrestre perdu sur terre, sa tête tombe à intervalle régulier. Il se comporte comme un lion ; il n'est donc pas mauvais au fond, il a seulement faim".* John McNaughton prend son scénario à bras le corps, le débarrasse de tous les artifices habituels, des effets spéciaux superflus. Il n'en conserve que le squelette, les pérégrinations quasi sommanbules de son héros. Un héros qui erre sans but précis contrairement à son voisin de **Hidden**. Il marche, observe ce qui l'entoure, enregistre de manière purement mécanique les images, les comportements, les reproduit souvent de façon imbécile. S'il commence à s'adapter au terme du film, c'est à force d'avoir accumulé les gourdes, les bévues. *"Je déteste l'humour essentiellement bâti sur des gags dûment prémédités par les scénaristes. A l'opposé, l'humour de **The Borrower** provient essentiellement des situations. Il nait de lui-même, naturellement, sans intervention d'une plume extérieure. Je considère que cette forme d'humour très noir fonctionne bien. L'emploi des effets spéciaux est tenu par le même point de vue. Toutes les séquences gore sont justifiées par le fait que l'extraterrestre doir changer régulièrement de tête. Cela fait partie intégrante de l'histoire. Cela n'a rien de gratuit. Selon moi, **The Borrower** est une métaphore sur le métier de comédien. L'alien agit comme un acteur ; il assume l'existence et la personnalité d'autres gens".*
Pragmatique, John McNaughton réussit son coup. Impossible de porter un jugement sur les décapitations peu délicates occasionnées par son vagabond. Sous la botte d'un réalisateur bouffeur de bandes dessinées et connaissant par cœur la filmographie des extraterrestres au cinéma, le "borrower" (quelque chose comme "l'emprunteur") n'aurait été qu'un alien de plus, un méchant sanguinaire, agissant par sadisme. Sous la direction de John McNaughton, il se montre très avenant la plupart du temps. Il accepte les lunettes de soleil que lui tend une automobiste bavarde, la chemise hawaïenne que lui offre son pote le clochard. A la soupe populaire, il mâche une souris crevée sans se rendre compte de la farce douteuse de son compagnon de table. Bref, une bonne pâte.
*"En fait, **The Borrower** n'a presque plus rien en commun avec le film prévu à l'origine. En terme d'effets spéciaux, il était monstrueux. Armé d'un pistolet laser, l'alien dégommait tout le monde. Il nous aurait fallu des millions de dollars supplémentaires pour mettre en images ce script. L'alien flanquait aussi le feu à des immeubles entiers, tuait des dizaines de gens. Nous avons considérablement élagué le superflu. Notre vaisseau spatial n'est aujourd'hui qu'une surface vide avec une lumière blanche. L'engin du départ renfermait notamment un tableau de bord très élaboré".* Paradoxalement, les raccourcis de McNaughton enrichissent considérablement **The Borrower**, lui confèrent cette simplicité, cette fluidité, ce classicisme dans l'écriture qui est la marque des meilleures séries B. Exit donc le manuscrit de Sam Egan (**Elvira, Mistress of the Dark**), bonjour les retouches de Richard Fire, déjà complice de John McNaughton sur **Henry** !

fidèle à lui-même

Les détracteurs de **The Borrower** argumentent que John McNaughton a tourné le film pour bouffer, pour payer ses traites. Le cinéaste se serait compromis dans une infâme série Z que la plus Z des boîtes de production hésiterait à mettre sur son catalogue. Réactions surprenantes puisque **The Borrower** ne cesse d'empiéter sur l'univers crasseux, redoutablement réaliste, sombre, de **Henry, Portrait of a Serial Killer**. A Travers des images crues, dures, dépourvues du moindre chi-chi artistique, John McNaughton épie sans cesse la misère des sans-logis, des clochards qui roupillent sur les trottoirs de Los Angeles. Los Angeles ? The **Borrower** semble pourtant se dérouler à Chicago ou Detroit, des cités sales, pluvieuses. *"Jamais, à la vision de **The Borrower**, vous ne pourrez identifier Los Angeles. Nous avons fait en sorte que ce Los Angeles là ne ressemble pas du tout à Los Angeles. Nous avions d'ailleurs une règle à ce sujet : pas un seul palmier dans le champ de la caméra !".* L'espace de deux ou trois minutes, le réalisateur promène sa caméra le long d'une plage, pour la braquer presque aussitôt sur les cheminées d'usine qui la longent. Mais John McNaughton dit toute la vérité sur Los Angeles comme il l'a déjà fait sur Chicago : les villes américaines sont dégueulasses, dangereuses, même pour un extraterrestre immortel. Celui-ci, en circulant sur le trottoir, reçoit en pleine tête une bouteille lancée par un hooligan. Il se retourne à peine.
Tout petite production qu'il est, souvent tourné de nuit dans des décors naturels, **The Borrower** dépasse finalement le cadre très restrictif du genre. Inéluctablement, l'extraterrestre agit, jamais conscient du mal qu'il engendre, des souffrances qu'il entraîne. Un innocent en quelque sorte, le frère incongru de ce "serial killer" qu'est Henry, lui aussi poussé au meurtre par des pulsions incontrôlées, incapable de faire la différence entre le bien et mal. Henry tue parce que tuer est vital pour lui, indispensable à son équilibre. Les méfaits de l'extraterrestre de **The Borrower** ne tiennent sans doute pas à une enfance malheureuse, martyre, sur une planète lointaine mais, de leur accomplissement, s'extirpe la même candeur terrifiante, la même nécessité. Tuer sans réfléchir au sens du mot "tuer" car c'est dans l'ordre des choses, dans la logique inexorable de la marche du monde. De **Henry** à **The Borrower**, John McNaughton est bel et bien demeuré le même.

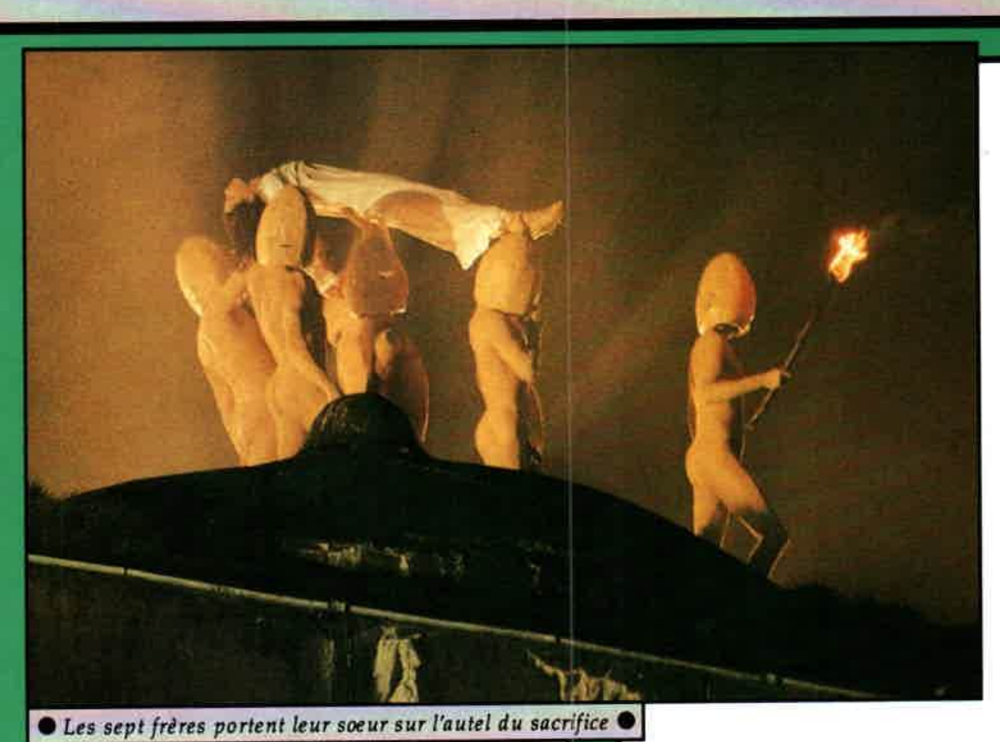
● **Marc TOULLEC** ●

The Borrower. USA. 1989. Réal.: John McNaughton. Scén.: Sam Egan, Mason Nage et Richard Fire. Dir. Phot.: Julio Macat et Robert New. Mus.: Robert McNaughton. Effets spéciaux : Kevin Yagher & KNB. Prod.: R.P. Sekon & Steven A. Jones pour Vision Pictures. Int.: Rae Down Chong, Don Gordon, Antonio Fargas, Bentley Mitchum, Tom Towles, Madden Amick... Dur.: 1 h 28. Dist.: Métropolitan Filmexport.

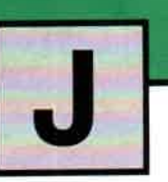


XANGADIX

Les héros ont leur chiffre porte-bonheur, le 7. Les 7 Mercenaires, Les 7 Samouraïs, Les 7 Jours du Condor, 7 Jours en Mai, 7 Ans de Réflexion... Xangadix retourne le 7 et le métamorphose en symbole démoniaque. Les 7 en question sont autant de psychopathes, uniquement soucieux d'engrosser leur sœur pour que celle-ci accouche du destructeur de l'humanité.



● *Les sept frères portent leur soeur sur l'autel du sacrifice* ●



Jusqu'à présent, le cinéma fantastique hollandais nous a habitués à des films soit feutrés, soit profondément subversifs à l'image du **Quatrième Homme** de Paul Verhoeven. De hollandais, **Xangadix** n'en a que la nationalité. Originaire de Rotterdam, détenteur d'un doctorat en sciences politiques et réalisateur de sept films, Rudolf Van Den Berg filme à l'américaine ce qui peut se définir comme la version batave et ethnologique de **La Malédiction** mixé à **Rosemary's Baby**. Tout **Xangadix** tourne autour de naissances. Dès les premiers instants, une femme met au monde sept bébés, sept garçons, sept disciples du dieu Xangadix. Xangadix, divinité maléfique des indiens Mahxitu découverte en 1934 par un professeur d'anthropologie de La Sorbonne. A sept ans, les bambins déciment seize autres enfants et, avec leur sang, badigeonnent un étrange symbole sur les murs. Internés dans une véritable forteresse, ils finissent par s'évader au terme de leur vingtième année. Objectif de ces frères diaboliques : féconder leur sœur pour donner naissance à Xangadix. Emalee Lucas, 14 ans, est cette sœur, perturbée par des cauchemars depuis peu. Avec sa prétendue mère, elle s'installe sous une tente, dans une forêt proche de la prison d'où viennent de s'extirper les sept monstres après un beau massacre...

Très sérieuse cette histoire. Pour avoir bien compris les mécanismes du bon cinéma fantastique américain, Rudolf Van Den Berg crédibilise au maximum un scénario ahurissant. Les sept suppôts de Xangadix sont ainsi le fruit d'expériences sur les bébés éprouvettes, l'accouplement et les rituels ancestraux auxquels se livrent les frères s'inspirent ouvertement des traditions de certaines peuplades reculées d'Amérique du Sud et d'Océanie... De même, Victoria Lucas, photographe animalière, travaille pour la revue *National Geographic* et le gouvernement hollandais délègue un super-flic sur l'affaire... Tous ces bons alibis permettent à Rudolf Van Den Berg de mieux délirer lorsque les sept salopards agressent Emalee et sa mère. Là, on retombe dans les clichés du bon petit gore des familles. Tête coupée d'un revers de machette, tête percée à travers une porte... Il n'y a pas un millier de façons de tuer son comtemporain et le cinéma américain a déjà épuisé la quasi totalité des possibilités. Passée cette récréation nécessaire, le réalisateur redresse la barre, retrouve les tonalités inquiétantes des prémices de **Xangadix** lors d'une cérémonie de mariage improvisée dans les détritus, les éboueurs locaux étant en grève ! La fiancée y porte pour seule robe une toile de plastique transparent. Une image surréaliste.

Dire que **Xangadix** lèche les pompes au fantastique cent pour cent américain serait pourtant injuste. Une multitude de détails révèlent ses racines européennes, dont l'importance accordée à la sexualité surtout et aux conséquences d'une peur panique de l'organisme, l'incontinence. Ce n'est pas franchement agréable à voir, mais c'est pourtant le genre de petits riens qu'un réalisateur américain aurait contourné par quelques chaudes larmes et des cris hystériques. Le cinéaste s'attarde également sur les règles difficiles de Emalee Lucas, épanchement dont dépend la naissance de Xangadix. Dommage que la représentation de celui-ci ne soit guère à la hauteur : un gros embryon aux énormes yeux de poisson dans un bocal en forme de cristal. N'ayant pas de bons spécialistes de la confection des monstres à domicile, Rudolf Van Den Berg bricole ce fœtus pas crédible pour trois fois rien ! Il aurait très bien pu se passer de ces images kitsch pour continuer à suggérer. Une suggestion qui est à l'origine des meilleurs moments du film : un docteur à priori bien rationnel s'enduit le visage de boue pour invoquer un diable exotique, une bande de gamins aux crânes rasés peint les doigts ensanglantés d'étranges symboles sur les murs de leur crêche... Troublant.



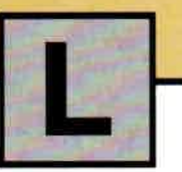
● *Emalee Lucas, la vierge promise au dieu Xangadix* ●

● **Marc TOULLEC** ●

***Xangadix** (ex-**Rituals**). Pays-Bas. 1991. Réal.: Rudolf Van Den Berg. Scén.: Leon de Winter. Dir. Phot.: Theo Bierkens. Mus.: Patrick Seymour. Prod.: Chris Brouwer & Haig Balian. Int.: Esmée de la Bretonnière, Monique Van de Ven, Kenneth Herdigein... Dur.: 1 h 43.*

ÉVASION DU CINÉMA "LIBERTÉ"

La Pologne nouvelle règle ses comptes avec le Parti, les fonctionnaires obtus, les censeurs. Quasi autobiographique, **Evasion du Cinéma "Liberté"** sonde un petit employé castrateur comme on les déteste bien...



e fantastique de l'ex-bloc de l'Est ignore tout des conventions du fantastique occidental dont l'imaginaire repose sur le rêve, la volonté de franchir les limites du quotidien. En Pologne, fantastique se traduit par allégorie, métaphore, deux moyens de traiter des problèmes du présent. Voici deux ans, **La Femme du Marchand de Pétrole** gueulait sa haine du communisme via l'onirisme et l'immédiate concrétisation des songes. **Evasion du Cinéma "Liberté"** est de la même école, une école qui règle ses comptes avec la bureaucratie procédurière du Parti, qui politise le fantastique. Cinéaste engagé venu de la télévision, Wojciech Marczewski établit l'état de santé de la création cinématographique polonaise à travers les pérégrinations de son héros. Un type ordinaire, banal, un fonctionnaire transparent, soumis à ses supérieurs hiérarchiques. Et cet employé modèle de l'Etat censure les films, les charcute, coupe tout ce qui ne rentre pas dans les normes. Un boulot ingrat. Méprisé par son entourage, renié par sa fille, ce brave type trop zélé se laisse progressivement gagner par les remords que symbolise un personnage "castré" par ses soins. Persécuté par ce "fantôme" sortant de l'écran, le bon petit fonctionnaire apprend alors le sens du mot "liberté"..
Evasion du Cinéma "Liberté", version polonaise de **La Rose Pourpre du Caïre** de Woody Allen, se déroule dans la réalité historique avant de devenir un film. En 1986, Wojciech Marczewski soumet son manuscrit à la "commission ministérielle d'acceptation des scénarios". Ce n'est qu'à la disparition de cette dite commission en 1989 que le cinéaste peut enfin donner le premier coup de manivelle. Trois ans de tracas administratifs, de démarches ubuesques, de dialogues de sourds avec des fonctionnaires obtus... Mais ces trois années ont, aussi, contribué à nourrir le pamphlet anti-con qu'est **Evasion du Cinéma "Liberté"**. Ceci dit, même sous Giscard, des fonctionnaires, ciseaux en main, déambulaient dans les couloirs du Centre National de la Cinématographie. Imaginez que Mad Max et Leatherface viennent les hanter et vous aurez une idée précise de ce que pourrait être une version occidentale de **Evasion du Cinéma "Liberté"** !



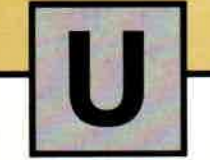
● La censure ne permet peut-être pas de tout voir mais n'empêchera jamais qu'on ouvre sa gueule ●

● Cyrille GIRAUD ●

Ucieczka Z Kina "Wolnosc". Pologne. 1990. Réal.: Wojciech Marczewski. Scén.: Wojciech Marczewski. Dir. Phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: Zygmunt Konieczny. Prod.: Film Studio "Tor". Int.: Janusz Gajos, Zbigniew Zamachowski, Teresa Marczewska... Dur.: 1 h 32.

IMMER ET EWIG

Alors que la majorité des réalisateurs se vendent à la standardisation, d'autres cherchent, fouillent, bricolent dans leur coin. Installé en Suisse, l'Iranien Samir est de ceux-là, de ces pionniers du cinéma de demain...



n film suisse parlant allemand réalisé par un Iranien. Cocasse. Cosmopolite, **Immer & Ewig** est le film de toutes les audaces. Audaces plastiques, et surtout narratives. Expérimental ? Oui sans doute. Mais Samir, le metteur en scène, intègre si bien tous les éléments disparates dont il dispose qu'il parvient à raconter une histoire. Pas évident. Abattus par un flic dans un super-marché, Claude, un anarchiste militant et Dodo, une shampouineuse lettrée, s'attachent l'un à l'autre au Royaume des Morts. Translucides et impalpables, ils reviennent sur Terre. Claude constate que la police tente de le faire passer pour un dangereux terroriste en truquant les preuves de sa disparition. Dodo assiste au dit chagrin de son fiancé, lequel n'a rien changé à ses habitudes au lendemain de sa mort... Retour au Royaume des Morts, devant un guichetier à la langue bleue à force de coller des timbres depuis des millénaires. Les tourtereaux obtiennent un sursis. De nouveau mortels, ils ont douze heures pour se prouver leur amour. En cas d'échec, ils reviendront à la case départ...
Doué d'une imagination foisonnante, Samir compose, invente des images comme rarement cinéaste l'a fait. Par les bonnes grâces de l'informatique, il incruste dans le plan objets et pensées. Ainsi, lorsque Dodo regarde une pendule, elle se glisse dans un angle du cadre. Pour les pensées, il systématise le procédé. Dans ce qui peut s'apparenter à des bulles de bande dessinée, Samir loge des images passant du kitsch à la violence, parfois commentées par des musiques bien typées, les Beatles par exemple... Révolutionnaires, ces nouvelles images ne tuent jamais l'émotion, le pamphlet social, le regard acide du cinéaste sur les manipulations policières. Pionnier d'un cinéma total, carrefour de techniques et de média à priori antagonistes, Samir a une tête aussi pleine que ses images sont riches.



● Dodo, la shampouineuse ●

● Cyrille GIRAUD ●

Immer & Ewig/Always & Forever. Suisse. 1991. Réal.: Samir. Scén.: Samir & Martin Witz. Dir. Phot.: Samir & René Baumann. Mus.: The Young Gods. Prod.: Dschoint Ventschr AG/Videoladen. Int.: Oliver Broumis, Nicole Ansaris, Stefan Stutzer, Johanna Lier, Heider Züger, Roland Wiesnekker... Dur.: 1 h 30.



RAMPAGE

LE SANG DU CHATIMENT (*version intégrale*)

Avoriaz innove dans le bon sens en présentant la version de **Rampage** remontée par son auteur, William Friedkin lui-même, et enrichie d'une demi-heure. Signalons qu'à l'origine, le film est déjà un chef-d'œuvre !



● *Charles Reece dans sa cellule. La veille, le verdict est tombé : condamné à mort* ●

Surprise de dernière minute. Une bonne surprise. Une très bonne surprise. Figurez-vous que **Rampage** de William Friedkin, sorti en France en octobre 88 sous le titre **Le Sang du Châtiment**, clôturera ce 20ème festival d'Avoriaz. Ah bon, quoi que qu'est-ce et, surtout, pourquoi ? On vient d'apprendre en fait que William Friedkin a succombé à cette mode qui consiste à enrichir de séquences coupées au montage le métrage initial. Après **Lawrence d'Arabie**, **Le Grand Bleu**, **37° 2 le Matin**, **Spartacus**, **Andrei Roublev**, qui ont connu une deuxième exploitation en salles, et nombre de films sortis en laser disc dans leur version complète (**Aliens**, **Shining**), c'est donc au tour de **Rampage** de se livrer au jeu du film élastique. Friedkin étire son 1 h 37 en plus de 2 h. Une demi-heure supplémentaire dont on découvrira la teneur samedi 18 janvier à Avoriaz.

Rampage, s'il n'est pas le meilleur film de Friedkin, est en tout cas le préféré des accros du réalisateur. Friedkin nourrit une passion explosive pour le film de genre. Dans **Rampage**, il touche à la fois au psycho-killer à tendance onirique, au polar et au film de tribunal, via, dans l'ordre, les meurtres commis par un jeune assassin illuminé, l'enquête consécutive à son arrestation, et son jugement. Mais ce qui sur le papier ressemble à une banale série B devient à l'écran un monument de cinéma sur la corde raide, un chef-d'œuvre emprisonné dans sa camisole de force. Parce que chez Friedkin, rien n'est simple, les angles ne sont pas forcément droits, deux plus deux ne font pas toujours quatre. Et les angoisses, les doutes, les questions du cinéaste font exploser les règles du genre. Friedkin, naturellement, de par sa seule personnalité, élève le débat, haut, très haut. Les degrés de lecture sont nombreux dans **Rampage**. Débat sur la folie, réquisitoire contre la peine de mort, procès de la justice... Au centre des interrogations de Friedkin, Charles Reece, le meurtrier qui se badigeonne sensuellement le corps avec le sang de ses victimes. Qui est-il ? Quelles sont ses intentions ? Qu'est-ce qui dans le passé ou le présent pourrait expliquer ses actes ? Est-il cliniquement fou ?, auquel cas il finirait en asile psychiatrique ? Est-il sain d'esprit ?, et alors il passerait à la chaise électrique.



Le réalisateur de **L'Exorciste** et de **Police Fédérale Los Angeles** tente de répondre à ces questions en brossant une galerie de portraits incroyables. Du procureur général Fraser au père d'une jeune victime, en passant par la mère de l'assassin et les jurés du tribunal, Friedkin n'oublie jamais de donner la parole à ses personnages. **Rampage** multiplie les points de vue, répond à une vérité par une contre-vérité, s'enlise volontairement dans son discours, perd les pédales. La vie d'un homme est en jeu et Friedkin, maître à bord, coule avec son navire. Car dans **Rampage**, personne ne détient la vérité qu'une loi vaine tente vaille que vaille de délivrer. Dans **Rampage**, tout le monde cherche à l'approcher, cette vérité qui permettrait de statuer sur le sort de cet homme dangereux au physique d'innocent, pour, finalement, baisser les bras et se dire que le doute pour l'Homme, c'est un peu comme les moulins pour Don Quichotte, mieux vaut ne pas les combattre.

Que peut ajouter Friedkin à un film culte, parfait ? Pas facile à deviner. Si jamais les scènes manquantes du montage initial portaient encore d'autres points de vue sur l'histoire, si jamais cette demi-heure enrichissait de nouveaux personnages ce qui ressemble déjà à une terrible tragédie, nul doute que **Rampage**, version intégrale, serait cette fresque humaine qui, à travers un genre codé, extirpe d'une défaite totale le plus grand des espoirs.

● **Vincent GUIGNEBERT** ●

USA. 1987. Réal.: William Friedkin. Scén. William Friedkin d'après le roman de William P. Wood. Dir. Phot.: Robert D. Yeoman. Mus.: Ennio Morricone. Prod.: David Salven pour DEG. Int.: Michael Biehn, Alex McArthur, Nicolas Campbell, Deborah Van Valkenburgh, John Harkins... Dist.: Metropolitan.



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

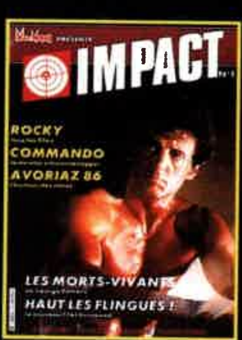
23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, entretien maquilleur..
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci..
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, The Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 (novembre 91) Evil Dead 3, The Rocketeer,





IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger..
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Prédator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, Jackie Chan, les Arts Martiaux.





BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 ☐ ☐

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

LE FORUM DES LECTEURS

A PROPOS DE TERMINATOR 2

William DELIERS

... Je viens de terminer la lecture de votre forum sur **T2**. Très intéressant. Comme d'habitude, J.P.P. se retrouve seul face aux réactions des deux compères Rallouch et Toullec. Aussi je me décide à l'épauler. **T2** ne restera dans les mémoires que pour le gigantisme des effets spéciaux. Que chacun se replonge dans les souvenirs qu'il garde du premier. Sont-ce ces sacro saints effets spéciaux dont tout le monde ne cesse de parler qui ressurgissent ? Non ! Ce sont des souvenirs humains de flics désespérés qui font feu sur un homme qui paraît indestructible et qui dévaste entièrement un commissariat. C'est la fuite en avant d'une future mère sachant que, quoiqu'elle fasse, son fils se battra pour la survie du monde dans un futur obscur. ...

ean-Philippe PIERRE

... **T2** est une épopée spectaculaire, pleine de fureur. Au contraire d'un Paul Verhoeven qui semble s'être quelque peu fait engloutir sous son **Total Recall** pourtant potentiellement très riche, Cameron, malgré le gigantisme de l'entreprise signe là une oeuvre en tout point remarquable, bien éloignée des autres grosses productions américaines. Car, sans perdre ses qualités de spectacle exceptionnel, **T2** a une âme. Etonnamment intimiste pour ce genre de productions, **T2** repose sur des personnages : Sarah et John Connor, Dyson le scientifique, et le Terminator. Oui, le Terminator qui s'humanise et comprend le sens et la valeur de la vie juste avant de disparaître. ...

Nicolas BONNICI

... Après avoir revu **T2**, juste pour les yeux, je me suis dit qu'une nouvelle race de films était née. Un genre où les prouesses technologiques des effets spéciaux (d'une perfection frustrante...) et la tête d'affiche (ah, Schwarzy, quand tu nous tiens...) permettent de commettre un "déni de scénario" sans pour autant mettre en péril sa place au box-office. Dommage quand même que Cameron casse le rythme du film avec les récitatifs "sortez les violons" du jeune John. Bref, un tantinet déçu, j'attends impatiemment le troisième épisode **L'Etroit T3**, ou **Tais-toi T3**, voire même **Terminator contre Robocop** ! ...

Jean-Marc PONCE

... Je viens mettre mon grain de sel dans la soupe **T2**. Je dis "soupe" mais j'y ai quand même goûté quelques bons morceaux de bidoche, et en particulier deux, qui la rendent digeste : les FX qui font, je pense, l'unanimité, et Linda Hamilton qui traine (laisse ?) tous les autres derrière elle, dont ce gros plouc de Schwrznggr, et ce petit plouc de Edward Furlong qui nous fait John Connors Jr genre kid-amerloque-bouffeur-de-pop-corn-avec-ze-tee-shirt-Public-Enemy du plus mauvais goût. Ensuite, il y a l'assaisonnement vraiment fade, composé d'une histoire déjà pôvrement linéaire, mais en plus en dents de scie (paradoxe ?). En résumé, des petits morceaux scéniques goûteux reliés entre eux, hélas, par un bouillon opaque. ...

Claude MONNIER

... Si l'on considère que la conception de **T2**, de la première ligne écrite par Cameron et Wisher à la sortie du film aux States, n'a pris qu'une année, alors oui, **T2** est une oeuvre proprement extraordinaire, car chaque image est efficace, formellement réfléchie et belle, complexe et parfaite techniquement. Celui qui nierait, après avoir vu **Abyss** ou **T2**, que Cameron est le plus grand travailleur d'Hollywood serait un imbécile. La somme de travail requise par **T2** achèverait plus d'un metteur en scène. Quand on regarde le visage serein de Cameron dans les interviews, quand on le voit ensuite se démener comme un fou sur le plateau, on se dit que cet homme est une sorte de génie, ou du moins un être d'exception. ...

Boris SENTENZA

... **T2** plait apparemment autant qu'il déçoit. je fais partie des déçus. James Cameron est-il un prophète légume ou un illusionniste hollywoodien ? Où est le génie dans **T2** ? Les effets spéciaux ? Et alors, tout ce qui brille n'est pas d'or. Vous êtes aveugles les mecs : vous vous acharnez à justifier chaque défaut de **T2** d'une façon qui frise l'hystérie. Vous êtes des journalistes ou des groupies ? Allons, le scénario prend l'eau pendant plus de deux heures et finit logiquement par sombrer dans le ridicule. Tout est mal ficelé, grossièrement souligné, démagogique à l'extrême... Toutes les composantes réunies du mauvais film de teen-ager. La morale n'est ni simpliste, ni naïve. Elle est, dans le contexte bien sûr, racoleuse, prétentieuse, risible. Soit on nous prend pour de stupides carottes, pour des végétaux ultra-médiatisés, soit Cameron s'imagine pouvoir, à travers son oeuvre, aider les hommes à se comprendre entre eux, changer le monde. Ils faut tous qu'ils nous fassent leur petite croisade. Par pitié, Hollywood, assez ! ...



Séquence émotion avec le Terminator et John.



Linda Hamilton, dans le rôle de Sarah Connor, reçoit plus de suffrages que Schwarzenegger.

Emmanuel GHARBI

... On attendait beaucoup de **T2**, autant qu'on peut attendre d'un film de James Cameron, un des seuls réalisateurs capables de filmer des aventures "larger than life" sans oublier de raconter une histoire et de dessiner des personnages. Passé les effets spéciaux et les cascades qu'on savait d'avance parfaits, que reste-t-il ? Des scènes géniales, d'autres affligeantes, et une légère déception finale. En fait, le principal intérêt réside dans le personnage de Sarah. Folle, hystérique, paranoïaque, voyant son fils comme l'homme qu'il sera dans le futur et non comme le gosse qu'il est encore. Une interprétation magistrale ! ...

Guillaume LEFEVRE

... Ce qui est amusant avec **T2**, c'est que le film s'écroule 10 minutes après le générique ! C'est amusant parce quer c'est un putain de film que tout le monde attendait et aussi parce qu'il a coûté très cher. Pourquoi le film se ramasse ? Ben parce que dans **Terminator** premier du nom, on précisait bien que seule la matière vivante pouvait traverser le temps. C'est pourquoi Reese et le Terminator arrivaient à oilpé ! Dans **T2**, qu'est-ce qui se passe ? Le T-1000 traverse lui aussi le temps comme si de rien n'était, alors qu'il est constitué de métal liquide. Mais bon, comme le film repose en partie sur T-1000, Cameron a dû faire comme s'il ne savait rien, comme s'il avait oublié ce détail. C'est décevant que Jim ne tente même pas de nous expliquer ce phénomène. Il cherche à ce que personne ne le remarque, ce foutu détail. Et ça marche, puisque même à *Mad Movies*, vous ne vous en êtes pas aperçu !!! ...

Olivier PORTNOI

... **Terminator**, c'était le nirvana de la violence. Une vision ultime d'un monde impuissant face à sa création. Il s'en dégageait une sensation d'insécurité continuelle. Le Terminator faisait peur. Son apparition était redoutée. La vue du Terminator nous tatouait instantanément le fond du caleçon. Dans **T2**, Schwarzy ne fait plus peur. Il fait rire, du moins il essaie. Au fur et à mesure que les images les plus folles se succèdent à l'écran, Arnold délaisse son rôle d'androïde coincé pour celui de la superstar au cigare qu'il incarne auprès des média. Il cherche à jouer, à parodier ***Les Simpson***, "No problemo", tente de sourire (vous avez déjà vu votre mixeur sourire en étant absous de toute substance douteuse ?), cherche à placer ses gags foireux que même le liquide putride de mon sanibroyeur *SFA* ne saurait convier. On oublie qu'il n'est qu'une machine. On s'attend même à ce qu'il fourre l'insupportable Sarah Connor de son imposant membre métallique. ...

Phili pe SARTORELLI

... Didier Allouch dit n'importe quoi. Je m'explique. J'ai trouvé étonnant de sa part qu'il tienne un tel discours sur la déception qu'il a eue en lisant *Cinefex*. Il a toujours été dangereux de trop révéler les secrets de fabrication d'un film. La magie du cinéma a tendance à disparaître. Et le film doit être excellent si l'on veut qu'il nous fasse oublier tout ce qu'on a lu à son sujet (et c'est le cas de **T2**). Mais les propos de Didier m'ont paru étranges et déplacés. C'est comme si l'on disait que le cauchemar de Sarah Connors est un moment extraordinaire mais qu'il est dommage que Cameron ait simulé l'explosion nucléaire au lieu de réellement lancer une bombe nucléaire sur Los Angeles ! ...

Olivier GREBAUT

... J'ai adoré le dossier sur **T2** et j'ai même adoré le film. C'était pas ringard ni nian nian, et pourtant. Et pourtant, c'était pas parfait. Y z'ont foutu un max de flouze dans les trucages du T-1000 et ont pas trop assuré pour le reste. Je passe sur les classiques murs en carton que personne n'arrive à rendre réels et je plonge dans les trucages de Schwarzy. A la fin du film, il a la tronche décalquée et on aperçoit des éléments métalliques. Et ben, quand il parle, les éléments prennent la forme d'une mâchoire humaine. A part ça, je passe, encore, sur le non moins classique trucage du bras replié dans le dos pour faire croire qu'il est manchot. Sur ce point, notez que l'épaule destroy est deux fois plus volumineuse que l'autre ! Un autre couac, moins évident, c'est quand Schwarzy saute dans le canal avec sa chiotte (l'enculé, il bousille une *Harley*). Et ben on dirait vachement un masque en plastique qu'il a sur la tronche. J'ouvre une parenthèse (pourquoi le T-1000, qui est censé être une machine, émet-il des sons de baleine en perdition et fait-il une tronche de cosette battue quand il explose à la fin ?), je ferme la parenthèse. Il faudra aussi dire à Cameron que quand on tire avec un fusil à plasma 40 W (enfin la version à balles réelles), généralement les cartouches défilent ! ...

DELTA VIDÉO
collection
"FRAYEURS"

Delta Vidéo décide en ce début d'année de vous faire hurler, de plaisir et de peur, avec pas moins de 20 titres fantastiques réunis sous le label "_Frayeurs_".

Grand Prix du Festival d'Avoriaz 1990, **Lectures Diaboliques** de Tibor Takacs suit les périgrénations littéraires d'une jeune bibliothécaire attaquée par le personnage du roman qu'elle tient entre ses mains. Entre rêve et réalité, le psychopathe de papier s'automutile par amour et tue pour les mêmes raisons.

Waxwork de Anthony Hickox a, lui, remporté le Prix de la Peur en 89, toujours à Avoriaz. Cinq jeunes sont invités à passer la nuit dans un musée de cire pour une séance très spéciale. Les mannequins du loup-garou, de Dracula, de Frankenstein, et du Marquis de Sade ont besoin de chair fraîche pour crédibiliser les tableaux où ils figurent. Fantastique classique et gore à la pelle pour une illustration sympa d'un thème connu.

Grand Prix de l'Etrange 1989, le sublime **Paperhouse** de Bernard Rose reste pourtant inédit en salles. Une bonne occasion de découvrir en vidéo ce film onirique où les dessins d'une petite fille prennent vie dans son sommeil.

Prix de la Critique la même année, **Parents** de Bob Balaban touche lui aussi aux troubles de l'enfance, avec ce gamin qui s'inquiète des bruits bizarres que font ses parents la nuit, et en arrive même à se demander si ce ne sont pas finalement des extraterrestres cannibales. Une mise en boîte drôle et touchante de l'American Way of Life.

Comment faire d'une pierre trois coups. En se tapant à la suite **Ghoulies** de Lucas Bercovici, **Ghoulies II** de John Carl Buechler et **Ghoulies III** de Albert Band. Petits frères des Gremlins, les Ghoulies s'épanouissent dans la destruction et la marrade. Méchants, teigneux et farceurs, ils ravagent une maison dans le premier, une fête foraine dans le deuxième et se paient l'université dans le dernier. A visionner en gardant un œil derrière soi, sait-on jamais...

Dans **Le Repaire du Ver Blanc** de Ken Russel, un archéologue découvre un crâne bizarre qui pourrait appartenir au monstre légendaire du titre. Toujours est-il que la découverte provoque des événements pour le moins étranges. Entre parodie et premier degré, Ken Russel délire. Entre bonnes et mauvaises choses, le film se regarde comme une curiosité. Une de plus à mettre à l'actif de ce réalisateur taré.

Dans **L'Ange des Ténèbres (The Unholy)** de Camillo Villa, le père Michael, qui tente de sauver une vie humaine, tombe du 17ème étage. Miracle, au lieu de servir de modèle chez _William Saurin_, il est nommé pasteur de Ste Agnès. Mais une entité maléfique l'attend dans sa nouvelle paroisse.

Cinquième épisode de la saga des **Hurlements**, **Hurlements 5** (un titre assez logique) de Neal Sundstrom enferme des victimes en puissance dans un vieux château hongrois truffé de loups-garou. Les gros poilus arpentent les longs couloirs et y sèment la panique.

Les loups-garou de **Peur Bleue** sont encore plus gros et encore plus poilus que leurs confrères du dessus. Daniel Attias adapte une nouvelle de Stephen King où un jeune





















handicapé déclare la guerre de son fauteuil roulant aux lycanthropes qui peuplent sa petite ville.

Mention Spéciale (et méritée) Horreur d'Avoriaz en 1986, **Ré-Animator** de Stuart Gordon perpétue en vidéo et via le terrifique Docteur West, ré-animateur de cadavres, son entreprise de démolition charnelle. Pas de doute, ça gicle, ça charcle, c'est du tout bon.

Du même Stuart Gordon, **From Beyond** s'inspire de Lovecraft pour conter une histoire assez irracontable, c'est là le pari du film. Un appareil libère la libido de ceux qui s'en servent et, accessoirement, les transforme en monstres multi-formes. De la vraie série B, saturée d'éclairages rouges et bleus. Réglez le contraste de votre télé au mimimum, le film fait le reste.

Remake d'un classique ringard des années 50, **L'Invasion Vient de Mars** de Tobe Hooper supplante largement l'œuvre dont il s'inspire. Un gamin est persuadé que des extraterrestres ont envahi sa petite ville. Et il a raison, la bourgade est maintenant sous l'emprise de grosses boules à deux pattes commandées par un cerveau martien. Tobe Hooper donne à fond dans le kitsch. Son film est plus sucré qu'une gourmandise.

Dans un tout autre genre, le même Hooper gratifie **Massacre à la Tronçonneuse** d'une suite à la fois cartoonesque et bien craspec. La famille Tronçonneuse fait encore des siennes et Dennis Hopper joue les shérifs motorisés. Parfaitement jouissif et par moments très impressionnant.

Prince des Ténèbres de John Carpenter redore le blason du cinéma de terreur pure. Des événements étranges laissent à penser que Satan s'apprêtent à revenir sur Terre. Une troupe de scientifiques réunis dans une chapelle tente de l'en empêcher. On retient son souffle, on se cale bien au fond du fauteuil et on essaie de regarder jusqu'au bout...

Dans **Fou à Tuer** de David Schmoeller, le grand et regretté Klaus Kinski profite des faux plafonds de son immeuble particulier pour assouvir toutes ses pulsions, au grand dam de ses locataires. Kinski se fond génialement dans la peau d'un psychopathe aux tendances suicidaires.

Dans **Joey** de Roland Emmerich, Joey arrive à entrer en contact par l'intermédiaire du téléphone avec son père décédé. Mais il y a du monde sur la ligne. Fils plus matériel que spirituel de Steven Spielberg, Emmerich compense les faiblesses d'un scénario convenu par une technique irréprochable.

Le monstre sanguinaire du **Rawhead Rex** de George Pavlou s'attaque aux paysans d'un petit village. Partis labourer la terre, il finissent éclatés par terre.

Prix de la Section Peur en 1988, **Hellraiser** révèle un cinéaste ambitieux, Clive Barker, et un univers mêlant fantasmagorie et horreur. Les envoyés de l'Enfer, les Cénobites, et leur chef Pinhead, apportent leur soutien à une femme qui désire redonner vie à son défunt amant.

■

VIDEO ET DEBATS



VILLE FANTOME

Le croisement du western et du film fantastique. Un flic de l'Ouest contemporain, à la recherche d'une jeune femme disparue, se retrouve dans une ville fantôme sous le joug de Devlin, un pistolero pactisant avec le diable. Invulnérable, il dirige une bande de malfrats eux aussi imperméables aux balles. En sa présence, la ville vivra éternellement le même calvaire...
Une heureuse série B. Dans le décor insolite d'une ville tombant en ruines, Richard Governor mixe parfaitement le film d'horreur aux clichés du western. Saloon mal fréquenté, entraîneuse fatale, forgeron, duel au pistolet, crucifixion du shérif... Le mariage tient bien la route dans la mesure où le cinéaste se plait à filmer les vieilles baraques de planches, la grande rue déserte balayée par le vent, les silhouettes des cow-boys s'y déployant pour se livrer au duel traditionnel. Un épatant petit film.

***Ghost Town**. USA. 1988. Réal.: Richard Governor. Int.: Franc Luz, Jimmie F. Skaggs, Catherine Hickland, Bruce Glover... Dist.: Fox Vidéo.*

TRIBUNAL FANTOME

Mauvais présage au départ, le projet de ce film a été refusé par John Hugues et John Landis. Dan Aykroyd y fait donc ses débuts de réalisateur et, méconnaissable, tient deux rôles. Le scénario donne dans le bizarre tendance **La Quatrième Dimension**. Un spécialiste de la bourse, un avocat, un Brésilien et sa sœur traversent en voiture la bonne ville de Valkenvania et grillent un stop. Arrêtés après une course-poursuite, ils sont conduits chez le juge, un centenaire qui habite dans une sorte de décharge publique. A ce moment-là, l'histoire disjoncte dans l'absurde non contrôlé. Mais le délire tant attendu ne répond présent que très rarement. Il y a bien l'apparition marrante de deux bébés mutants géants, mais l'ensemble est trop décousu pour que l'on s'y accroche vraiment.

***Nothing but Trouble/ Valkenvania**. USA. 1991. Réal.: Dan Aykroyd. Int.: Chevy Chase, Demi Moore, John Candy, Dan Aykroyd... Dist. Warner Home Vidéo.*



MORTE MAIS PAS TROP

Pas de chance pour ce jeune couple qui se fait agresser par des loubards le soir même de leur installation dans leur nouvelle demeure. La jeune femme, Béatrice, meurt mais revient hanter son mari afin qu'il la venge, ce qu'il fera sans enthousiasme au départ. Faut dire que la Béatrice est assez désagréable et que le jeune veuf aimerait pouvoir se consoler vite fait avec la voisine d'en face.
Plutôt loupé sur le terrain de l'humour, cette pseudo comédie est également poussive lorsqu'elle s'attache à parodier des films style **Le Justicier dans la Ville**. Les gags sont répétitifs et Tim Kincaid confirme qu'il est un mauvais réalisateur. A noter que le scénario est signé Buddy Giovinazzo, auteur d'un crasseux **Combat Shock** qui n'entretient aucun rapport avec ce **Morte mais pas Trop**.

***She's Back/ Dead and Married**. USA. 1988. Réal.: Tim Kincaid. Int.: Carrie Fisher, Robert Joy, Matthew Cowles... Dist. Delta Vidéo.*

OUIJA

Présenté à l'époque à Avoriaz sous le titre **Le Jeu de la Terreur**, et demeuré inédit depuis, ce petit budget est un thriller fantastique classique correctement réalisé par un spécialiste du genre. Un "ouija" mal utilisé lors d'une soirée de spiritisme devient le refuge d'un esprit maléfique qui fait disparaître violemment tous ceux qui ont eu affaire avec l'engin. On se laisse prendre à l'histoire pour regretter que le final soit bâclé. Signalons l'apparition réjouissante de Kathleen Wilhoite en médium punk qui sera une des premières victimes du ouija meurtrier.

***Witchboard**. USA. 1985. Réal.: Kevin S. Tenney. Int.: Todd Allen, Tawny Kitaen, Kathleen Wilhoite, Stephen Nichols... Dist.: Delta Vidéo.*

CREATURES OF THE NIGHT

Tourné sur les lieux de l'action, en Roumanie, **Creatures of the Night** est une histoire de vampires toute rudimentaire, teintée de superstitions, de traditions populaires, d'érotisme. D'un côté, il y a le gentil vampire, d'aspect normal, et de l'autre, le méchant (qui ressemble au Nosferatu du cinéma muet) employant des diablotins et venant d'acquérir la pierre de sang qui peut lui fournir le précieux fluide pour l'éternité. Cela ne l'empêche nullement de sauter au cou de jeunes étudiantes américaines...
Sorti de la mise en scène d'une cérémonie païenne comme il en existe encore en Roumanie, d'un cadre rude à souhait, **Creature of the Night** donne allègrement dans les clichés. Le méchant vampire a beau baver, menacer de ses longs ongles caoutchouteux, il n'en reste pas moins ringard. Comme le réalisateur le veut effrayant, le résultat est souvent cocasse.

***Subspecies/ Creatures of the Night**. USA/ Roumanie. 1991. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: Michael Watson, Laura Tate, Anders Hove, Angus Scrimm.. Dist.: CIC Vidéo.*

QUI A PEUR DU DIABLE ?

King de la série Z californienne, le prolifique Fred Olen Ray ne fait du cinéma que pour déshabiller les nénettes pour des motifs vaseux. Dans **Qui a peur du Diable ?**, elles sont quatre à souvent nous montrer qu'elles ont de gros seins, des popotins bien rebondis et du sex-appeal à revendre. Femmes de ménage du week-end, elles doivent rendre nickel une vieille maison. L'une d'elles lit les formules magiques d'un grimoire et libère le monstre libidineux qui y figure...
Si Fred Olen Ray a désiré réaliser un film stupide, bête à manger du foin, l'entreprise est une réussite complète. Les donzelles sont ainsi des cruches pas possibles, débitant des âneries à longueur de bobines. Fred Olen Ray pique à **Evil Dead** son livre des morts et à **Roger Rabbit** le procédé du personnage animé dans une prise de vue réelle. Il en résulte un monstre chaud-lapin culbutant une des filles pour la posséder. Cinq minutes de présence à l'écran. Figé et roulant des yeux, David Carradine n'a jamais été si mauvais. Il semble d'ailleurs en être parfaitement conscient.

***Evil Toons**. USA. 1990. Réal.: Fred Olen Ray. Int.: Dick Miller, David Carradine, Suzanne Anger, Monique Gabrielle... Dist.: GCR.*

MILLENIUM

Même si l'on sent l'origine littéraire du film, le scénario offre suffisamment de complexité pour que l'on s'y attache. Un des aspects les plus intéressants est que l'histoire est racontée de deux points de vue différents. A la suite d'une catastrophe aérienne, un expert est nommé pour l'enquête et découvre dans les décombres une arme bizarre. Il croise également une femme blonde au comportement intriguant. Il s'agit en fait d'une visiteuse du futur qui cherche à récupérer l'objet afin d'empêcher que le cours de l'histoire ne soit transformé.
Difficile d'en dire plus sans dévoiler le nœud de l'intrigue. Parfois déroutant, **Millenium** est un bon exemple de SF intelligente et spectaculaire. Cheryl Ladd (ex-***Drôles de Dames***) y dynamite son image en arborant un look étonnant.

Millenium. *USA. 1989. Réal.: Michael Anderson. Int.: Kris Kristofferson, Cheryl Ladd, Daniel J. Travanti, Robert Joy... Dist.: Newtone/ GCR.*

CES CHERS DISPARUS

Une blondasse platine, Marylin, nous déclare qu'elle a occis son époux un mois auparavant, et de nous narrer l'histoire. L'individu, un acteur du nom de Max Falcon, triomphe dans une comédie musicale à la gloire de Freud et doit débuter sous peu à Hollywood. Sa femme, amoureuse de leur chauffeur, tente de supprimer son mari et y parvient. Dès lors, le fantôme de Falcon débarque, bien décider à se venger...
En dépit d'une réalisation correcte, ce film d'un humour lourdingue se veut parodique mais n'est qu'insipide et ennuyeux au possible. Un pin's *Mad Movies* à celui ou celle qui parvient à le visionner en entier !

Those Dear Departed. *USA. 1990. Réal.: Ted Robinson. Int.: Pamel Stephenson, Garry McDonald, Su Cruickshank... Dist.: Delta Vidéo.*

DOLLY

La famille Read quitte les Etats-Unis pour rejoindre une fabrique de poupées située au Mexique. Non loin de là, un archéologue imprudent libère un esprit diabolique qui se réfugie dans le corps d'une des poupées, celle choisie justement par la fillette de la famille, et s'emploie à la contrôler. Seuls les domestiques soupçonnent quelque chose et seront donc réduits en miettes.
Evidemment, l'ombre de **Jeu d'Enfant** plane sur ce film de série qui pourrait s'intituler **Chucky Goes to Mexico**. Mais une fois admise cette référence, le film fonctionne plutôt bien et tient la distance. Il compense le manque d'originalité par un sens certain du suspense. Un produuit standard mais sympathique.

Dolly Dearest. *USA. 1991. Réal.: Maria Lease. Dist.: UGC Vidéo.*

NEON CITY

Un remake sur le mode **Mad Max** de **La Chevauchée Fantastique** de John Ford. Et pas mal de surcroit. En 2053, la Terre souffre encore des retombées d'une guerre nucléaire et de la disparition de la couche d'ozone. La population se divise en deux parties, les privilégiés et les mutants, dont certains, transformés en bandits, pillent les zones peu fréquentables de la planète, zone que traverse un camion-diligence. A son bord, Harry Stark, un chasseur de primes, sa prisonnière, un vieux Chinois, un toubib douteux, une jeune femme de la haute, un prestidigitateur, l'ex-femme de Stark... Les Indiens sont ici nommés les Hurlants, mais rien n'a vraiment changé depuis **La Chevauchée Fantastique**. Soucieux d'un certain réalisme, d'une certaine épaisseur psychologique, le réalisateur évite les écueils du sous **Mad Max 2** à l'italienne et donne un certain tonus aux séquences d'action. Il aurait, en revanche, très bien pu se passer d'une scène d'amour au coin du feu.

Neon City. *USA. 1991. Réal.: Monte Markham. Int.: Michael Ironside, Vanity, Lyle Alzado, Valerie Wildman, Nick Klar... Dist.: Victory Vidéo/ Film Office.*



PSYCHOCOP

Irrémédiablement nul. Joe Vickers, un dingue martyrisé pendant son enfance, dresse un autel à Satan. Déguisé en flic, il traque une demi-douzaine de teen-agers au crétinisme très développé qui désirent se la couler douce dans une belle maison isolée. Hache, couteau et matraque sont ses armes de prédilection. Il prend une heure trente pour liquider les adolescents. En dix minutes, un psychopathe plus malin les aurait tous décanillés. Mais **Psychocop** traîne son scénario rachitique sur une heure trente. Une heure trente de dialogues surréalistes, de comédiens amateurs, de meurtres soft sans effets spéciaux dignes de ce nom...
Venu du porno homo, le réalisateur, Wallace Potts, fait évidemment la part belle à ces bellâtres dont il ne manque jamais une occase d'exposer la plastique avantageuse. Quant au flic vedette, une pâle copie du Maniac Cop, il semble sortir tout droit d'une séance de bondage. Il essaie bien d'être drôle, de lancer des répliques comme "un coup de main ?" en fracassant un crâne d'un coup de hache, mais le ridicule l'a achevé dès son entrée dans le cadre.

Psychocop. *USA. 1989. Réal.: Wallace Potts. Int.: Bobby Ray Shafer, Jeff Qualle, Palmer Lee Todd, Cynthia Guyer... Dist.: GCR.*



FENETRE SUR CRIME

Très influencé par Hitchcock, **Fenêtre sur Crime** permet à Sharon Stone, la méchante blonde de **Total Recall**, de changer de répertoire. Elle interprète ici, Angie, une jeune femme qui repousse systématiquement tous les soupirants. Introvertie, elle occupe le plus clair de son temps à restaurer des poupées en mauvais état. Après avoir rencontré ses jumeaux de voisins suite à une agression dans l'ascenseur, Angie se retrouve prisonnière d'un appartement de haut standing...
La poignée de la porte est en caoutchouc, une corneille lui braille "tu l'as tué" au sujet du cadavre dans la chambre à coucher, un type qui correspond à la description de son agresseur, des écrans de télévision diffusant des moments marquants de ses rencontres récentes... Angie tente de résister mais la folie la guette.
Jolie suspense dû au romancier-scénariste de **Audrey Rose**, Frank De Felitta. Intelligemment, il brosse un très intéressant portrait de femme-enfant victime d'un complot diabolique et astucieux. Dommage que le réalisateur ait cru utile de greffer sur son scénario une histoire de jumeaux rivaux rigoureusement stupide et totalement superflue. Sharon Stone réussit à être crédible dans un rôle ô combien risqué pour une comédienne aussi belle, généralement vouée aux rôles décoratifs.

Scissors. *USA. 1990. Réal.: Frank De Felitta. Int.: Sharon Stone, Ronny Cox, Steve Railsback, Michelle Phillips... Dist.: CIC Vidéo.*



LITTLE MONSTERS

Pour les ambitions qu'il affiche, **Little Monsters** aurait mérité un budget plus conséquent. Créer un monde souterrain dont les passages se situent sous le lit des enfant est un exploit que les auteurs n'ont pas réussi à accomplir. Parce que son frère réveille toute la maisonnée en hurlant qu'un monstre lui rend visite toutes les nuits, Brian décide d'échanger leurs chambres. Dès le premier soir, il rencontre Maurice, un être cornu, avec qui il sympathise, et qui l'entraîne dans son univers étrange. Le danger vient du fait qu'il faut en sortir afin de ne pas être transformé à son tour en monstre.
Le film fait référence au **Magicien d'Oz** à un moment, mais son problème majeur est de ne pas avoir trouvé l'équilibre : si **Little Monsters** n'est pas franchement ennuyeux, il n'en est pas excitant pour autant.

Little Monsters. *USA. 1989. Réal.: Richard Greenberg. Int.: Howie Mandel, Fred Savage, Rick DuCommun... Dist.: Delta Vidéo.*

Marcel BUREL

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

CLIVE BARKER'S SHADOW IN EDEN

Stephen Jones
Underwood-Miller
(708 Westover Drive- Lancaster - PA 17601 - USA- 39,95 $)

Ce pavé de 465 pages est un monument à la gloire de Clive Barker. Rédigé par une enthousiaste équipe de critiques anglo-saxons, il offre une vision éclatée de l'œuvre de Barker, complétée par une biographie hyper détaillée. Les auteurs ont eu en plus l'excellente idée de truffer l'ouvrage des dessins de la main de l'écrivain. Tous ses films, tous ses livres, tous ses scénarios, toutes ses pièces de théatre, toutes ses nouvelles, sont passés au crible avec acuité. Un must pour l'amateur.

LE FILM NOIR

Patrick Brion
Nathan Image

Je n'aime pas trop utiliser l'expression un peu galvaudée "ouvrage de référence". Pourtant, je ne vois pas quel autre terme irait le mieux à ce phénoménal livre. Patrick Brion possède une culture cinématographique dont on a plus à faire l'éloge. Il a choisi les 82 films policiers les plus représentatifs, a selectionné les plus belles photos et a écrit pour chacun un texte érudit et passionnant. Le tout donne un indispensable ouvrage que tout bon cinéphile se doit de posséder.

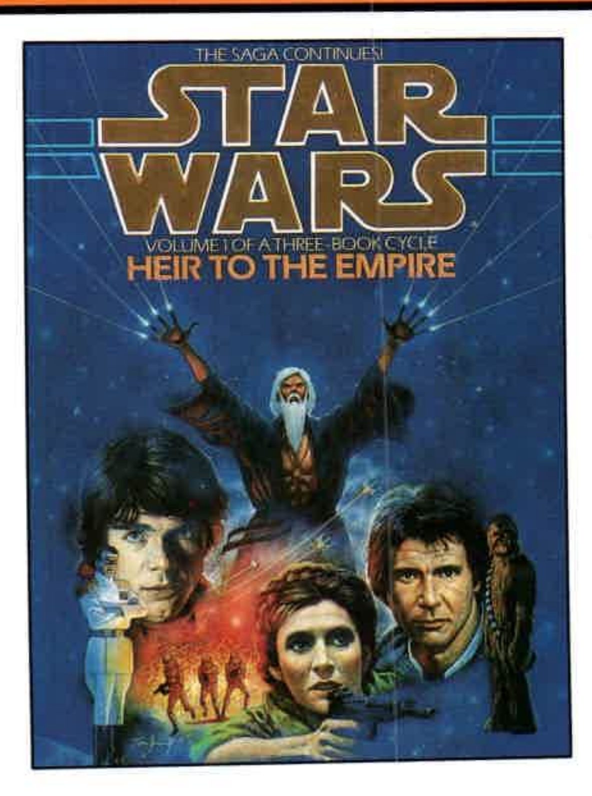
ADIEUX

A **GENE RODDENBERRY**, décédé le 24 octobre dernier à 70 ans. Le créateur de la mythique série télé *Star Trek* a assuré un poste de consultant sur les épisodes cinéma de la fameuse saga spatiale et a également créé d'autres œuvres de SF : Genesis II, Questor Tapes, Planet Earth...

Au producteur **IRWIN ALLEN** (75 ans) qui nous a quittés le 2 novembre. Surtout connu pour ses films-catastrophe (**La Tour Infernale, L'aventure du Poseidon, L'Inevitable Catastrophe**) il a aussi oeuvré à la télé en produisant des séries comme *Au Coeur du Temps, Lost in Space, Voyage au Fond des Mers* ou *Land of the Giants*. Il a également réalisé un sympathique **Monde Perdu** en 1960.

A l'extravagant **KLAUS KINSKI** (65 ans) qui, après une vie d'excès, est décédé de mort naturelle à son domicile. Difficile de résumer une telle carrière. Son unique personnalité a illuminé tant de films ternes et éclaboussé tant de chefs-d'œuvre. Des titres, en vrac : **La Main de l'Epouvante, Les Infortunes de la Vertu, Les Nuits de Dracula, Edgar Poe chez Les Morts-Vivants, Jack l'Eventreur, Les Poupées Sanglantes du Dr. X, Nosferatu, Venin...**

A l'excessif **FREDDIE MERCURY** (45 ans) emporté par le SIDA le 24 novembre. Leader du groupe Queen, il a collaboré à la musique de **Flash Gordon, Metropolis** (la version Moroder) et **Highlander**. C'est une sorte de magie qui disparaît.



STAR WARS HEIR TO THE EMPIRE

Timothy Zahn
Bantam Press

"Scarlett", l'événement littéraire de l'année ? De la gnognote, oui par rapport au véritable phénomène de la saison : la sortie de la première suite officielle à la saga "Lucassienne". "Que s'y passe-t-il donc ?", vous demandez-vous fébrilement. L'histoire se déroule cinq ans après la fin du **Retour du Jedi**. L'alliance a pratiquement gagné la guerre contre l'Empire, réduisant des trois quarts la surface de la galaxie contrôlée par les forces maléfiques. Leia et Han (pardon Yan en VF) Solo se sont mariés et gouvernent ensemble l'Alliance. Luke est le premier d'une nouvelle lignée de chevaliers Jedi. Tout baigne, quoi. Mais, à des milliers d'années lumière plus loin, un des derniers serviteurs de l'Empereur prend le contrôle de ce qu'il reste de la flotte impériale. Il possède une arme qui peut détruire le fragile équilibre qui règne dans l'Alliance.
On prend les mêmes et on recommence. Ceci dit, pourquoi changer une équipe qui gagne ? Une intrigue parfois un peu trop "jeu de rôle", mais très efficace, qui a le mérite de nous faire saliver quant à d'éventuelles suites cinématographiques.

LES GRANDS MOMENTS DU CINEMA

J.R.Taylor et Eric Leguèbe
Solar

Après une bonne demi-heure d'attentive lecture de ce bouquin, je dois admettre que je ne comprends rien au principe. De belles photos noir et blanc, toutes connues mais magnifiquement reproduites, sont accompagnées du titre du film et d'un petit texte de 15 lignes pour dire de quoi-qu'ça-cause. Très joli mais encore plus vain.

L'ANNEE PREMIERE 91

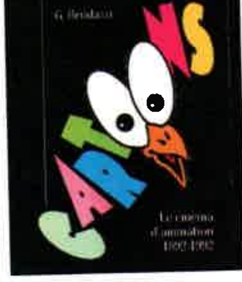
Alexandre Grenier
Editions numéro 1

Je vais essayer de rester calme mais ça risque d'être dur. Je vous explique. Je viens de terminer cet espèce de ramassis... pardon, cette compilation d'articles et de photos que certains osent appeler un livre. Que *Première* ait besoin de sous, je veux bien comprendre, mais quand même, tomber si bas. L'intérêt avoisine le degré zéro l'assemblage donne dans le n'importe quoi, le souci de concordances et de linéarité croupit dans les oubliettes... Si le but était de rentabiliser les meilleures photos déjà publiées et les interviews déjà parues, c'est triplement gagné. On va faire pareil, nous, en sortant "L'Année Mad Movies 91". On repassera les photos des doigts coupés de Toullec, la première lettre d'huissier reçue par Guignebert, le faire-part pour Anthony, des poils de la barbe de Marcel (sur commande). Et une photo de moi, en couv.

DESTINATION DANGER

Jacques Baudou - Philippe Ferrari
Huitième Art

Après ***Le Prisonnier*** et ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, c'est à une autre série culte que s'attaquent les éditions du *Huitième Art* : ***Destination Danger***. Les aventures de John Drake, l'espion cynique et sûr de lui sont analysées dans leur moindre détail. Le livre est divisé en trois parties. La première est une tentative d'analyse du personnage par plusieurs auteurs, la seconde un regard détaillé sur tous les épisodes de la série et le troisième regroupe tous les renseignements encyclopédiques que vous pouvez rechercher sur la série. Le tout est précédé d'un passionnant entretien avec Patrick McGoohan. Un livre exhaustif rendu attrayant par une magnifique iconographie.



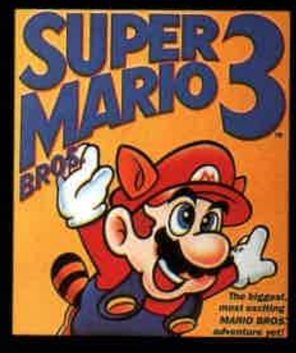
CARTOONS

G. Bendazzi
Liana Levi Editions

L'auteur de ce livre a fait un boulot incroyable. Il a recherché et répertorié tous les films d'animation du monde entier. Vous vous rendez compte du travail. C'est démentiel. Le résultat, c'est ce livre d'histoire du cinéma d'animation, cette bible du dessin animé. Dommage cependant que la lecture en soit un peu trop aride et que l'auteur se prenne un peu trop au sérieux. Un comble pour un livre qui s'appelle "Cartoons".

JEUX VIDEO





SONIC vs SUPER MARIO 3
Sega vs Nintendo

Dans le combat acharné que se livrent *Sega* et *Nintendo* depuis leur création, jamais la concurrence n'avait été aussi claire. *Nintendo* a toujours eu un personnage fétiche, Mario, et maintenant, c'est *Sega* qui s'y colle avec Sonic. Dans cette lutte, qui est le vainqueur ? Le joueur, bien sûr, qui peut profiter des avantages des deux programmes. Point de vue graphisme, les 16 Bits de la Megadrive font la différence. **Sonic** est donc un jeu visuellement très beau. Mais **Super Mario 3** compense son manque de possibilités visuelles par une grande variété de décors. Point de vue qualité du jeu, match nul. Mario vole dans les airs, Sonic speede comme un malade. Mario parle à des champignons, Sonic traverse des tableaux complètement psychédéliques. Du coté de l'imagination des créateurs, c'est, là aussi, l'égalité totale. Dans chacun des jeux les mondes sont plus déments et plus surprenants les uns que les autres. Autrement dit, vous savez ce qu'il vous reste à faire : pour Noël, achetez les deux !

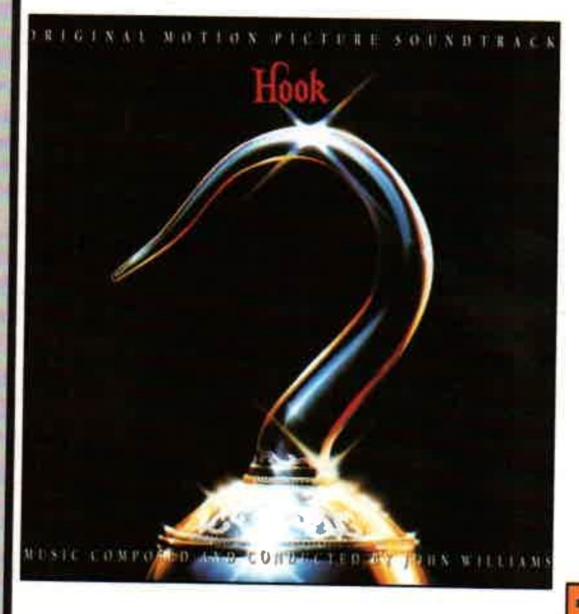
QUACKSHOT
Sega

Troisième jeu licencé *Disney* à sortir chez *Sega*, **Quackshot** est, comme les deux premiers, une merveille graphique. On joue dans un vrai dessin animé Disney avec l'humour en plus. Un seul regret, que le déroulement du jeu ne soit pas du même niveau. On regarde plus qu'on ne joue.

THE SIMPSONS BART VS THE SPACE MUTANTS
Nintendo

Auriez-vous imaginé Bart Simpson, le gamin de la famille barge du dessin animé, en super-héros défenseur de la Terre devant la menace des extraterrestres qui se nourrissent d'objets violets, vous ? Non, ce n'est pas grave, *Nintendo* l'a fait pour vous dans ce jeu hilarant où l'on peut même entendre le thème musical de la série.

DISQUES



NIGHT ON EARTH
Tom Waits
Island

Tom Waits traine toujours sa voix rocailleuse sur des mélodies lancinantes et envoûtantes. Cette fois-ci, il le fait pour illustrer le nouveau film de Jarmusch, et c'est toujours aussi beau.

EUROPA
Joachim Holbek
Virgin

Europa vous propose d'emblée de vous laisser hypnotiser. L'intro du disque est la même que celle du film, où Max Von Sydow tente de vous faire pénétrer dans le monde de Von Trier. On a le droit de résister, mais si on se laisse embarquer dans ce disque, on peut vivre une expérience fascinante à la fois identique et différente de celle vécue devant l'écran.





FREDDY'S DEAD
Brian May
Varèse

Brian May est le sixième compositeur à avoir travaillé sur la série des **Freddy**, après Charles Bernstein, qui a créé le fameux thème, Christopher Young, Angelo Badalamenti, auteur de la musique du trois, incontestablement la meilleure, Graig Safan et Jay Fergusson. On ne peut pas dire que May se soit réellement foulé. Sa composition est honnête, sans plus. Il agrémente le thème de Freddy en s'inspirant à mort de Bernard Herrmann. On peut trouver plus mauvaise référence.

HOOK
John Williams
Epic - Sony Music

Williams n'est jamais aussi bon que quand il travaille pour Spielberg. Un précepte qui ne se dément pas avec cette BO qui laisse présager que le film joue à fond la carte du conte de fée. Une musique un peu surprenante pour ceux qui connaissent l'œuvre de Williams. On a droit bien sûr aux envolées symphoniques habituelles mais aussi à bien d'autres choses : des chansons que l'on dirait issues d'une comédie musicale de Broadway, un morceau de jazz au piano, une berceuse, de la flûte de pan, des choeurs mélodieux, une jolie chansonnette poussée par un gamin à la voix de souris et, bien sûr, un thème pour chaque personnage, celui du capitaine Crochet étant le plus réussi. Une œuvre étonnante de la part de Williams, qui s'impose de suite dans les sommets de son impressionnante discographie.

TELE

NIGTHMARE CAFE

Wes Craven a toujours flirté avec la télévision. Il a réalisé des épisodes d'un tas de séries anthologiques et il était à l'origine des nouveaux épisodes de ***Twillight Zone*** (***La Cinquième Dimension*** en France). Aujourd'hui, il crée une nouvelle série dans laquelle il retrouve Robert Englund, son Freddy à lui.
Le Nightmare Cafe est un endroit chaleureux où l'on boit du bon café et où le Juke Box joue de la bonne musique. Quand Fay et Franck y entrent, ils remarquent tout de suite l'atmosphère étrange qui règne ici. L'endroit est vide, personne dans les cuisines, personne derrière le bar, juste Blakie (Englund) assis devant un écran télé qui diffuse des images très insolites montrant Fay et Franck en train de mourir. Blackie leur explique alors le véritable but du Nightmare Cafe : faire accepter leur mort à tous ceux qui sont en route vers l'au-delà. Franck et Fay, émus, décident de rester avec Blackie et de l'aider dans sa mission.
Un argument original qui permet une combinaison infinie d'histoires puisque la série ne joue pas sur un seul registre et peut embrasser tous les genres. Malin, mais on n'en attendait pas moins de Wes Craven.





Florent Sébillotte, Dijon

je suis un fidèle lecteur depuis plusieurs années et votre journal est le seul, avec *l'Humanité*, qui arrive à me faire rire, bien que vous soyez parfois un peu lourdingues, surtout pour le Strip-Tease des lectrices (que celui qui a eu cette idée se dénonce) *(en fait nous étions deux... Ceci dit, je veux bien dénoncer l'autre, si tu y tiens !)*. Bravo pour la quasi absence de publicité, pour votre sens de l'humour caustique, et pour votre vision de la réalité cinématographique et télévisuelle actuelle.
Grâce à vous, j'ai découvert deux chefs-d'œuvre cette année : **Akira** et **Delicatessen**. Ces deux films m'ont réconcilié avec les salles obscures dans lesquelles j'ai vu des navets plus souvent qu'à mon tour.
Pour finir, je voulais vous dire que je suis un fervent hard rocker *(ne t'excuse pas, personne n'est parfait...)*, et que je milite pour la reconnaissance totale de cette musique dans notre cher hexagone. Alors, frères et sœurs de sang, écrivez-moi. Florent Sébillotte, 4 rue Arthur Morelet, 21000 Dijon.

Joëlle Cailly, Pleurtuit

Je réponds avant toute chose à l'anonyme de Tarbes (courrier du numéro précédent). Honte à toi, plutôt, mon pote. Honte à toi car rester anonyme pour critiquer, c'est pas joli, joli. Surtout que tu as dû bien le regarder, ce superbe corps avant de crier aussi fort. Elle a osé quelque chose, elle, au moins ! Alors, l'anonyme, avant de lire *Mad*, il faudra te bander... les yeux désormais. Au fait, tu ne serais pas un lecteur de *Glbe* ?
Bon, fini la rigolade, je m'abonne ! J'ai craqué, ça y est.
Toutes mes condoléances à Allouch pour sa b... A-t-elle commencé à repousser ?

Tiens, c'est vrai, on n'a pas pensé à regarder. Rallouch, ici, au rapport ! Mine de rien, dites donc, elles s'émancipent, les tourterelles ! J.P.P.

Bernard Simoes, Champigny

Il est vrai que l'actualité cinématographique dans le genre fantastique a connu des jours meilleurs, c'est pourquoi toutes les critiques que l'on peut vous adresser concernant le contenu de *Mad Movies* ne sont pas dues à une certaine carence journalistique, ni à un mauvais choix de films qui ne seraient même pas dignes de figurer dans l'excellent quotidien *Le Parisien* *(ah bon !)*.
Ce genre n'innove plus. Bon film rime avec effets spéciaux, l'originalité a disparu. Toutefois, certaines bandes ne méritent vraiment pas le cadre que vous leur réservez : est-ce vraiment nécessaire de présenter des films, inconnus par ailleurs, et que vous avez détestés par-dessus tout ? *(Je ne sais pas. De quels films parles-tu, d'abord ?)*.
De plus, l'humour, parfois absurde et insignifiant de cette *"Mad Rubrik"* n'a vraiment pas sa place : deux pages qui partent en fumée, alors que de très bons films *(lesquels ? Pas ceux du paragraphe précédent, j'espère)* mériteraient deux pages de plus. J'espère que cette lettre ne subira pas la censure. Votre magazine est tout de même très intéressant.

Qu'est-ce qui est bon ? Nul ? Drôle ? Et qui doit en décider ? En fait nous faisons de notre mieux, c'est tout. J.P.P.

Nelly Recchia, Ste Maxime

En premier lieu, je tiens à vous féliciter pour votre magazine, car il est (heureusement ou malheureusement) le seul valable en France qui s'intéresse au fantastique et à ce qui s'y rattache, en particulier le maquillage.
Etant justement maquilleuse, je me permets de vous envoyer une de mes œuvres. Peut-être serez-vous heureux de recevoir quelque chose d'un peu différent des trucs sanguinolents qu'on vous envoie habituellement, et que vous pourrez publier mon travail. Merci, et sincères salutations.

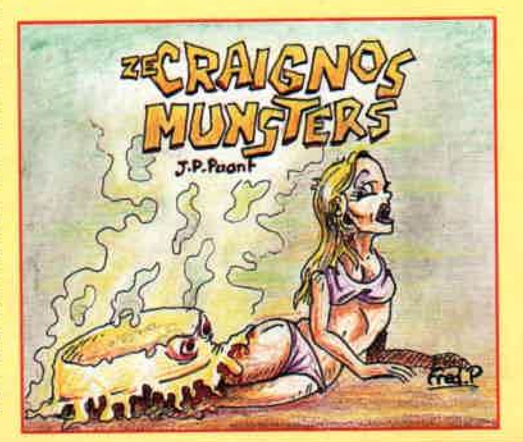
Maximilien Michiels, Neuilly-Plaisance

Voilà, je viens d'acheter mon *Mad* 74 et, comme d'habitude, je me jette sur le Courrier des lecteurs, où la lettre de Sylvain Ménard sur **Twin Peaks** m'agresse littéralement.
Moi aussi, j'ai déliré sur Dale "Dieu" Cooper, Truman, Hawk, etc..., mais contrairement à toi, je n'oserais pas qualifier de "fin à l'emporte-pièce" ce qui reste sans doute comme l'épisode le plus fort. En toute honnêteté, crois-tu que si le tandem Lynch/Frost avait révélé le mystère des extra-terrestres, de la dame à la bûche, du major Briggs, la série aurait gardé tout son charme, son ambiguïté ?
Par contre, il est vrai que Dale Cooper aurait mérité une fin moins atroce, mais là encore, Lynch a préféré cette fin négative au traditionnel happy-end .
Au fait quelqu'un peut-il m'expliquer la présence de David Bowie au générique. Maximilizen Michiels, 44 av. du 18 juin, 93360 Neuilly-Plaisance.



Fred Pernet, Annemasse

Salut les Mad-squetaires,
J'inaugure mon premier numéro d'abonné dans la joie qui s'impose (33,33%, la joie étant un luxe ces derniers temps) et j'en profite pour glisser subrepticement quelques commentaires. D'abord, merci de nous lâcher avec le terminaculte, ça commençait à gonfler (en passant, je trouve le gentil-robot–nounou-gâteau-ridicule et le scénar à chier. Bref, y'a que les effets qui en font... de l'effet, of course...). Secondeuxièmement, je verse trois larmes. La première pour la disparition de Freddy, la seconde pour celle des *Craignos Monsters* et la troisième pour le prix du bouquin du même nom *(on souscrit à ta douleur, mais tu as pu voir qu'il s'agissait d'une édition de luxe...)*.
Ensuite, je déplore l'absence de "lectrice" in Ze Mad Rubrik, et je "rodéode" les moralistes coincés qui détractent mesquinement cette judicieuse initiative. Surtout ne vous laissez pas censurer par ces rabat-joie. Ce manque fut presque rattrapé par la photo du ravissant Anthony (sérieux, c'est quelle photo son portrait ? Et celle de son joyeux papa, c'est l'autre ?).
Sur ce, salut et merci de publier mon dessin.



Pascal Bray, Arpajon

Etant admirateur d'Hitchcock, je tiens à apporter un rectificatif à votre article sur les apparitions du "maître" à l'écran (Cf. n° 40).
Dans le film **La Corde**, Hitchcock, malgré le huis clos, apparaît bel et bien, et à plusieurs reprises sous la forme d'une enseigne lumineuse rouge qui clignote sur le toit d'un des bâtiments composant le décor de la ville (en bas à droite de la baie vitrée). J'ai découvert cette apparition grâce à l'exposition consacrée à la *Warner-Bros*, à Beaubourg.

Nous pensions en effet jusqu'ici que le réalisateur apparaissait dans la seule scène d'extérieur du film, tout au début, où une silhouette presque ressemblante traverse le plan. Merci du renseignement, et avis aux amateurs. J.P.P.

Philippe Cotton, Fenain

C'est en relisant le n° 33, et tout particulièrement le Courrier des lecteurs (où je figurais) que j'ai réalisé beaucoup de choses.
Les jeunes qui découvrent l'édition de *Mad* 1991, avec ses films et leurs succulents commentaires (parfois très crades !) sont émerveillés et je les comprends. Mais il faut réaliser que seul le cinéma fantastique a évolué avec le temps. Est-ce bien ? Je ne sais pas.
Je me rappelle qu'en 1981, on s'extasiait devant un **Alien**, un **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** et aussi (mais oui !) un **Vendredi 13**. On adorait ça ! Pourquoi ? Parce qu'à l'époque, on n'avait jamais vu ça à l'écran. D'ailleurs, auparavant, **L'Exorciste** avait suscité, lors des projections, des syncopes et autres malaises.
Un autre film peut se vanter d'un tel exploit : **Evil Dead**. Quand les spectateurs ne gerbaient pas dans la salle, ils en sortaient blêmes (authentique !).
En 1991, les films et les amateurs de fantastique ont évolué. On rigole et on se moque des petits films qui ont fait notre jeunesse et on applaudit un **Robocop** ou un **Terminator**. Les réalisateurs se cassent la tête pour nous satisfaire et ils ne savent plus quoi inventer. Résultat : des films (?) extrêmement violents où le métal côtoie le sang dans une atmosphère très froide, mettant mal à l'aise le spectateur. **Robocop**, **Terminator**, **Total Recall** et les autres sont peut-être des chefs-d'œuvre dans l'art du trucage et des gros budgets, mais ce qu'on appelle maintenant la simplicité (ou niaiserie !) n'existe plus !
Récemment j'ai visionné **Gremlins 2**... Mais où est le merveilleux du premier film ? Où est le style "bon enfant, rose bonbon" ? Le second épisode fait évoluer ses créatures dans un milieu épouvantable. Les réalisateurs ont certainement voulu imiter ce style futuriste (ferraille et gros boulons) qui, semble-t-il, est aujourd'hui à la mode.
A toute l'équipe de *Mad*, je demande de relire leurs anciens numéros, où c'était le bon temps. Avec une violence cinématographique encore toute timide (comparée à maintenant) et qui aurait dû le rester. Avec son Courrier des lecteurs vraiment passionnant, où l'on avait l'impression de former une petite bande. Avec aussi un magazine simple et fier de l'être.
Je ne critique pas la version 91, mais vous ne vous apercevez pas que vous évoluez à pas de géant vers une fiction qui devient réelle et qui existe dans un film : **Blade Runner**. Le monde et son ciné iront vers cette fiction, ou personne ne connaît personne, où la violence est chose quotidienne, donc normale, et où l'on apprécie les films ultra-violents.
Tant pis si je déçois les fans de ces films, mais les "anciens" qui liront cette lettre (les autres aussi, j'espère !) comprendront. Je ne cherche pas à engager une polémique ! Les jeunes : faites gaffe, ça craint sec, vous êtes en train de vous faire avoir. Mais où sont nos **Star Wars** d'antan ?

*Et alors, quelle était la question ? Si tant est que nous soyons responsables de l'évolution que tu dénonces, je dirais que le fait de relire les anciens numéros n'y changerait strictement rien. D'autant qu'il ne faut pas confondre la forme et le fond. Certains films d'hier (**Orange Mécanique**, **Scarface**, **Rollerball**, **Massacre à la Tronçonneuse**...) me paraissent intellectuellement beaucoup plus violents que des titres d'aujourd'hui démonstrativement violents en raison de leur forme seule. Car le fait que les personnages actuels n'existent que fort peu, psychologiquement parlant, désamorce plutôt cette violence au lieu de la banaliser.*
*Quant à savoir où sont passés les **Star Wars** d'antan, eh bien ils sont derrière nous, et d'autres films viendront les remplacer demain, peut-être tout aussi bons. J.P.P.*

Lucie Massena, Vincennes

J'aime beaucoup *Mad Movies*, car ce magazine n'est pas hypocrite comme les autres (*lesquels ?*), et de plus il n'y a pas de publicité à chaque page. J'adore "Ze Mad Rubrik", trop puissante. Et la photo du bébé est très belle ! (celui de gauche, je précise).
Je voudrais féliciter la fille qui a eu le courage d'envoyer les photos pour le Strip-Tease des lectrices (*au fait, on attend les vôtres...*), c'était réussi !
Je voulais vous poser une question importante : qu'est-ce que vous écoutez comme genre de musique ?

Attends que j'effectue un tour de table, vite fait... Disons que pour Vincent ce serait plutôt NTM, Public Enemy, Digital Underground et tout le bon rap (ah bon, y'a du bon rap ? note de J.P.P.). *Didier : Prince, Stéphane Eicher et la soul des années 70. Marc : Laurie Anderson, Kate Bush, Vangelis, etc. Et moi, Ferré, Souchon, les VRP, mais surtout Font et Val et autres libertaires, plus classique, opéra et country. Alors, heureuse ? JP.P.*

Didi, Bordeaux

Cette fois-ci vous y allez un peu fort. Fidèle lectrice de *Mad Movies* depuis le n° 23, je suis un peu déçue par la récente *Ze Mad Rubrik*, et plus particulièrement par le Strip-Tease des lectrices.
Demander à vos lectrices de payer 20F pour lire l'irremplaçable revue du fantastique, c'est bien normal, mais leur demander de montrer leurs fesses en plus, c'est autre chose.
Ne trouvez-vous pas un peu déplacées ce genre de manifestations dans une revue de cinéma fantastique ? Et puis, si vous y tenez quand même, alors faites plaisir aux lectrices en faisant participer les lecteurs à votre rubrique. Et pourquoi pas, n'ayons pas peur, toute la rédaction à poil ? Gros bisous à toute l'équipe.

Ouf, j'ai eu peur, je croyais que tu étais fâchée !
Bon, écoute, Didi, ta proposition ne soulève pas l'enthousiasme au sein de la rédaction. Finalement, on attend la remontée de la température et on en reparle. O.K., on fait comme ça ? J.P.P.

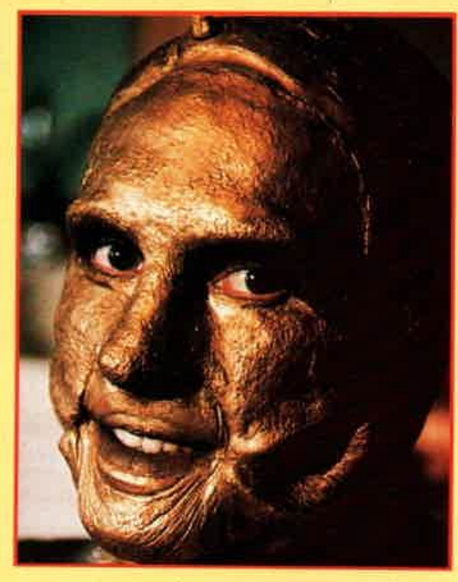
Yan Delage, Toulon

Mad Movies est une revue que je lis depuis six ans et j'ai remarqué l'habitude (désagréable ?) que vous avez depuis quelques années à parler politique, soit dans l'édito, soit à travers divers articles. Moi aussi je m'intéresse à la politique, mais j'achète *Mad Movies* pour lire des reportages et des interviews sur des cinéastes, qui parlent de leurs films. Quant aux rubriques comme "Ils ont osé", "Ze Mad Rubrik", ou autres faux entretiens, bien sûr c'est très marrant. Vous avez un humour formidable et je rigole beaucoup. Par contre, là où je ris moins, c'est lorsque je pense à toute la place utilisée et qui pourrait servir à parler de films fantastiques.
De plus, il y a de nombreuses lettres qui n'ont pas leur place dans le Courrier des lecteurs, celles qui règlent des comptes ou sont inintéressantes, voire carrément hors sujet.
Petites suggestions : pourquoi ne faites-vous pas un concours inter-lecteurs de maquillages, par exemple à la place de l'inutile, bien qu'hilarante "Ze Mad Rubrik". Et les lecteurs pourraient voter pour la meilleure réalisation. Egalement, pourquoi ne pas reprendre plus souvent votre rubrique "Le Film Décrypté" ?
Sinon, bravo pour votre magazine, malgré tout excellent.

Le temps, ou la place utilisés à rire ne m'ont jamais paru inutiles, comme tu le prétends. D'autant que nous accordons la plus large place aux films fantastiques, notre véritable sujet. J.P.P.

Fabrice Jouet, Fleury-les-Aubrais

Si j'ai bien compris (voir courrier précédent, lettre de H. Escroignard), on ne peut rien changer à *Mad*, et c'est moi qui devrais changer. Eh bien non !
Ceci étant, je signale à tous les lecteurs de *Mad* (*oui, utile précision, c'est bien ici...*) qu'une réunion de maquilleurs, réalisateurs et scénaristes amateurs de France et de Navarre se déroulera à la mi-janvier à Orléans. De cette réunion devrait sortir pas mal de bonnes idées et projets concrets comme on les aime. Aussi j'invite toutes les personnes intéressées à nous écrire pour participer à ces futurs projets. Merci de faire passer le message. Fabrice Jouet, 1 rue des Escures, 45400 Fleury-les-Aubrais.



Maquillage par Fabrice Jouet

Gilbert Schmid, Koln, Allemagne

Je vous connais depuis le n° 29 et je trouve que vous vous reposez sur vos lauriers plutôt que de plonger dans ce qui devrait être votre raison d'exister. Ce Strip-Tease des lectrices, par exemple, serait-ce une énorme perte que de laisser cela à d'autres qui, eux, n'ont vraiment rien d'autre à vendre ? Je sais bien que vous êtes des hommes, noyés sous le joug de vos hormones. Sans parler de Sue, c'est elle la coupable... Voyez peuple, le mal se répand et se reproduit, que Dieu nous prenne... en sa sainte Garde ! A vrai dire, je m'en beurre que les lecteurs finissent leur lecture aux toilettes, mais je trouve ça un peu triste de voir "The rise and fall" de l'empire *M.M.*
Autre sujet, la vulgarité : "must ou à proscrire" ? Bonne question. Je pense qu'un brin "hors des normes" ne peut que faire du bien, continuez et il restera toujours assez d'êtres à vous lire, et d'autres encore qui commenceront à vous découvrir. D'autant que le Q fait vendre, mais je ne vous apprends rien. D'ailleurs, je me demande si je suis capable de vous apprendre quoi que ce soit.
Par contre, ce qui m'a étonné dans le 74, c'est les jeux vidéo. Alors là, je dis stop ! (virez-moi ça !). C'est déjà surprenant de les voir là, mais si ça continue *M.M.* finira par ressembler plus à un catalogue de vente par correspondance qu'à autre chose.
Encore une chose : les lecteurs qui s'exclament. Rien de plus aberrant que de lire ces exclamations sur le bienfait de votre revue (bien foutue, faut quand même que je dise quelque chose de sympa, sinon vous n'allez pas me publier... *Même comme ça, d'ailleurs, je me demande si je vais tenir encore longtemps. Tu habites où, tu dis ?*), ou sur leur petite existence. C'est d'un ridicule ! Bon, vous aimez ça, je sais, mais la niaiserie de certains est vraiment d'un triste... à compatir presque. Non, je ne nommerai personne, d'ailleurs ces êtres se reconnaîtront d'eux-mêmes, s'ils ne sont qu'à moitié aussi niais qu'ils veulent bien l'écrire.
Je vous souhaite malgré tout d'excellentes fêtes de fin d'année. Dieu que c'est niais d'écrire cela.
P.S. : coup de chapeau à Cindy Yats. Le coup d'inclure *Mad Movies* à la photo, bonne idée (la censure est tellement difficile à contourner, parfois).

J'ai compris depuis longtemps qu'en enlevant tout ce qu'un lecteur n'aime pas on publierait une revue parfaite. Le seul ennui reste qu'il y a trop de lecteurs et qu'en plus ils ne sont même pas d'accord entre eux, les vilains ! Tu vois l'angoisse... J.P.P.

Michel Vittini, Paris

Après dix ans de lecture, je me décide enfin à m'abonner à votre "Mad'gazine". J'aime votre idée de rester bimestriel, d'autant que *Mad Movies* est de loin la meilleure et la moins chère des revues de cinéma et qu'*Impact* comble parfaitement les sorties cinéma intervenant entre-temps.
J'aimerais aussi dire à l'autre anonyme de Tarbes qu'il n'a rien compris, car les relations de nos rédacteurs, et maquettistes préférés, ainsi que leur manière de traiter l'actualité, font toute l'originalité de *Mad* qui, comme son nom l'indique, désigne tout ce qui est fou ou délirant. Alors, tout simplement, si tu n'es pas content, je te dis bouge de là, et va voir ailleurs.

Dessin : envoi de Enric T. Noguer, Espagne.



Pour finir, laissez-moi vous dire qu'aujourd'hui mon *Mad* 74 a fait le tour de la classe pendant le cours de philo, et tout le monde s'est bien fendu grâce à l'article de Guignebeurk sur le gore. Je vous encourage à ne rien changer, tout le monde vous adore à la maison, et maintenant même en classe.

Stéphane Bonnici, Soissons

Quel numéro ce *Mad* 74 ! Le meilleur que j'ai lu depuis un bail. Enfin des infos sur **Evil Dead III**. En fait, je me suis forcé pour ne pas lire l'interview de Gardner. Ca a été dur, mais j'ai réussi... car je ne tiens pas à connaître à l'avance la trame du troisième "horror movie" de Raimi.
De plus, j'ai été littéralement soufflé par la nouvelle de la réalisation d'un **Spiderman** plus qu'ambitieux par James Cameron. Quelle joie, ou plutôt quel soulagement ! En effet, je m'attendais à un sous-produit, style **Captain America** (ah, au fait, que devient-il celui-là, depuis *Impact* 22 ?), produit par Golan et sa clique héritée de *Cannon*.

Frédéric Métais, St Geoire en Valdaine

Merci de nous offrir la meilleure revue du genre, faite par des gens passionnés, et dont le terme "augmentation de prix" semble avoir été définitivement rayé du vocabulaire.
La seule pensée que vous puissiez disparaître un jour me fait davantage frémir que tous les films d'horreur que j'ai pu voir jusqu'à présent (*oui nous aussi, surtout avec tout l'argent qu'on gagne ici... Non, on plaisante !*).
Pour ma part, j'aimerais dire que *Ze Mad Rubrik* est géniale, et je l'apparente un peu à *Radio-Corbeau*, qui dénonce à droite et à gauche (alors, comme ça on dénonce ses propres collègues, c'est pas beau ?).
Merci enfin pour le dernier *Mad* qui vient récompenser trois longues années d'attente pour **Evil Dead III**.

ZE MAD R

LES NOUVELLES QUI TUENT

TF1, vexé par ses mauvais scores aux derniers 7 d'Or, alors qu'il s'agit pourtant de la chaîne la plus regardée, parle de ne pas diffuser la prochaine cérémonie comme il en était d'abord question. Va-t-on échapper à cette mascarade annuelle où les règlements de compte en nœuds pap' le disputent à l'autosatifaction ostentatoire ? On peut toujours rêver, mais il y a peu de chance. Quant à *TF1*, confondre ainsi quantité et qualité relève du simple formalisme dans un pays où *Ici-Paris* et *France-Dimanche* tirent joyeusement à plus d'un million d'exemplaires.

Ce palmarès des 7 d'Or se décide, on le rappelle, grâce aux votes de quelques milliers de VIP issus des milieux audiovisuels. Il est donc permis de penser, lorsqu'ils couronnent ainsi le service public à travers des émissions d'une certaine valeur (8 prix pour *FR3*, 10 prix pour *Antenne 2* cette année), qu'ils savent très bien reconnaître la qualité quand elle passe. Alors pourquoi tant de médiocrité sur nos petits écrans ? En fait, notre télévision n'est ni maladroite, ni dénuée de talent, mais seulement malhonnête. Le besoin de manger excuse-t-il la prostitution de l'art ? La question reste posée.

Paul-Loup Sulitzer vient de penser à un nouveau jeu qu'il compte appeler Citizen News. En gros, ce jeu consiste à acheter le plus de canards possibles, de façon à devenir le plus grand groupe de presse et écraser ainsi tous les concurrents. Je sens que ça va nous faire marrer comme des bêtes un truc pareil : "Ah ouais, j'achète *Télérama*, *Starfix*, *Glbe et L'Ecran Fantastique*... Non, inutile de les emballer, c'est pour manger tout de suite. Tiens, et puis donnez-moi aussi *Pulsions*, je me sens un peu seul ce soir..." Terrible, non ?
En tous cas, moi, le premier qui touche à *Mad Movies*, c'est ma main sur la tronche illico !

A propos des collègues, je n'ose plus dire du mal de *Ciné-Boulevards* depuis son coup de fil incendiaire. C'est pas grave, je vais taper sur *La Semaine de Suzette*. Donc, si vous voulez, *La Semaine de Suzette*, c'est très craignos, pour ne pas dire caca-boudin-prout-prout ! Signé : le mec qui n'aime pas prendre pas de risques....

Dans le *Télé-Ciné-Revue* du 5 décembre dernier, Evelyne Leclercq soulève une face cachée du harcèlement sexuel au travail. "*J'ai toujours été obligée de me violer dans l'exercice de mon métier, pour aller jusqu'au bout*" avoue-t-elle franchement aux lecteurs compatissants. Du coup, notre vieux Tonton Mad vient de se prendre un lumbago en tentant de faire pareil. A votre âge, Tonton, est-ce bien raisonnable de jouer ainsi les contorsionnistes ?

Grosse marrade à *Sacrée Soirée* (une fois n'est pas coutume...) lorsque Manitas de Plata, un peu dans les nuages, commet la grosse bourde de dévoiler la surprise que Jean-Pierre Foucault comptait lui faire tout juste après. (- *Ah, vous avez invité mon dentiste ? - Euh... eh bien... devinez qui est derrière le rideau, ma chère Denise Fabre ? - Mon dentiste ! ça alors, si je m'attendais, quelle surprise !* La honte, quoi...).
Le public comprend maintenant pourquoi les comédiens de talent savent aussi bien jouer la surprise en direct. En fait, ils travaillent leur texte plusieurs jours à l'avance... Comme quoi un homme averti en vaudra toujours deux...

Re-Fax : Enfin des nouvelles au sujet de la rumeur annonçant le départ prochain de notre camarade Marc Toullec, lequel, on s'en rappelle (voir précédent numéro dans le cas contraire), devait quitter *Mad Movies* pour ouvrir une pizzeria dans le 13ème. Finalement il n'ouvre plus de pizzeria (aaaahhh !), mais une boucherie chevaline (ah bon !).
Comme quoi il s'agissait bien d'une erreur, et nous tenons à présenter nos plus vives excuses à notre collègue. (*Hé, les mecs, vérifiez les infos avant de balancer n'importe quoi* !).

La tragédie lacrymale au voyeurisme gentiment malsain fonctionne très fort sur *TF1*. L'émission *Perdu de Vue* se déplace au prime-time de 20 heures 30 et s'allonge d'une demi-heure. D'ici que notre téléviseur ne devienne plus qu'un support à nos K7 enregistrées, y'a pas loin.

AMIS SPORTIFS, BONJOUR !

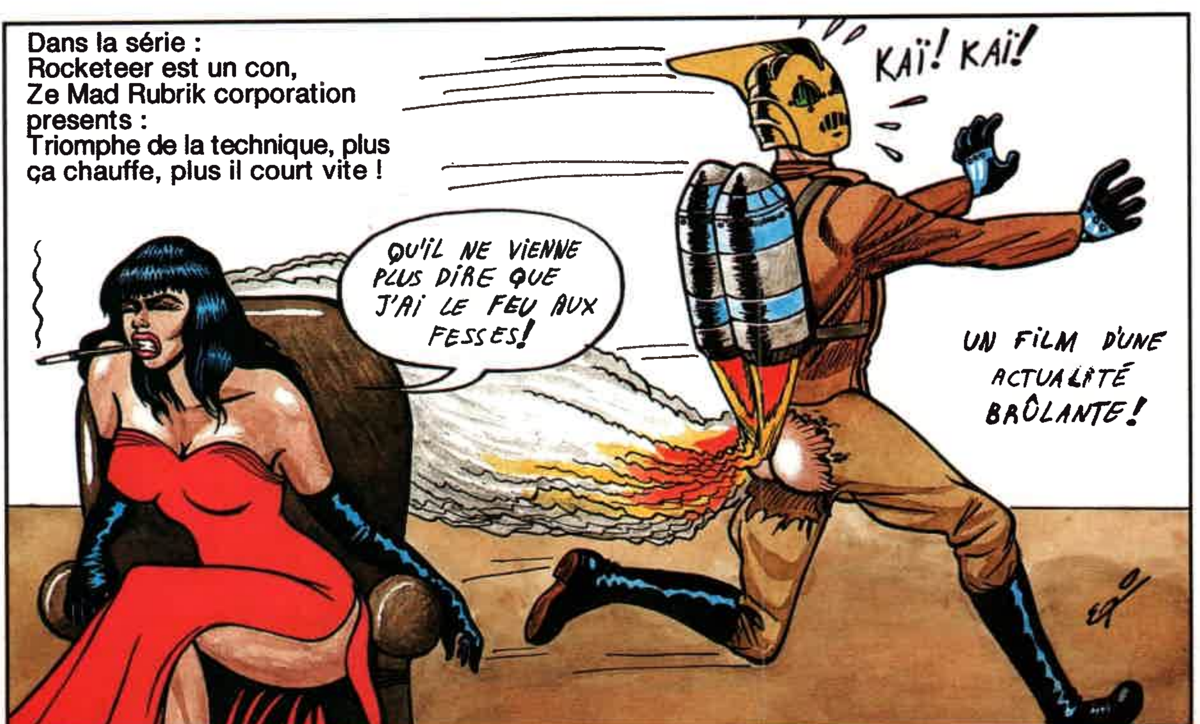
Emporté par la folie - communicative, il est vrai... - de la victoire française en Coupe Davis, Noah déclare gentiment au micro : "*Euh, oui, j'avais une histoire d'amour avec la raquette, et je me demandais comment ça allait finir en arrêtant la compétition*". C'est vrai, parfois, les raquetttes nous quittent et on se sent bien triste, après. Sans parler de celles qui ont le sida et alors là, c'est l'horreur. Le mieux reste encore de ne pas les retirer de leur étui pendant l'utilisation. L'ambiance secousse, c'est super, mais si on attrape des trucs, non alors !



SPORT CEREBRAL

Jeu "Spécial Gore"
Sauriez-vous reconnaître notre charmante victime ?

1) Grosminet (de Titi et Grosminet) ?
2) Jappeloup ?
3) Rintintin ?
4) Yves Montand ?



Scandale dans les milieux sportifs : c'est alors que la flamme olympique passait triomphalement rue Mansart qu'un inconnu s'est amusé à souffler dessus aux grands applaudissements de la foule admirative. Jugez de la déception du cortège, obligé de tout reprendre. Ben oui, le réglement prévoit que dans ce cas-là, on recommence tout depuis la case départ. Dur !
Ceci dit, c'est terrible, les jeux d'Albertville ne sont pas encore commencés, et déjà on en a un peu marre, non ? Amis sportifs bonsoir.

LE 4 RUE MANSART

XVème épisode

"L'heure de la détente a sonné"

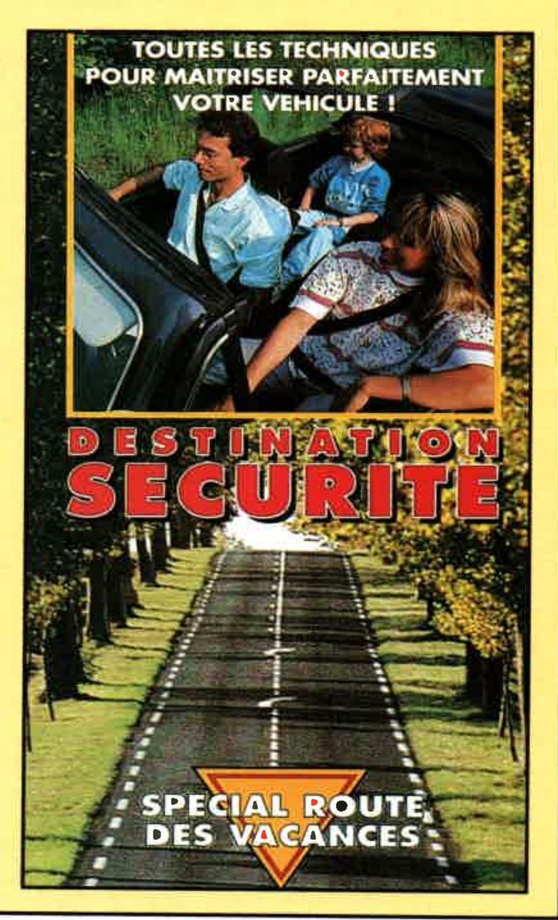
Si vous avez raté le début, et bien reportez-vous aux *Mad Movies* 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73 et 74. 20 francs chaque. Voir bon de commande page 55.

A la veille du bouclage de ce mirifique Spécial Avoriaz 92, l'ambiance est au beau fixe. Il ne reste plus que 30 pages à écrire, corriger et maquetter, le tout en 24 heures. Heureusement, l'heure de la détente a sonné, comme vous l'a déjà annoncé le titre de cet épisode, et c'est avec amour que le travail s'organise. J.P.P. hurle à qui veut bien l'entendre que le temps presse et que justement la presse, ça n'attend pas. En retard sur le retard déjà prévu de son planning hyper élastique, Toullec se barre précipitemment de *Mad* à 19 h, pour être certain de pouvoir acheter ses surgelés à l'épicerie, qui ferme à 19 h 30. Les autres n'osent pas trop lui faire remarquer qu'ils préfèreraient le voir rester travailler à la revue, parce que Toullec est petit, et il faut donc qu'il mange. Toullec, prévoyant, informe Guignebert qu'il sera de retour à 22 h et qu'il lui amènera de quoi maquetter 10 pages. Dans l'attente, Guignebert se dit "Chouette, mettons-nous au boulot, alors...", et il en profite pour avancer sa rubrique et les articles qu'il a à écrire. Après 10 minutes d'intenses efforts, Guignebert téléphone à Rallouch, qui rameute des potes, et la petite troupe s'en va gaiement jouer aux tarots, laissant les locaux de *Mad* dans une obscurité déprimante. Après avoir réussi 3 gardes sans, 5 gardes contre, et 4 grands chelem, Guignebert, toujours ponctuel, revient à *Mad* à 22 h pétantes pour retrouver Toullec. Lequel arrive alors avec ses disquettes à 23 h (Toullec est un fuseau horaire à lui tout seul) et le travail reprend jusqu'à tard dans la nuit. Le lendemain, au concours de tronche décalquée, Guignebert obtient le premier prix grâce aux ravages causés par sa conjonctivite chronique, suivi de près par Rallouch, dont on mesure le degré de fatigue au nombre de boutons qu'il a sur la gueule, devançant largement Toullec qui, coquet, avoue passer chaque matin 1 h 30 dans sa salle de bain. J.P.P. est déclaré hors-compèt'. Quand l'équipe ouvre un oeil le matin, il est déjà à *Mad*, en train de jouer de la guitare. L'équipe suivra-t-elle l'exemple donné par le chef, vous le saurez en lisant le prochain épisode : *"Guignebert Rallouch & Toullec écrasent les Gipsy King au Top 50"*.

Gil, ton Schwarzie, il ressemble à Stallone, c'est tout ce que j'ai à dire ! ⟶
Et puis aussi que Gil est l'auteur d'un superbe recueil de dessins édité par l'Association Reflex (réseau d'étude de formation et de liaison contre l'extrême droite et la xénophobie). Non seulement on s'écroule de rire, mais en plus on se sent meilleur après. Tout renseignement sur le prix de l'ouvrage et le moyen de le commander à Reflex, 14, rue Nanteuil 75015 Paris (Tél. : 42-50-99-43).

Spécial Vroum vroum...

Vous savez ce que c'est, il arrive que vous montiez une petite copine (hein ?) en voiture et, dans ces moments-là, il vous arrive parfois de manquer de technique.
Heureusement, voici une K7, **Destination Sécurité** qu'elle s'appelle, qui vous donne de précieux conseils. Voyons plutôt les divers chapitres (authentiques, évidemment) :
- Appel contre appel (tout sur le sex-appel !).
- Le frein à main (indispensable pour une bonne approche du sujet...).
- Le travail des mains (à notre avis essentiel pour une bonne entrée en matière).
- Le travail des pieds (on y pense jamais assez !).
- Le maintien du corps (c'est vrai que si vous ne la tenez pas, des fois elle s'échappe).
- La position de conduite (mieux vaut en changer de temps à autres).
- L'accélérateur (savoir quand accélérer, voilà le grand secret).
- L'effet centrifuge (vraiment pour les spécialistes. Néophites s'abstenir).
- Aborder un virage (bien lire la notice, surtout sur terrain glissant).
- Le freinage (savoir s'arrêter à temps évite souvent bien des ennuis).
- Ne manque plus que le larguage (*Ah mais, dites-donc, vous n'allez pas me laisser en pleine zone industrielle de Bobigny ?*) pour faire de vous un professionnel de la mauvaise conduite. Merci *Mad Movies*. Quel panard !





PETITES ANNONCES

Ach. *Métal Hurlant* spécial **Alien** + autres docs sur **Aliens**, **Blade Runner** et **Dune**. Grégory Serres, route d'Orange, 84850 Camaret.

Ch. émission consacrée à Fred Astaire diffusée le 29/8/91 sur *Canal +*. Flavien Huynh, 17 rue de Bougainville, 31400 Toulouse.

Vd. bon prix collection complète de *Lug*, *Semic*, *Artima*. Liste contre enveloppe timbrée à Richard Colas, BTS technico-commercial, Enilia de Surgères, route de La Rochelle, 17700 Surgères.

Ch. épisodes des **Avengers**, saison 67 et 68/69. Pascal Clément, 34 bis rue du Gén. Marguerittte, 35000 Rennes.

Ac. K7 VHS bon état (copies ou originaux) de tous genres de films + affiches 120 x 160 des films sortis dans les 5 derniers mois. Faire offre à Eric Konstanty, Blesme, 51340 Pargny-sur-Saulx.

Rech. série télé ***L'Ile aux 30 Cercueils*** de Marcel Cravenne (1982). Laurent Person, 10 rue Lamartine, 95240 Cormeilles en Parisis.

Ech. *Lug*, *Titans* de 1 à 10 contre **Le Cauchemar de Dracula** et **Une Messe pour Dracula** *(en afiche en K7, en bouteilles consignées ? On sait pas !)*. Fadli Minet, rue Wilson, 83590 Gonfaron.

Ch. ou ach. dernier épisode de **Twin Peaks**. Frédéric Mauss au 61-48-76-29.

Rech. et ach. tous documents sur **Akira** et autres desins animés japonais (**Venus War**...). Aurore Maurice au 82-46-13-93.

Rech. roman *J'Ai Lu* SF "La Forteresse Noire" et K7 VHS de **Central Park Driver**. V. Jouve, 162 av. de la Timone, appt E 171, 13010 Marseille.

Vd. 130 F (frais de ports inclus) K7 VHS Pal de **Permis de Tuer**. H. Cédric, 295 rue St Magloire, 80090 Amiens.

Vd. ou éch. BO et K7 VHS de films fantastiques craignos et autres. Liste contre 1 timbre à Catacombs Crew, 3 bis rue Sidi Brahim, 38100 Grenoble.

Ech. BO sur K7. I'd like to correspond with an american boy or girl for exchange ideas about *(Mad ?)* movies. David Dury, 25 rue Pierre Hans, 6040 Jumet, Charleroi, Belgique.

Ach. et éch. tous docs sur **Star Wars**. Ch. en particulier *Sketchbook* **(Return of the Jedi)** et *Cinefex* 13. Chris Calcus, 32 rue Félicité, 75017 Paris.

Vd. nombreuses K7 VHS originales dans boîtiers d'origine de films fantastiques. Daniel au 87-58-23-52.

Vd. + de 100 films VHS de 50 à 140 F. Liste contre enveloppe timbrée. Rech. *Strange* 1 à 60 et K7 des ***Chevaliers du Zodiaque*** et de ***Ken le Survivant***. Francis Chaumet, 13 allée des Aubepines, 33290 Ludon Médoc.

Vd. l'album couleurs *"Giger's Alien"*. Lyonel au 80-74-33-54 après 20 h.

Ech. ou vd. nombreux romans fantastiques et SF. Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Rech. jeux de la trilogie **Star Wars** sur disquette 3 pouces Amstrad CPC 6128. Matthieu au 24-38-55-94.

Ach. K7 VHS de **Doc Savage Arrive (Doc Savage is Comng !)**, *Doc Savage Omnibus* 1, 2, 3 et 5 et tout roman de Doc Savage en anglais. Vd. ou éch. romans de Bob Morane et Doc Savage. Antoine au 22-95-77-65.

Rec. tous docs sur Michael J. Fox et **Retour Vers le Futur 1, 2 et 3** *(partez ! Oui, elle est assez bonne...)*. Laurent Carmona, 360 rue Ferdinand Buisson, 60250 St Claude, Bury.

Vd. *Strange*, *Fantask*, *Marvel*, *Titans*... Liste contre 2 timbres à J-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Ach. romans *Gore* 9, 12, 14, 17, 19, et 35 à 40. Hervé Rabouhan, 49 av. Washington, 38100 Grenoble.

Vd. 85 films VHS de 65 à 95 F pièce. Pour chaque achat d'une K7, 1 pin's gratuit. Liste contre 1 timbre à 2,50 à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus.

Rech. cartes postales cinéma, pin's cinéma et média. Alain Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

Rech. *Ecran Fantastique* 3 et 8 *(mais, dis moi, ça ne serait pas une revue concurrente? Et tu n'as pas honte, alors ?)*. Alain Arnoux, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Rech. tout sur Andy Garcia, Bruce Sprinsteen et Little Steven. Emmanuelle Rocq, 135 rue St Julien, 76100 Rouen.

Comédien prof 34 ans, physique hors-norme (1,96 m, 115 kilos) prêterait son coucours à projets intéressants sur Paris et région parisienne. Pascal au 42-63-08-98.

Ch. bouquins fantastiques de la collection *Neo*, plus particulièrement ceux de Clark Ashton Smith, Graham Masterton, Jean Ray... Odile Olmeta, 22 rue de l'Etoile, 13015 Marseille.

Ach. *M.M.* 24, *E.F.* 26 et *Cinefex* 4 spécial **Blade Runner**. Gilles au 78-25-83-52.

Vd. romans *Fleuve Noir* et autres, BD, ou éch. contre tout doc sur FX, maquettisme, maquillage. Victor Da Cruz, 36 allée des Amants, 91940 Les Ullis.

Vd. *Mad Movies* 23 à 65, 67 et 68. Bertrand Mas, Terrasses de Costebelle, bt C, ent. 1, 74 impasse de la Forêt, 83400 Hyères.

Ach. ou éch. pin's cinéma fantastique, SF, horreur, festival d'Avoriaz. Gérard Bouquet, 35 b rue des Docteurs Charcot, 42100 St Etienne.

Rech. enregistrements de *Babylone (La 5)* et *Le Journal du Cinéma (Canal +)* du mercredi 9/10/91 consacrés à **Terminator 2**. S. Pivet, 18 rue des Roselets, 01290 Pont de Veyle.

Ch. tout sur Madonna et sur **In Bed with Madonna**. Pierre-Yves Monnerville, 47 lotissement Rivière Blanche, 97209 St Joseph, Martinique.

Vd. anciens *Strange*, *Marvel*, *Nova*... + personnages **Star Wars**. Ach. cartes postales de cinéma + BO de films en CD. Chris Mechelen, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Vd. films VHS Pal. Olivier au 39-59-55-08. *(bien la concision !)*.

Rech. BO sur K7 ou CD de **Alien**, **Predator**, **Total Recall** et **Rambo I**. Dorian Rouquette, chemin de Reydet, 84250 Le Thor.

Vd. 99 f pièce K7 VHS de **Toxic**, **Le Blob**, **Les Gladiateurs du Futur**, **The Gate**, **La Vengeance de Wu**. Christophe au 37-36-12-31.

Rech. K7 VHS version française de **Biggles** et **du Triangle du Diable**. Joël Lebresne, Le Haut-Bel Montfarville, 50760 Barfleur.

Ch. *Cahiers du Cinéma* 43, 185, 186, 200, 201 et 222 *(au secours, un intellectuel !)*. Robert Van Bel, 8 rue Léon Fourez, 1080 Bruxelles, Belgique.

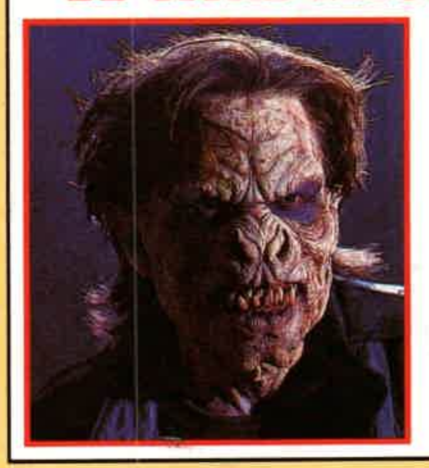
Vd. *Starfix*, *Strange*, *Titans*, *Monster Make-up* de Dick Smith, personnages **Star Wars**, romans SF, cartes postales... Liste contre enveloppe timbrée à CH. A. Gornas, 2 rue du Martellois, 60150 Longueil-Annel.

Vd. K7 **Les Feebles** et ch. les 4 tomes de la BD "Slaine". Raphaël Mary, Les Bruyères du Bois Taillefer, 27300 Bernay.

Vd. revues et livres ciné divers, Bo et matériel d'exploitation (affiches, photos...). Liste contre 3 timbres. Roger Maury, 2 lot. Le Portalet, rue C. Pelletan, 34140 Loudian.

Ach. en disque ou CD la BO de **Phenomena**. Jacques Vieljam, HLM le Bosquet, 07110 Largentieu.

LE TITRE MYSTERIEUX



On pensait vous passer une photo du Père Noël, et puis le portrait de ce jeune premier nous a finalement tapé dans l'œil. Reconnaissez le film où il apparaît et vous recevrez gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*. Seulement deux gagnants à notre précédent jeu, lesquels ont reconnu la créature mutante de **The Blood Beast Terror (Le Vampire a soif)** de Vernon Sewell, avec Peter Cushing. Il s'agit de Serge Ledrich (Luynes) et Julien Berry (Paris).

Vd. nombreuses BD (*Nova*, *Titans*, *Strange*...). Liste sur demande à Jean-Claude Bertrand, 2 rue Jules Moreau, 89000 Auxerre.

Vd. 250 F lot **Mad Max** comprenant affiches, affichettes, articles, photos... Damien au 96-74-88-25.

Rech. tout sur **Star Wars**. Nicolas au 90-85-40-31 après 19 h.

Ach. *M.M.* 1 *(t'es pas le seul, mon pote...)*, *Ciné News* 1, *Amstar* 1, *Cible* 1. Guillaume au 35-84-41-70.

Vd. vraies photos, portraits inédits de presque toutes vos stars. P. Vallée, 3 av. Franklin, 93250 Villemonble.

Ech. + de 190 films VHS. Rech. d'autres films. P. Bailly, Les Cyclamens, 1 rue Voltaire, 39300 Champagnole.

Ch. docs sur **L'Ile de la Terreur** (T. Fisher - 1965) et **Noblesse Oblige** (R. Hamer - 1949). A. Chapuy, appt 115, 17-19 rue de Belfort, 54000 Nancy.

Vd. jaquettes vidéo, cartes postales d'affiches de films + docs sur Stallone et Schwarzenegger. Carole au 59-02-40-80 après 18 h.

Vd. CD Texas (Southside - 100 F), Les Tubes 3 - 80 F, New Kids on the Block (Step by Step - 100 F et Merry Christmas - 90 F). Virginie au 87- 09-51-32.

Vd. nombreux disques 33t rock/heavy metal, TBE à prix imbattables. Liste contre 1 timbre. Vd. collection vidéo ***Thunderbirds*** (32 cassettes). Jean-Yves Desrats, 122 bld de Lansballe, 45400 Fleury les Aubrais.

Ach. cartes postales d'affiches de cinéma. David au 38-61-01-39.

Vd. BO films divers et jouets de **Star Wars**. Dominique Dumontet, 53 rue du Limousin, 93410 Tremblay en France.

Ch. courts métrages SF et fantastiques pour émission télé spécialisée. Sanderson, 143 bd St Denis, 92400 Courbevoie.

Vd., éch. et ach. jouets de **Star Wars** (figurines et vaisseaux). Liste contre enveloppe timbrée à Didier Michel, Eurofac T8 appt 604, rue Naudet, 33170 Gradignan.

Rech. docs, photos, interviews de Schwarzenegger. Catherine Heneault, 61 rue J. Monod, 77460 Souppes/Loing.

Ach. tous films, photos sur James Arness et George Dicenzo + docs sur l'animateur Michel Field de "Ciel mon Mardi" . Florence Braviet, 33 rue du 14 juillet, rés. "Le Verdi", 34200 Sète.

Ech. jeux Gameboy, Spiderman, etc. Alain Thia, Rés. Le Ponant, Appt. 475, Bât. D, 2, terrasse du 8 Mai 45, 33000 Bordeaux Meriadek.

I would like to cor. with girls and boys from G.B., L.A., Aust. Canada. Write in french or engl. if you like T. Dalton, Mel Gibson et Richard Grieco. Chantal Bouthez, 2 rue des Nemeaux, 86000 Chatellerault.

Vd K7 originales pal et secam tous genres. Liste à M. Vanaest, 60 rue St Antoine, 7700 Mouscron, Belgique.

Ch. jaquettes sur tous les films et BO en K7 audios. S. Delville, 22 bis rue des 80 Fusillés, 62590 Oignies.

Vd. affichettes et magazines sur le fantastique. Liste contre timbre à Michel Vittini, 5, rue Louis Blanc, 75010 Paris.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- Frédéric, rencontré au concert de Alice Cooper au Zénith le 23/10/91. Il était avec ses copains, maquillé comme Alice, moi avec mon père, venant du midi (Alès). Virginie au 66-86-74-73. *(cool les P.A., non, ?)*.

- correspondants pour échanger diapos de presse sur Eastwood, Costner, Uma Thurman, Jennifer Connelly... Ecrire en anglais à Adrian Nissoti, Radenberberstr. 154, Köln 51, Germany.

- correspondant(e) 16-18 ans habitant la Vienne, aimant **Twin Peaks**, **Le Silence des Agneaux**, **Aliens**, Lynch, Cameron, littérature fantastique/horreur, etc. Noam Rénéaume, La Gerbaudière, 86100 Antran.

- correspondant(e)s québecquois et parisiens aimant ciné fantastique, S. King, musique, humour et *Mad Movies*. Martine Goncalves, 32 rue Garcia-Lorca, 38400 St Martin d'Hères.

- scénariste, techniciens, comédiens sur Grenoble pour court métrage en 16 mm. Stéphane Bouhabel, 10 rue de la Cité, 38600 Fontaine.

- journal bédéphile *(c'est pas cochon, comme mot, au moins ?)* de qualité cherche collaborateurs bénévoles de qualité *(rien que le bénévolat dénote déjà une certaine qualité !)*. Houba !, 16, rue Terral, 34000 Montpellier.

- personnes + 18 ans habitant dans la région de Worms, aimant *Mad Movies*, le ciné et les jeux de rôle. Hichem Sali, Erenburgenstr. 21, 6520 Worms, Allemagne.

- personnes aimant ou pratiquant la peinture sur corps et bouquins et photos sur le sujet. Cyrille Rateau, 51 route Nationale, 41700 Chemery.

- corrspondant(e)s québecquois ou canadiens 18-20 ans aimant Metallica, l'humour et le ciné fantastique. David Margerin, 2 rue Hortense, 02420 Hargicourt.


IMPACT
36
Belgique : 180 FB - Suisse : 6,50 F - RCI : 1510 CFA - Espagne : 675 Pts - Canada : $ 6,25
M 3226 - 36 - 25,00 F - RD
MELKI
AVORIAZ
20 FESTIVALS :
L'HISTORIQUE


Si avoir peur ne vous effraie pas...
MADMAN
FRAYEURS
COLLECTION
DELTA VIDEO
EN VENTE PARTOUT !
N° 1 LECTURES DIABOLIQUES
N° 2 WAXWORK
N° 3 PAPER HOUSE
N° 4 GHOULIES
N° 5 GHOULIES 2
N° 6 GHOULIES 3
N° 7 PARENTS
N° 8 LE REPAIRE DU VER BLANC
N° 9 L'ANGE DES TÉNÈBRES
N°10 HURLEMENTS 5
N°11 PEUR BLEUE
N°12 REANIMATOR
N°13 L'INVASION VIENT DE MARS
N°14 MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE
N°15 PRINCE DES TÉNÈBRES
N°16 FROM BEYOND
N°17 FOU À TUER
N°18 HELLRAISER
N°19 JOEY
N°20 RAWHEAD REX
• Egalement disponibles en Laser Disc Vidéo : "HELLRAISER", "PRINCE DES TENEBRES", "REANIMATOR"